DIX-HUIT ANS
CHEZ LES SAUVAGES

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.



DIX-HUIT ANS
CHEZ LES SAUVAGES

VOYAGES ET MISSIONS

DE Mgr HENRY FARAUD

ÉVÊQUE D'ANEMOUR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE MACKENSIE,

DANS L'EXTRÊME NORD DE L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE

D'APRÈS LES DOCUMENTS DE Mgr L'ÉVÊQUE D'ANEMOUR

PAR

FERNAND-MICHEL

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ÉDUENNE

AVEC LA BIOGRAPHIE ET LE PORTRAIT DE Mgr FARAUD

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET & Cie, SUCCESSEURS

PARIS, 38, RUE SAINT-SULPICE. | BRUXELLES, PLACE SAINTE-GUDULE, 4.

1866

PRÉFACE

I

Une des plus grandes gloires de la France est peut-être celle qui lui est acquise par ses missionnaires, en étendant son influence morale à tous les points du globe, sous l'égide des doctrines catholiques.

Notre pays n'a pas toujours eu la sage politique ni la bonne fortune de conserver ses conquêtes. Mais grâce à la liberté laissée au zèle de ses enfants, il a maintenu partout au delà des mers sa prépondérance religieuse et civilisatrice. L'Espagne partage avec nous cette gloire, elle a aussi planté la croix à côté de son drapeau. Si, comme la France, elle a abandonné ses colo-

nies à des conquérants audacieux, à des nationalités avides, elle y a laissé l'influence de sa foi catholique et du zèle de ses missionnaires. Cette vérité éclate surtout pour la France, au premier coup d'œil jeté sur l'histoire de l'Amérique septentrionale.

Après la découverte du Nouveau-Monde, nous fûmes les premiers à prendre possession d'une partie du continent américain, sous la vaillante conduite des Jacques Cartier et des Champlan. Nos colonies s'étendirent bientôt d'un côté depuis le golfe de Saint-Laurent jusqu'au lac Supérieur, de l'autre du lac Supérieur jusqu'au golfe du Mexique.

Si les temps d'orage et de persécution furent toujours pour les chrétientés naissantes des temps d'abondantes bénédictions célestes, ces colonies ont bien été une preuve de cette vérité. Longtemps cette terre fut un théâtre sanglant, dont les acteurs auraient pu montrer sur leur chair les stigmates de Jésus-Christ. Ses premiers apôtres rappellent les plus beaux jours de l'Église primitive.

Malheureusement un roi faible monta sur le trône, Louis XV, et grâce à l'incurie de son gouvernement, ces colonies, qui depuis deux

cents ans portaient le nom de *Nouvelle-France*, nous échappèrent, au désespoir du Canada et à la honte de sa métropole.

Cependant, malgré la courte durée de sa domination en Amérique, la France a laissé de profondes traces de son passage, et c'est à elle, en grande partie, qu'elle doit les rapides progrès de la civilisation ; son drapeau a disparu, mais son prestige est resté. Les groupes de ses enfants, laissés çà et là sur ses anciennes possessions, tels que les Canadiens et les Arcadiens, ont sans doute aidé à lui conserver ce prestige, mais ses missionnaires y ont contribué pour la plus grande part. Les Jésuites, les Sulpiciens, les prêtres chassés par la tourmente révolutionnaire, en se réfugiant dans le Nouveau-Monde pour chercher un abri, trouvèrent un nouvel aliment à leur zèle, et concoururent au développement du christianisme en Amérique en y maintenant l'influence française. Du nord au midi, de l'est à l'ouest, le voyageur retrouve partout dans l'Amérique du Nord la trace de notre civilisation.

Chose remarquable, nos missionnaires ont porté l'influence de la France, en quelque sorte, plus loin que ses conquêtes; ceci n'est point un

paradoxe, le zèle du missionnaire est toujours plus ardent et plus aventureux que celui qui s'inspire des intérêts purement temporels.

II

A peine étions-nous maîtres des bords du Saint-Laurent, des lacs Ontario, Érié, Michigan et du Mississipi, que déjà la foi chrétienne avait pénétré jusque chez les peuples les plus reculés dans l'intérieur des terres. Cet élan civilisateur est allé tellement croissant, qu'il n'a pour limite aujourd'hui que les vastes mers Atlantique, Pacifique et Arctique.

L'Angleterre, qui nous a supplantés partout, qui, plus habile que nous, demeure là où elle a une fois mis le pied, a vu elle-même sa puissance conquérante céder le pas à l'influence des missionnaires français. Ainsi, tandis que la puissante Compagnie de la baie d'Hudson occupe par ses comptoirs tous les grands centres où se réunissent de nombreuses tribus sauvages, nos missionnaires se répandent bien au delà, parmi celles des tribus qui n'ont encore ni l'habitude ni la nécessité de commercer avec les blancs.

III

Il y a à peine trente ans, quelques missionnaires, sous la conduite de monseigneur Provenches, s'étaient réunis au confluent de la Rivière-Rouge, du lac Ouinipig et de la rivière Assibouane ; de là ils rayonnaient au loin et répandaient partout la semence évangélique, convertissant et baptisant les sauvages. Aujourd'hui trois évêques se partagent les immenses territoires qui s'étendent de Saint-Boniface, de la Rivière-Rouge à l'embouchure de la rivière Mackensie, dans l'océan Boréal, et de la baie d'Hudson aux montagnes Rocheuses. Sous cette triple administration, environ quarante missionnaires visitent tous les centres de réunion des tribus sauvages, s'élancent même à la recherche de celles que des habitudes nomades emportent jusqu'aux extrémités des districts confiés à leurs soins.

Les voyez-vous, ces courageux apôtres de la civilisation chrétienne, remontant ou descendant les rivières, côtoyant ou traversant les lacs, gravissant les montagnes, pénétrant dans les forêts,

suivant enfin à la piste la brebis égarée, tantôt en canot, tantôt à la raquette, toujours avec la même ardeur, la même foi, le même dévouement !

Tels, au quatrième siècle, les apôtres bretons, sous la conduite de saint Patrice, s'en allèrent civiliser l'Irlande, la croix d'une main et l'alphabet de l'autre.

IV

Ce qui nous saisit d'admiration en jetant les yeux sur la vaste étendue des possessions britanniques de l'Amérique septentrionale, c'est que du Labrador à l'île Vancouver, c'est-à-dire de l'Atlantique au Pacifique, nos missionnaires ont en partage tous les peuples sauvages disséminés sur un rayon de plus de mille lieues.

Ce n'est donc pas sans peine que cette poignée d'apôtres parvient à s'acquitter, dans l'ordre du possible, de la sublime tâche qu'elle s'est imposée. La lecture de ce livre donnera au lecteur une idée des fatigues et des périls que doivent braver les missionnaires pour inculquer dans l'esprit des indigènes quelques vérités fondamentales, et répandre le ferment civilisateur

sur cette terre de la barbarie. Il leur a fallu se livrer sans grammaire à l'étude de langues différentes, dont le nombre égale presque celui des tribus.

V

Dans le cours de ce livre, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, nous avons félicité l'Angleterre, dont l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, loin de mettre aucune entrave au zèle des missionnaires catholiques, favorise au contraire leur action et leur influence auprès des peuples auxquels ils vont porter l'Évangile. Ceux qui ne croient pas à la possibilité d'une bonne harmonie entre les deux pouvoirs spirituel et temporel, feraient bien d'aller en surprendre sur le fait la vivante réalisation dans l'Amérique britannique du Nord. Là, en effet, ils verraient l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson prêter appui et secours matériel aux missionnaires en leur fournissant abris, canots, vêtements et nourriture, de la manière la plus courtoise et la plus bienveillante, et ceux-ci favoriser, du moins indirectement, mais efficacement, le développement des richesses de

la Compagnie, en amenant les sauvages à des idées d'ordre et de justice, et surtout en leur apprenant à considérer les blancs comme leurs frères.

VI

Si nous devons être fiers de l'extension que prend l'influence de la France sur les pas des missionnaires, si nous constatons que le bien déjà fait dans ces contrées lointaines est immense, n'oublions pas que le champ à défricher est vaste, et que les ouvriers sont encore en bien petit nombre.

Ah ! puisse la lecture de ce livre faire naître dans tant d'âmes héroïques dont notre pays s'honore à juste titre, le désir d'aller partager avec nos missionnaires les pénibles mais consolants travaux de l'apostolat ! Il est vrai, les besoins sont grands, la vigne du Seigneur comprend toute la terre ; mais ne semble-t-il pas que le courant civilisateur entraîne tous les dévouements vers l'extrême Orient ?... Sans doute, on veut profiter des avantages qu'ont acquis à l'Évangile les récents exploits des armées alliées, soit en Chine, soit en Cochinchine, soit pro-

chainement peut-être au Japon ; mais en laissant tarir la source de cet ancien zèle qui tournait les cœurs vers les missions sauvages de l'Amérique, ne risque-t-on pas de compromettre le passé et l'avenir de ces missions, et si la France a perdu un jour pour sa couronne la plupart de ces contrées, ne s'exposerait-elle pas aujourd'hui à les perdre pour le catholicisme ?

Peut-être l'espoir du martyre est-il l'unique attrait qui pousse les cœurs vers l'extrême Orient.

VII

En Amérique nous n'en sommes plus aux temps héroïques des Brebeuf, des Jogue, des Lallemant, de tous ces hommes qui, suivant l'expression de Chateaubriand, *réchauffaient de leur sang les sillons de la Nouvelle-France.*

Mais le martyre de tous les jours, de tous les instants serait-il donc à dédaigner ? les fatigues, les privations, les sacrifices de toute nature n'ont-ils pas aux yeux de la foi un mérite intrinsèque presque égal au vrai martyre ? Le sang versé goutte à goutte, la vie épuisée avant le temps par des travaux excessifs, la mort à petit feu, voilà le martyre qui vous attend, ô vous qui,

tournant vos regards du côté des déserts du Nouveau-Monde, aspirez à la gloire de marcher sur les traces de ses apôtres.

Nous avons tour à tour converti et civilisé les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Montagnais, races autrefois si barbares. Mais combien il reste encore de tribus sauvages à évangéliser, combien de peuples, dans ce lointain continent, encore ensevelis dans les ténèbres de la mort, vous appellent du cœur, de la voix, ô vous qui avez reçu d'en haut le feu sacré du dévouement apostolique !

BIOGRAPHIE

DE

MONSEIGNEUR HENRY FARAUD

I

En 1793 vivait, dans le petit village de Sérignan, département de Vaucluse, une famille patriarcale. dont le chef, Jean-César Faurye, âgé de soixante-quatre ans, était né de parents nobles. Aux yeux du pouvoir d'alors, ce vieillard était non-seulement coupable d'être issu d'une noble origine, d'avoir reçu une éducation aristocratique, mais encore de posséder une certaine fortune et une grande considération. — C'en était assez pour le désigner à la haine des sans-culotte, pour lui susciter des haines et le faire déclarer suspect.

La loi des suspects aurait trouvé grâce dans la

postérité, si elle n'avait servi si souvent à assouvir des vengeances particulières, ou à tenter la cupidité.

César Faurye avait deux fils et trois filles, dont l'une, appelée Henriette, avait pris le voile de religieuse le 17 novembre 1789, au couvent du Saint-Sacrement, à Bollène (département de Vaucluse); — il lui restait donc quatre enfants.

Un jour, la loi appela ses deux fils à l'armée ; quelque temps après, sa fille aînée se maria ; il ne resta au vieillard, pour soutien et pour consolation de ses vieux jours, que le plus jeune de ses enfants et leur vieille mère.

Eh bien ! ce vieillard, dont les deux fils combattaient pour la république, fut déclaré suspect, et sur un ordre émané du tribunal révolutionnaire il fut arraché de sa maison et incarcéré à la prison d'Orange.

L'acte d'accusation porte :

« César Faurye : — incarcéré pour être section-
« naire, pour n'avoir jamais été lié qu'avec le parti
« aristocratique, pour n'avoir jamais donné aucune
« marque de civisme, pour s'être toujours entretenu
« avec le parti supérieur de l'aristocratie, pour avoir
« toujours soutenu le parti papiste. — Sa maison a
« toujours été le repaire de l'aristocratie ; il n'a ja-
« mais mis le pied à la société populaire. »

Voilà sous quels prétextes un honnête homme était mis au rang des criminels; — voilà les crimes qui suffisaient aux hommes sanguinaires pour condamner un citoyen à mourir sur l'échafaud.

II

Le lendemain du jour où César Faurye fut enfermé dans la prison d'Orange, une jeune fille de dix-huit ans, au front haut, à l'œil ardent, à la démarche assurée, se présentait au geôlier.

— Le citoyen César Faurye, demanda-t-elle, je désire le voir.

— Et qui es-tu, belle enfant? répliqua le geôlier.

— Je suis sa fille Madeleine; j'ai dans mon panier des provisions que je lui apporte.

— Ton père est au secret, et tu ne peux le voir; mais laisse-moi tes provisions et je les lui remettrai.

— Oh! merci, merci, citoyen, fit Madeleine tout en larmes; dites à mon père que tous les jours je lui apporterai des provisions... que tous les jours je viendrai jusqu'à ce qu'on nous le rende, — car on nous le rendra... n'est-ce pas? mons... citoyen,... car il n'est coupable de rien... oh! dites... dites... n'est-ce pas, qu'on nous le rendra bientôt?...

Le geôlier ne répondit rien, — Madeleine retourna auprès de sa mère.

Et depuis, chaque jour, à l'heure de midi, sur la route de Sérignan à Orange, on vit la courageuse enfant, un panier à la main, portant à son pauvre père quelques provisions, cherchant à adoucir ainsi les instants amers de sa captivité.

III

Dieu, dans ses impénétrables desseins, avait réservé à la famille des Faurye bien d'autres épreuves encore.

Un soir, comme la mère et la fille étaient à faire leur prière, ils entendirent des coups précipités à la porte de leur maison. La vieille femme se leva effrayée, tandis que Madeleine courant à la porte :

— Qui est-ce? s'écria-t-elle.

— Moi, Henriette... ouvre vite, répondit une voix faible. A ce nom, à cette voix... Madeleine reconnut sa sœur, la religieuse du couvent de Bollène, qui, un instant après, était dans les bras de sa mère.

— Écoutez, ma mère... écoute, Madeleine... fit Henriette, quand son émotion fut un peu calmée, — notre couvent vient d'être fermé, — toutes nos sœurs

se sont dispersées... et j'arrive sans avoir eu le temps de vous avertir... hier on a voulu me faire prêter serment... j'ai refusé... je sais le sort qui m'attend... que la volonté de Dieu soit faite.

IV

Henriette Faurye avait alors vingt-trois ans ; c'était une de ces femmes énergiques, à l'âme fortement trempée, capables de tous les héroïsmes et de tous les dévouements ; elle aurait pu se cacher, comme tant d'autres l'ont fait ; mais elle savait son père en prison, sa mère et sa sœur seules à Sérignan, elle préféra rentrer dans sa famille, sachant bien qu'on ne l'y laisserait pas longtemps.

En effet, le bruit de son arrivée se répandit bientôt dans le village, et quelques jours après un mandat d'amener fut décerné contre elle.

Sa mère et sa sœur la pressaient de fuir ou de se cacher. — Non, répondait-elle. — La plupart de mes sœurs sont en prison, mon devoir est de les y suivre. — Je veux partager le sort de notre père, disait-elle aussi. — Et Henriette attendit avec courage et résignation les sbires du tribunal révolutionnaire, envoyés pour la prendre.

Elle était, ce jour-là, assise devant la porte de sa maison, — protestant, par cette attitude calme et assurée, de la paix de sa conscience.

— C'est toi qui t'appelles Henriette Faurye? lui dit avec brutalité et d'un ton menaçant l'officier municipal porteur du mandat d'arrêt.

— C'est moi-même, répondit la jeune fille, avec cette fierté de l'innocence.

— Tu étais religieuse à Bollène?

— Oui !...

— Où est ton père?

— Tu sais bien qu'il est en prison à Orange.

— Et tes frères?

— Soldats de la république.

— Ton père est un aristocrate, — tes frères aimeraient mieux se battre avec les chouans, toi tu conspires avec tes singeries de prières, nous avons ordre de t'arrêter... suis-nous.

Henriette, qui n'avait pas daigné se lever de son siége en face de l'homme atroce qui venait de la questionner, se dressa alors calme et sereine; elle promena son regard si fier sur ces hommes armés, qui étaient là pour la prendre, puis se tournant vers sa sœur Madeleine, qui sanglotait à ses côtés :

— Madeleine, lui dit-elle d'un ton inspiré, — s'il

faut savoir vivre pour Dieu, il faut aussi savoir mourir pour lui. Prie pour moi et console notre mère.

Hélas! à l'approche des scélérats qui venaient lui arracher sa fille, la pauvre mère s'était évanouie.

Quelques heures après, Henriette Faurye était enfermée dans la prison dite des *Clastres*, à Orange.

V

A partir de ce jour, Madeleine Faurye eut double provision à porter chaque jour à Orange, et malgré la brutalité avec laquelle elle était souvent reçue, — malgré les propos insultants que sa beauté lui attirait parfois, la courageuse enfant ne manqua pas un seul jour d'aller rendre visite à son père et à sa sœur, qu'elle ne pouvait voir, hélas! qu'à travers les barreaux de la prison.

Madeleine espérait toujours la fin de la captivité de ses parents, son âme innocente ne pouvait concevoir comment on pouvait trouver des coupables dans cette chaste sœur et dans ce noble vieillard.

Combien ont eu cette illusion à cette fatale époque! — Combien ont dit : — Nous sommes forts de notre

innocence, et qui le lendemain portaient leur tête à l'échafaud !

Mais Henriette Faurye ne se faisait pas illusion, — elle comprenait son crime... elle avait refusé le serment...

Après quinze jours de prison, elle fut jugée en compagnie de deux religieuses et d'un jeune prêtre, M. l'abbé Lusignan. — Courage, avait dit Henriette à ses sœurs, en apprenant qu'elles allaient paraître devant le tribunal : voici le moment du triomphe.

Arrivée devant les juges, son courage et sa modestie ne se démentirent pas un instant.

Un juge, ému de compassion à l'aspect de tant de jeunesse et de tant d'héroïsme, lui dit :

— Allons, Henriette, prête serment, — tu es encore si jeune... pourquoi vouloir mourir?.. un mot... un signe de tête... et demain tu retourneras auprès de ta mère.

— J'ai fait un serment à Dieu, répondit-elle, je n'en prêterai pas d'autre.

Un instant le jeune prêtre sembla faiblir.

— Courage, lui cria Henriette, voilà les portes du ciel qui s'ouvrent pour nous recevoir.

Et à mesure qu'une de ses compagnes allait être interrogée, elle lui disait :

— Courage, ma sœur, c'est Dieu qui va nous juger.

Puis, prenant une poire qu'elle avait conservée du repas de la veille, elle en fit quatre morceaux qu'elle distribua aux deux religieuses et au prêtre.

Ce fut la dernière communion des martyrs, la sentence de mort fut prononcée.

Et les quatre victimes furent de nouveau ramenées en prison, pour y attendre l'heure de leur exécution, qui devait avoir lieu le même jour à midi.

Du tribunal révolutionnaire à la guillotine, il y avait peu d'intervalle, et l'échafaud était en permanence; — ce jour-là le bourreau avait hâte sans doute de terminer son infernale besogne, car midi sonnait à peine, que déjà les quatre victimes s'acheminaient vers l'échafaud.

VI

Elles marchaient en chantant les litanies de la sainte Vierge.

Ces chants attirèrent l'attention des prisonniers.

Tout à coup, une tête chauve apparaît à travers la lucarne d'un cachot... un cri de désespoir se fait entendre...

C'était le père d'Henriette, — César Faurye, — qui venait de voir son enfant allant au supplice.

Les prisonniers l'arrachèrent à ce spectacle horrible, et le vieillard s'affaissa anéanti.

Bientôt les quatre victimes arrivaient au pied de l'échafaud, ou plutôt de l'autel, où elles allaient être sacrifiées.

Alors une religieuse dit à Henriette :

— Ma sœur, nous n'avons pas fini de dire nos vêpres.

— Eh bien ! répondit la courageuse fille, nous les finirons au ciel.

Le bourreau, surpris de tant de fermeté, lui dit :

— Voyons, Henriette, tu as encore le temps, — prête le serment qu'on exige, et ce soir tu viens souper avec nous.

— Ce soir je souperai avec les anges, répondit la martyre d'une voix solennelle et en montant les marches de l'échafaud.

En ce moment une rumeur extraordinaire se fit au milieu de la foule, dont les flots pressés s'écartètèrent.... et tout à coup une jeune fille se précipite près de l'échafaud en criant :

— Henriette !..

C'était Madeleine.

Ignorant la condamnation de sa sœur, elle arrivait de Sérignan à son heure habituelle de midi.

Henriette avait entendu la voix de Madeleine, et

du haut de l'échafaud elle la vit pour la dernière fois.

Alors la victime parut comme transfigurée, — son front semblait entouré d'une auréole divine.

Elle jeta un regard d'amour sur cette sœur bien-aimée, puis levant les yeux au ciel elle lui cria :

— Adieu, Madeleine, — embrasse notre mère... au revoir dans les cieux où je vais t'attendre. . .

. . . .

. . . .

VII

Cette jeune fille, qui venait d'assister au martyre de sa sœur, qui venait d'être témoin de tant de vertus et de tant d'héroïsme, — Madeleine Faurye, semblait ainsi destinée par la Providence à mettre au jour un enfant qui deviendra apôtre, un enfant auquel elle donnera le nom de sa tante martyre, et qui, sentant dans ses veines couler ce sang généreux, offrira aussi sa vie en sacrifice pour le triomphe de la religion.

Cet enfant, ce sera Henry Faraud.

VIII

Henry Faraud, fils de Xavier Faraud et de Madeleine Faurye, est né à Gigondas, département de Vaucluse, le 17 juin 1823 ; il est le plus jeune de trois frères, dont l'un, Eugène, est mort il y a peu d'années à la suite d'une cruelle et longue maladie, pendant laquelle il a fait preuve d'une résignation et d'une force d'âme qui semble héréditaire dans cette famille.

Le frère aîné de Mgr Henry Faraud est actuellement professeur de mathématiques au lycée d'Angers.

On dirait que Madeleine Faurye avait le pressentiment des destinées réservées au plus jeune de ses enfants, lorsqu'elle lui donna le nom d'HENRY en souvenir de sa sœur HENRIETTE.

Henry Faraud demeura dans sa famille jusqu'à un âge assez avancé. Sa mère lui donna ses premières leçons ; il puisa dans le sein de cette femme forte ce caractère énergique qui depuis l'a si bien servi dans sa carrière apostolique. Sa mère se plaisait à lui raconter le dévouement sublime de sa tante Henriette, et, à ces émouvants récits, l'enfant se sentait déjà

dominé par le désir de se consacrer au service de Jésus-Christ.

Mais ce désir était encore bien vague dans cette jeune âme, c'était une étincelle qui couvait sous la cendre, une parole de sa mère devait l'allumer. Voici le fait : — le jeune Henry était d'une gaieté et d'une vivacité extrêmes qui se traduisaient souvent en légèretés, et ses anciens camarades m'assurent qu'il fut souvent le promoteur de plus d'une espièglerie. Il aimait le jeu avec passion, — laissant volontiers ses livres et ses cahiers, pour s'en aller courir dans la montagne ou grimper sur les arbres. Sa pieuse mère, prenant ce besoin d'activité et de mouvement pour de la dissipation, lui dit un jour :

— Mon fils, si tu continues à agir de la sorte, *tu ne feras jamais rien de bon.*

« Ces paroles, — m'a dit monseigneur Faraud, —
« me frappèrent au cœur et me firent beaucoup
« réfléchir. » —

« Quelques jours après, je dis à ma mère :

— « Je n'ai pas oublié vos paroles, je veux faire
« quelque chose de bon. Je veux être un homme.

— « Puisqu'il en est ainsi, me répondit-elle,
« puisque la grâce t'a touché, consacre ta vie à celui
« qui est mort pour nous..... Écoute, tu étais encore
« dans mes entrailles, que déjà j'avais le pressenti-

« ment que tu te ferais prêtre; le jour de ta nais-
« sance je t'ai offert intérieurement à Dieu... Viens
« donc, mon fils, je veux aujourd'hui te consacrer
« à lui d'une manière solennelle.

« Ma mère me conduisit alors à l'église, elle me
« fit agenouiller à côté d'elle, au pied de la croix,
« — et prenant une de mes mains dans les siennes, —
« elle pria... et à mesure qu'elle priait, je sentais au
« pressement de ma main combien elle devait être
« ardente, cette prière de mère; chaque élan de
« cette belle âme m'était communiqué par une
« nouvelle étreinte; — puis je l'entendis murmurer :

— « Mon Dieu, je vous offre mon enfant.....
« mon Henry..... acceptez-en le sacrifice..... qu'il
« fasse un jour votre gloire ..... O ma sœur
« Henriette, sainte martyre..... sois sa protectrice
« dans le ciel..... donne-lui ta force..... ta piété.....
« tes vertus..... ton courage..... O Marie, acceptez-
« le pour votre enfant.

« Et à mesure que j'entendais ces paroles, entre-
« coupées de sanglots, je sentais mon âme s'unir à
« celle de ma mère, je comprenais l'immensité du
« sacrifice.

« Quand nous sortîmes de l'église, j'étais devenu
« un autre être. — Je venais de recevoir un second
« baptême..... le baptême des larmes. »

A dater de ce jour, la vocation d'Henry Faraud est décidée.

Il sera Missionnaire.

IX

Henry Faraud n'était encore que diacre, lorsqu'il partit pour sa lointaine mission. Ce ne fut qu'à Saint-Boniface, un an après son départ, qu'il reçut les ordres sacrés.

Or, depuis ce moment, toutes ses heures ont été consacrées à son œuvre de civilisation et d'humanité ; — pas une minute n'a été perdue par cet ardent missionnaire, pour faire triompher l'idée chrétienne au milieu des peuplades sauvages, auxquelles il a su inspirer le respect et l'amour. Il est allé planter la croix du Rédempteur au milieu des déserts les plus reculés du Nouveau-Monde ; et en écoutant les récits de ses étonnants voyages, que de fois je me suis demandé quels sont les plus grands et les plus glorieux, de ceux qui découvrent des peuples ou de ceux qui vont les civiliser, en leur enseignant la loi de Jésus-Christ, cette loi d'amour ! — que de fois je me suis demandé si pour conquérir ou civiliser les barbares, la croix n'est pas plus puissante que l'épée !

Ce que le missionnaire a fait pendant ces dix-huit ans passés au milieu des tribus sauvages du Nouveau Monde, tient presque du prodige; voici ce qu'il écrivait en 1859 à M. Fabre, aujourd'hui supérieur général des Oblats :

« Il s'est passé tant de lunes, tant de saisons, tant « d'années depuis que je vous ai quitté, que je serais « bien en peine s'il me fallait vous dire, même en « général, tout ce que j'ai fait; il y a pourtant des « choses qui ne s'oublient point, ce sont les mira- « cles. — Comment, en effet, ne pas faire des mira- « cles, après avoir eu la patience de souffrir pendant « treize ans de tous les maux possibles, et de me « trouver encore en état de dompter toutes les fati- « gues, toutes les privations, tous les périls ? Le plus « grand miracle à mes yeux, c'est donc moi-même « qui le suis, miracle vivant et permanent. — « Comment, en effet, supposer que j'aie pu, sans mi- « racle, rester si longtemps dans ces sauvages con- « trées, sans parents, sans amis, le plus souvent « seul ? »

Rien ne dévoile le caractère d'un homme comme sa correspondance intime; c'est dans cette lecture que j'ai puisé, mon admiration pour le grand cœur de monseigneur Faraud : que d'élévation dans cet esprit, que d'amour dans cette âme ! Qu'on me per-

mette ces mots, à moi qui le connais si bien et qui l'aime tant.

Il semble que, dans ces dix-huit ans passés au milieu d'un peuple égoïste, son cœur aurait dû se durcir, que son âme, faute de pouvoir s'épancher, aurait dû, se repliant sur elle-même, devenir froide comme les régions glaciales qu'il avait adoptées pour patrie nouvelle..... Eh bien! non, ce cœur ne s'est jamais refroidi, cette âme est restée aimante.

« Je suis encore aujourd'hui tel que vous m'a-
« vez connu, dit-il dans une de ses lettres; les pluies,
« les vents, les tempêtes, ne peuvent rien contre l'é-
« difice, basé sur la charité, que j'ai élevé dans mon
« cœur à ceux que j'ai connus et aimés. »

Depuis deux ans, M. Henry Faraud remplissait les fonctions d'évêque, lorsqu'en 1864 il fut appelé en France par le souverain Pontife, pour recevoir la consécration épiscopale.

Il a été sacré à Tours, le 30 novembre 1864, évêque d'Anemour *in partibus*.

X

Monseigneur Henry Faraud est bien l'image de l'apôtre; sa physionomie douce et sympathique vous séduit de prime abord. L'étude approfondie

des langues sauvages, — langues singulièrement exactes, — a donné à son esprit une tournure essentiellement positive. Dans ses discours, comme dans ses conversations, ce qui le distingue surtout, c'est la justesse de l'expression.

Doué d'une force corporelle considérable, d'une santé robuste, il a pu supporter les plus grandes fatigues et surmonter les plus grands obstacles.

Sa morale est sévère, mais éclairée ; son esprit est grand et ne plane que sur les cimes ; le vrai est sa passion ; son extérieur ouvert, son rire franc, son regard lumineux, tout indique combien l'hypocrisie, la bassesse et le mensonge doivent lui être odieux. Tous ses désirs, toutes ses pensées, toutes ses aspirations se traduisent par un mot : dévouement.

Il est d'une extrême bonté, d'un grand bon sens, d'une charité sans bornes ; il a une activité fébrile ; chez lui la pensée se manifeste spontanément par l'action, — l'action est son besoin constant, et son aptitude à tout saisir peut lui permettre de tout entreprendre.

Il a un talent d'imitation remarquable : Gall lui aurait trouvé la bosse de la *constructivité*.

Dieu, en lui donnant les vertus de l'apôtre, a fait tourner à sa gloire les dons heureux que la nature lui a prodigués.

XI

Après dix-huit ans d'absence, Monseigneur Faraud a donc pu revoir son pays, il a pu revoir la maison où était née sa noble mère, morte de douleur peu de temps après son départ ; cette maison, d'où Henriette Faurye, sa tante, avait été arrachée par les égorgeurs de 1793.

Oh ! quelles émotions dut éprouver cette âme sensible à l'aspect du village de Sérignan, où tout lui rappelait de si cruels souvenirs ; mais il allait y retrouver une famille, lui qui en avait été privé si longtemps, et cette douce pensée semblait seule se refléter sur son noble visage.

Voici les vers que j'écrivis à cette occasion, et que lui récita ma fille au moment de son arrivée :

I

Soyez le bienvenu dans cet humble village,
Qui vous a vu jadis encore tout petit,
Où vous avez joué quand vous aviez mon âge :
C'est ma mère qui me l'a dit.

Ma mère m'a parlé de ce jour de tristesse,
Où votre mère en pleurs vous vit partir pour Dieu ;
De son dernier regard, sa dernière caresse,
Hélas ! de son dernier adieu !

Or, vous partiez alors pour des rives lointaines;
Vous alliez conquérir, — jeune et vaillant conscrit, —
Non pas des nations, comme les capitaines,
Mais des âmes à Jésus-Christ.

Depuis, combien de fois, le soir, dans nos veillées,
Ma mère a prononcé ce joli nom : Henry !
Et que de fois, depuis, moi-même émerveillée,
J'ai prononcé ce nom chéri !

II

On m'a fait le récit de vingt ans d'existence
Au milieu des déserts, là-bas.... bien loin.... bien loin...
Où de plus d'un péril, de plus d'une souffrance,
Vous n'eûtes que Dieu pour témoin;

Alors que vous alliez dans les steppes profondes,
Armé de la parole et guidé par la foi,
A des peuples épars au sein des nouveaux mondes
Prêcher une nouvelle loi;

Quand vous alliez planter au milieu des peuplades
De la religion le flamboyant drapeau,
Que vous voyiez alors tous ces êtres nomades
Saisis du spectacle nouveau;

Quand vous faisiez couler l'eau sainte du baptême
Sur l'enfant, le vieillard, surpris à votre voix,
Et qu'à tous leurs faux dieux lançant votre anathème,
Vous leur montriez la croix.

Oh ! que d'esprits obscurs vous doivent la lumière !
Oh ! que d'êtres sauvés qui vous doivent les cieux !
Apôtre de la hutte, ange de la chaumière,
Vous avez fait bien des heureux.

Car vous avez versé le baume salutaire
Dans plus d'un pauvre cœur que vous voyiez souffrir;
Vous avez ramassé dans votre robe austère
L'enfant qui s'en allait mourir.

Vous avez écouté les angoisses, les plaintes
De bien des malheureux dans les glaces perdus ;
Vous avez ranimé bien des flammes éteintes,
Bien des courages abattus.

Vous avez ramené bien des brebis errantes,
O pasteur vigilant, au bercail du Seigneur ;
Vous avez arraché des épines sanglantes
Du fond de bien des cœurs.

Vous avez fait briller comme un céleste phare,
Le flambeau radieux de la divinité ;
Vous avez élevé près du temple barbare
Le temple de l'humanité.

Ah ! soyez donc béni sur la terre à toute heure !
Ah ! soyez donc béni par les cieux triomphants !
Par tout ce qui sourit, qui rayonne ou qui pleure :
Les ANGES, les VIEILLARDS et les PETITS ENFANTS.

XII

A l'heure où j'écris ces lignes, Monseigneur Faraud est reparti pour son lointain vicariat, il retourne au milieu des tribus sauvages, pour compléter son œuvre de civilisation et d'humanité. — L'idée qui le préoccupe aujourd'hui, — le but qu'il se propose, c'est de créer là-bas des maisons de refuge pour les enfants et les vieillards, que la barbarie, poussée par la misère, laisse mourir ou égorge parfois. — Ce but digne de sa grande âme,

il l'atteindra, son opiniâtreté pour le bien m'en donne la certitude.

Pendant son court séjour en France, Monseigneur Faraud a visité la plupart des diocèses, et partout il a reçu des témoignages de sympathie, des encouragements et des secours.

Tous ceux qui ont pu apprécier son noble caractère, tous ceux qu'il a édifiés par sa piété, par ses vertus, feront des vœux et des prières pour l'héroïque apôtre, qui retourne dans les déserts du Nouveau Monde avec la consolation d'avoir laissé dans la mère patrie des cœurs aimants qui se souviendront de lui.

DIX-HUIT ANS
CHEZ LES SAUVAGES

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGES ET MISSIONS

DANS L'EXTRÊME NORD DE L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE

DE MARSEILLE A LA RIVIÈRE ROUGE

CHAPITRE PREMIER

Le départ. — New-York. — Montréal. — Rencontre de M. de Luto. — Arrivée à Saint-Paul. — Le missionnaire forme sa caravane. — A travers les prairies. — Fausse alerte. — Arrivée à Saint-Boniface.

I

Je suis parti de Marseille le 3 juin 1846, j'avais alors vingt-trois ans, mon cœur était enflammé par le désir de conquérir des âmes à Dieu, mon esprit était avide de connaître ces pays du Nou-

veau Monde où une voix intérieure semblait m'appeler. La foi est si vive, l'espérance est si douce, et la volonté si ferme à ce bel âge de vingt-trois ans, que je me rappelle avec délices ce jour du départ où, joyeux et presque fier de ma sainte mission, je m'éloignai de ma patrie et de mes frères pour aller chercher au loin une autre patrie et d'autres frères; parfois le souvenir de ma mère, que j'avais laissée là-bas dans mon petit village, se retraçant à ma mémoire, une larme de regret humectait mes paupières; mais aussitôt la pensée du devoir venait retremper mon courage, et alors j'aurais voulu que le navire eût des ailes pour m'emporter.

La mer était calme, le ciel était pur, — tout rayonnait autour de moi et au dedans de moi.

Le 9 août, après une heureuse navigation de quarante-huit jours, je touchai à New-York, et le lendemain je partais pour Montréal, où j'arrivai deux jours après.

II

Montréal, fondée en 1641, est aujourd'hui la première ville du Canada sous le rapport de la population, qui ne compte pas moins de quatre-vingt mille âmes.

Là, je me crus tout à coup transporté dans une ville française ; et, en effet, tout dans cette cité, devenue si florissante malgré toutes les luttes qu'elle a supportées, ne me rappelait-il pas la mère patrie ?

Je savais l'histoire de ce pays, qui, depuis 1534, époque de sa découverte par Jacques Cartier, — un Français, — jusqu'en 1761, époque où il devint une dépendance anglaise, — avait combattu sans relâche pour conserver sa première nationalité.

Je voyais donc, dans cette population intelligente, les descendants de ces anciens colons français, que nous avons, hélas ! délaissés si longtemps. Je foulais avec bonheur cette terre qui avait été la France, et d'où étaient partis les premiers missionnaires qui ont évangélisé ces contrées.

Mais Montréal n'était pas le but de mon voyage ; ma première halte devait être à Saint-Boniface ; c'est là que je devais faire mon noviciat de missionnaire, mon apprentissage de voyageur.

III

Saint-Boniface est le pied-à-terre de tous les missionnaires qui ont visité la baie d'Hudson, depuis la conquête du Canada par les Anglais.

De Montréal à Saint-Boniface il n'y a pas moins de huit cents lieues; mais mon ardeur ne calculait pas les distances, — et le 25 août, c'est-à-dire huit jours environ après mon arrivée, je m'embarquai sur le lac Ontario.

Ce lac, élevé de 672 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, a environ 800 kilomètres de circuit; c'est un des plus beaux fleuves et des plus facilement navigables du Canada.

Ce ne fut cependant pas sans une certaine émotion, que je mis le pied sur le vapeur qui devait me transporter si loin. J'étais seul de Français au milieu d'une cinquantaine de passagers aux allures peu cordiales, et dont je ne comprenais pas les diverses langues; mais j'étais sûr du respect de tous, avec ma robe de prêtre et ma croix de missionnaire.

Le soir de la deuxième journée nous touchâmes à *Gallena*, petite ville située sur le bord d'une rivière dont elle porte le nom. — Là, une grande joie m'attendait : une famille chrétienne du Canada, la seule qui habitât cette cité, ayant connu mon arrivée, vint me chercher, et je passai auprès d'elle une soirée délicieuse.

Le lendemain je m'embarquai sur le Mississipi et je fis voile pour *Saint-Paul*, petite ville située sur le bord de ce fleuve.

IV

Saint-Paul n'était composé, à cette époque, que de quelques cabanes de pêcheurs et de chasseurs; aujourd'hui cette paroisse compte dix-huit mille âmes, et tend chaque année à s'accroître davantage.

Dans le vapeur se trouvait M. de Luto, fils du premier Français qui ait habité cette ville, qu'il a, on peut dire, fondée. Ce fut là pour moi une rencontre bien douce, à une pareille distance de la France; il me semblait voir, dans ce compagnon de route, un frère que la Providence m'avait réservé, comme pour me dire que la France catholique est partout.

M. de Luto me donna des détails sur les lieux que nous traversions, il me parla beaucoup des missionnaires.

« Malheureusement, me disait-il, l'Europe ne se « doute pas assez du bien immense que pourraient « faire ici les missions, si nous en avions en plus « grand nombre, et si elles avaient plus de moyens « pécuniaires. — Seul, le catholicisme pourrait ré- « générer ces peuples, que la barbarie tend à faire « disparaître du monde. »

Ces paroles enflammaient mon ardeur.

Enfin, après une heureuse navigation de trois jours, nous arrivâmes à Saint-Paul, où je quittai mon bienveillant compagnon, qui désormais était un ami pour moi.

J'eus encore la consolation de trouver là un ami, dans la personne du seul missionnaire qui alors évangélisât ces vastes contrées. C'était M. Raoux, actuellement grand-vicaire de Monseigneur Grâce, évêque de Saint-Paul.

V

Il y avait environ deux mois que j'avais quitté la France ; jusqu'à ce moment, j'avais voyagé assez commodément, sur les vapeurs de la compagnie de la baie d'Hudson ; mais aujourd'hui, pour me rendre à Saint-Boniface, j'avais à traverser des déserts et des prairies immenses. J'allais me trouver enfin en plein pays des sauvages.

Je demeurai trois semaines environ à Saint-Paul, le temps de former une caravane et de chercher un guide, puis nous partîmes sur des charrettes traînées par des bœufs.

Notre caravane se composait de Canadiens et de sauvages métis. La plupart de mes compagnons

avaient reçu le baptême, et j'étais en sûreté au milieu d'eux.

VI

Nous étions en route depuis deux jours à peine, que la neige commençait déjà à blanchir le sol, un vent froid aveuglait les bœufs et les arrêtait souvent; le huitième jour, à la nuit tombante, nous débarquions à *l'Ile au Corbeau*, où, pour la première fois, je dus coucher sur la neige; mais arrivé là, le guide nous signifia qu'il ne voulait plus faire un pas en avant, de peur des sauvages. En effet, à peine étions-nous en repos, que près de trois cents sauvages, en état d'ivresse, nous environnèrent en hurlant.

J'avoue que j'eus quelque frayeur; mais j'étais certain que Dieu veillait sur son missionnaire.

Quand le jour fut venu, les sauvages, qui avaient hurlé et fait des libations toute la nuit, s'approchèrent de notre caravane, mais avec des dispositions peu hostiles en apparence. Celui qui paraissait être leur chef s'approcha de moi, et, avec force gestes, il me fit comprendre qu'il voulait que j'allasse boire avec eux : un métis de nos compagnons, qui comprenait la langue sauvage, eut beau lui dire que le père ne buvait point de liqueur forte, l'enragé sau-

vage fut si opiniâtre dans son idée, que, bon gré, malgré, pour couper court à sa pantomime, j'accédai à ses désirs, et, prenant la chose en plaisanterie, je lui fis dire par mon interprète improvisé que je boirais à sa santé.

Le sauvage, flatté de la condescendance du père, se retira parmi les siens ; quelques instants après, je me dirigeais vers le groupe des sauvages, et je tenais la promesse que j'avais faite à leur chef. Enfin, ces voisins incommodes disparurent ; ils se contentèrent de nous voler deux bœufs. — Dieu soit loué, me dis-je quand ils furent partis, voilà une rencontre qui est d'un bon augure pour moi. J'ai vu les sauvages, j'ai fraternisé avec eux, j'ai bu à leur santé !...

Nous restâmes quatre jours à l'*Ile au Corbeau,* n'osant plus aller en avant, de peur de plus fâcheuses rencontres, lorsqu'enfin arriva une autre caravane venant de Saint-Louis, et nous nous remîmes en route avec elle.

Trois jours après, et, au moment où nous venions de dételer nos bœufs, nous fûmes épouvantés par une nouvelle alerte.

— Les Sioux, les Sioux ! — crièrent nos guides.

Les Sioux sont les plus méchants de tous les sauvages de ces contrées.

Aussitôt toutes les charrettes sont mises en rond,

comme pour nous en faire des remparts, — nos voyageurs armés se placent au milieu, prêts à faire bonne contenance ; toute la nuit la caravanefut sur pied de guerre ; mais au lever du soleil, nous ne vîmes pas trace de sauvages.

C'était une fausse alerte.

Nous reprîmes alors notre marche à travers les bois et les prairies, satisfaits d'en avoir été quittes pour la peur.

VII

Jusqu'à ce moment, je n'avais couru aucun danger réel, lorsque, le surlendemain, un accident auquel je ne m'attendais pas, n'ayant souci que de la rencontre des Sioux, me rappela que le danger est souvent où nous le voyons le moins.

A un passage appelé *Détroit des Deux Lacs*, la charrette sur laquelle j'étais monté versa, mais si précipitamment et d'une manière si complète, que je fus précipité la tête la première au centre d'un bourbier ; un instant je crus que j'allais être étouffé, ayant sur moi la charrette chargée de plus de huit cents livres. Un enfant qui suivait l'attelage criait :

— Le père est perdu, — le père est perdu !

— Non, le père n'est pas perdu, pensais-je, —

celui qui m'envoie me soutiendra et me sauvera.

Et, faisant un suprême effort, je parvins à soulever le poids énorme qui pesait sur moi. Avant que les voyageurs eussent accouru à la voix de l'enfant, je me trouvais debout, à côté de la charrette.

Ici, je dus remercier Dieu de m'avoir donné en partage une grande force corporelle.

Enfin, le 8 novembre, c'est-à-dire cinq mois depuis mon départ de France et trois mois depuis mon départ de Saint-Paul, j'arrivai à Saint-Boniface, sur la Rivière-Rouge, où je fus reçu par Monseigneur Provencher, premier évêque de cette résidence.

CHAPITRE II

La Rivière-Rouge. — Séjour à Saint-Boniface. — M. Bellecourt, prêtre canadien, donne à Henry Faraud les premières notions de la langue des Sauteux. — Première mission. — Scène de magie chez les sauvages Sauteux. — Comment on devient magicien. — Pourquoi le missionnaire ne peut-il convertir aucun sauvage ? — Cupidité des Sauteux.

I

Le pays qu'arrose la Rivière-Rouge, dans tout son parcours, était autrefois occupé par les Sioux (*Souans*). — Les Assiniboines (*Aisshipouans*), *Sioux des rochers*, tribu de la même nation, avaient pour terre celle que traverse la rivière Assiniboine, qui porte leur nom, et dont l'embouchure dans la Rivière-Rouge se trouve à 18 lieues du lac Ouinipig (*eau sale*) [1], au 49° 53′ de latitude et au 99° 20′ 15″ de longitude du méridien de Paris.

[1] Les sauvages appellent ce lac *Ouinipig*, à cause de son eau qui contient une petite mousse verte, qui la rend désagréable à boire; elle est loin d'avoir la limpidité des eaux des autres lacs.

La colonie de la Rivière-Rouge fut fondée, en 1811, par lord Selkirck, qui y envoya plusieurs familles de cultivateurs écossais. — Quelques familles de Canadiens, attirées par ses promesses avantageuses, s'y rendirent aussi à cette époque.

Mais, en l'absence de toute morale et de tout frein religieux, ces colons tombèrent bientôt dans l'abrutissement le plus complet et la misère la plus grande.

En 1818, c'est-à-dire sept ans après la fondation de la colonie, lord Selkirck comprit que, pour arriver à ses fins, il ne suffisait point d'employer les moyens matériels, mais qu'il fallait surtout la religion : l'expérience des premières années l'en avait convaincu. C'est pourquoi il s'adressa à l'évêque de Québec, pour avoir des prêtres.

Monseigneur J.-O. Plessis, qui occupait alors le siége épiscopal de cette ville, envoya M. l'abbé Provencher, comme chef de la Mission, avec le titre de vicaire général. M. l'abbé Dumoulin lui fut adjoint.

Ces missionnaires étaient tous deux Canadiens, d'origine française.

Partis de Montréal le 19 mai 1818, ils débarquèrent au fort Douglass le 16 juin, et commencèrent leur œuvre civilisatrice.

Ils trouvèrent un peuple profondément démoralisé, mais qui heureusement n'était pas impie.

La vue des prêtres canadiens rappela aux hommes le souvenir du pays natal, ils les reçurent comme des envoyés de Dieu ; les femmes et les enfants, qui n'en avaient jamais vu, mais qui en avaient entendu parler, ne leur témoignèrent pas moins de vénération.

Aujourd'hui, grâce à l'influence civilisatrice du christianisme, grâce au zèle des missionnaires, ce peuple s'est relevé de son long abaissement, il est devenu moral et religieux, et, au point de vue matériel, il n'a rien à envier aux autres colonies.

II

Lorsqu'on arrive à la colonie fondée par lord Selkirck par la voie de l'est, et que l'on sort du lac Ouinipig, pour prendre l'embouchure de la Rivière-Rouge [1], on entre dans une contrée dont l'aspect est tout différent de celle qu'on vient de quitter : au lieu d'épaisses forêts, de rochers, de nombreux lacs

[1] Les sauvages appellent cette rivière *Miskouagami-Ouissiping* (eau ensanglantée), à cause d'un combat qui fut livré sur les bords du lac Rouge, entre les Sioux et les Sauteux : le sang des combattants coula dans ses eaux, et ils appelèrent *eau ensanglantée*, le lac et la rivière qui y prend une de ses sources ; ce que les Français ont traduit par *lac Rouge* et *Rivière-Rouge*.

et de rivières dont la navigation est souvent interrompue par des cascades, on entre dans une plaine immense qui se déroule, dans la direction de l'ouest, jusqu'aux montagnes Rocheuses, et s'étend, dans celle du sud-ouest, jusqu'au Missouri, coupée seulement par quelques cours d'eau, à pente insensible. Cette contrée forme une vaste prairie, partout le sol y est fertile. — C'est comme un océan de terres où la vue n'est bornée que par quelques bouquets de bois épars çà et là, qui apparaissent semblables à des îles.

III

Je demeurai à Saint-Boniface jusqu'au mois de juin de l'année suivante : j'employai ces sept mois de repos à m'initier aux usages du pays, à en étudier les mœurs. M. Bellecourt, un prêtre canadien d'un grand talent et de beaucoup devertu, s'occupa de me donner les premières notions de la langue des Sauteux.

Enfin, au mois de juin, j'obtins, de Monseigneur Provencher, de débuter dans ma carrière apostolique.

Je partis donc, malgré mon inexpérience, mais

confiant dans la grâce de Dieu et la protection de Marie.

IV

Un canot m'attendait sur les bords de la Rivière-Rouge, et le jour paraissait à peine, que déjà nous avions quitté le rivage. Le lendemain nous traversions le lac Ouinipig, et la deuxième journée nous arrivions au fort Alexandre. Je trouvai, à ce fort, sept ou huit cents sauvages, en train de faire de la magie.

Les sauvages ont une foi aveugle dans leur magicien *Maékikiwiyiniwok*, — homme de médecine ou homme religieux, ce qui pour eux est synonyme.

Voici comment se forment ces religieux :

Quand un jeune sauvage veut devenir magicien, il va dans une forêt, il se couche et reste là sans manger, jusqu'à ce que la faiblesse lui amène le rêve ; aussitôt la fin de son premier rêve, s'il a vu ou cru voir la Divinité, il retourne parmi les siens et il est proclamé *Maékikiwiyiniwok*.

A mon arrivée au fort Alexandre, j'étais donc témoin d'une scène de magie, ce qui consiste à battre du tambour, pour éloigner les mauvais esprits. Ce fut parmi ces sauvages un tintamarre extraordinaire pendant plus de vingt-quatre heures ;

quand le calme fut rétabli parmi eux, ma jeune ardeur se ralluma et je les haranguai.

Ma harangue terminée, le Maékikiwiyiniwok, prenant son ton le plus grave, me dit :

— Comment veux-tu que nous te croyions, tu es un enfant, tu ne sais pas parler. Nous te promettons bien de ne jamais nous convertir.

Il y a dix-sept ans de cela, et ils ont tenu parole.

Peu satisfait de mon début, je repartis sur la rivière Alexandre et j'arrivai le soir au *Portage* [1] du Rat, situé entre deux grands rochers de granit et près d'une immense chute. J'avais déjà pour la première fois couché sur la neige, — là, pour la première fois, je couchai sur le granit.

V

Le lendemain nous traversions le lac du Bonnet, nous remontions la rivière Blanche, et après plusieurs portages, le soir, nous campions sur la grève, où nous passâmes la nuit. — Cette nuit-là, je fis connaissance avec les moustiques, seuls *habitants* de

[1] Ce qui est cause de ce nom de *portage*, c'est qu'arrivé à une chute, il faut tirer le canot à terre et le porter dans la rivière ou le lac par lequel on doit continuer sa route.

ces contrées avec lesquels depuis je n'aie jamais pu me familiariser.

Nous arrivâmes un jour après à la jonction de la rivière la Pluie avec la rivière Salle, où se trouvait une petite église bâtie deux ou trois ans auparavant par M. Bellecourt.

Les sauvages Sauteux, qui habitaient dans cet endroit, me reçurent avec acclamations, — ce qui remplit mon âme de l'espérance d'en convertir quelques-uns. Je me logeai dans l'église.

Le dimanche venu, je sonnai la cloche pour appeler les sauvages ; mais pas un n'arriva, et je dis ma messe malgré le manque complet d'auditeurs. Le dimanche après, espérant être plus heureux, je sonnai de nouveau ; à cette seconde tentative, je vis entrer à l'église un vieillard, une vieille femme et quatre enfants. Mon enthousiasme commençait à se refroidir singulièrement ; après ma messe, je prêchai néanmoins à mes six auditeurs. Mais, ô déception ! le vieillard était sourd et la vieille femme aveugle.

Alors je voulus savoir pourquoi les sauvages, qui m'avaient si bien accueilli, ne venaient pas au son de la cloche, et j'allai hardiment les trouver à leurs tentes.

Je m'expliquai leur absence : je les trouvai en train de faire un sacrifice.

Ces sacrifices consistent à immoler un chien au diable, pour qu'il ne leur fasse pas de mal, et un animal plus noble, — ce jour-là c'était un renne, — à Dieu, pour qu'il leur fasse du bien.

Je m'adressai au chef, au *Anikawabang,* nom qui signifie à peu près *voyant.*

— Je ne suis pas venu auprès de vous pour ne rien faire, lui dis-je ; — dites-moi franchement si vous voulez prier ou non.

Le Anikawabang me répondit évasivement :

— Nous sommes très-contents de te voir au milieu de nous, nous te regardons comme notre père, nous serions même attristés de te voir partir.

— S'il en est ainsi, pourquoi donc ne venez-vous point à la prière?

Il me répondit:

— Je suis occupé à nos grandes médecines; je ne puis y aller moi-même, mais je dis à mes jeunes gens (*ni-t-oskiniginwiyiniwok*) d'y aller.

Je comprenais qu'il disait un mensonge.

— Si tu voulais être chrétien, lui dis-je, tu laisserais là tes grandes médecines et ta *faisance de Dieu ;* tu donnerais l'exemple à tes jeunes gens qui le suivraient : je jette donc tout le tort sur toi-même. — Si vous continuez de la sorte, je partirai et ne reviendrai plus.

— Oh ! — s'écria-t-il alors trahissant sa pensée cupide, — il faut toujours venir : — si tu ne venais plus, qui donc nous donnerait du tabac ?

Voyant le peu de succès de ma première halte de missionnaire, mais non découragé, je repartis vers la fin de juillet, et quatre jours après, j'étais de retour à Saint-Boniface.

CHAPITRE III

La chasse des buffles. — Cent vingt-cinq chasseurs suivis de leurs familles. — Le missionnaire est nommé général en chef de l'expédition. — Comment on chasse les buffles. — Une messe dans le désert. — Rencontre des Sioux. — Menace de guerre. — Le missionnaire parlemente avec les Sioux. — La paix est conclue. — Les deux camps se réunissent. — Le calumet de paix. — La guerre menace de se rallumer. — Les Sioux s'apaisent. — Rentrée à Saint-Boniface.

I

C'était vers la fin du mois d'août, — les chasseurs devaient partir pour la chasse du buffle. — Or, comme ces chasseurs vont au loin dans les prairies avec leurs femmes et leurs enfants, je m'offris pour les accompagner.

La chasse se composait de cent vingt-cinq chasseurs à cheval, suivis de leurs familles, conduisant environ onze cents charrettes attelées la plupart de bœufs, quelques-unes de chevaux.

L'organisation de ces sortes de chasse est très-pittoresque.

Les chasseurs, tous à cheval, armés de fusils et d'un grand coutelas pendu à la ceinture, marchent devant en bon ordre. Les charrettes, conduites par les femmes, les vieillards et les enfants, suivent au petit pas gardant une assez grande distance. Les chefs de la chasse galopent en tête, — traçant ainsi le chemin à suivre et cherchant à découvrir les troupeaux de buffles. C'est une véritable organisation militaire.

Quant à moi, j'avais reçu le titre de général en chef de l'expédition, et je fermais la marche, à cheval sur un vigoureux coursier.

La première soirée de notre départ, nous établîmes notre campement sur les bords de la rivière Pimbina; en moins d'une heure, cent vingt à cent trente loges étaient construites, les chevaux attachés aux arbres broutaient l'herbe de la prairie, et les familles réunies prenaient leur repas.

Les loges sont des tentes faites avec des peaux de buffles : leur forme est conique, le foyer se place au milieu, et par le haut s'échappe la fumée.

Le lendemain, au lever du jour, les quatre capitaines montaient les premiers à cheval et annonçaient l'heure du départ. — Bientôt le village, improvisé la veille, avait disparu, et les chasseurs étaient en marche.

II

Nous marchions ainsi depuis trois jours sans rencontrer les buffles. Au milieu de la nuit de la quatrième journée, et comme je dormais profondément, j'entendis la voix du capitaine crier ce mot si terrible aux voyageurs endormis :

— Lève, lève ! — *Waniskak, waniskak !* Tout le monde, éveillé par ce cri redoutable, est bientôt sur pied. Les chasseurs enjambent leurs chevaux, les femmes et les enfants attellent les charrettes, et nous partons.

Les capitaines avaient entendu les *vieux bœufs* [1], indices certains que bientôt nous arriverions à la bande des vaches.

Nos chasseurs tuèrent quelques-uns de ces vieux bœufs, se promettant bien d'être mieux nourris le lendemain.

Vers la fin de la journée, nous arrivâmes au lac des Cygnes, et là je fus témoin d'un spectacle en-

[1] On appelle *vieux bœufs* les buffles qui, ne pouvant plus marcher, sont délaissés par les jeunes et finissent par mourir sur la route.

core inconnu pour moi : j'aperçus le fort succombant avec rage à sa faiblesse.

C'était un vieux bœuf affaissé dans un bourbier, qui, les yeux ensanglantés par la colère, s'efforçait en vain de se relever. Ma première pensée fut de descendre de cheval et de voler à son secours ; — mais, prévoyant mon impuissance, je l'abandonnai à son malheureux sort.

Bientôt après, nous dressions de nouveau les tentes et notre village ambulant était improvisé. C'était un samedi.

Le lendemain, le ciel était témoin d'un spectacle digne de lui : tout ce peuple, réuni autour de ma tente transformée en autel, assistait au saint sacrifice de la messe, et ces lieux solitaires retentissaient de la parole de Dieu.

Nous repartîmes, les chasseurs pleins d'espoir de rencontrer bientôt les buffles.

Tout à coup, vers la troisième heure de l'après-midi, la voix des capitaines se fit entendre :

— Les buffles, — les buffles ! — criaient-ils.

J'étais en ce moment sur un tertre assez élevé, à un demi-kilomètre à peu près en avant des chasseurs.

Je porte mes regards du côté d'où venaient les voix, et j'aperçois dans le lointain comme des taches noires qui se mouvaient.

C'était un immense troupeau de buffles. Au même instant, les cent vingt-cinq cavaliers passent à mes côtés comme un éclair, et je me précipite à leur suite.

Arrivés à deux portées de fusil du troupeau, les chasseurs s'arrêtent, et les capitaines dressent les plans de la bataille.

Les buffles, que j'évaluai à deux mille environ, se trouvaient au centre d'une immense prairie.

Nos chasseurs forment subitement un vaste cercle, et, au signal donné, ils se précipitent sur le troupeau.

Ce fut pendant quelques heures une mêlée épouvantable : les buffles effarés cherchaient à se frayer un passage à travers le réseau de feu et d'acier qui les enlaçait. Le râle de ceux qui expiraient se mêlait aux beuglements de ceux qui cherchaient à fuir, et, chaque fois qu'une victime tombait, on entendait un cri de joie parmi cette armée de chasseurs.

La moitié du troupeau avait pu s'échapper; huit cent trente buffles restèrent sur le champ de bataille.

III

Dans la soirée, nous dressions nos loges au bord d'une rivière, et le lendemain les buffles étaient dépecés et les viandes préparées.

On fait de cette viande des espèces de pâtés fortement épicés et salés, qui se conservent très-bien, et dont ces peuples sont très-friands.

Deux jours après, nous eûmes la rencontre d'un troupeau plus considérable, et bientôt nos charrettes étaient chargées de plus de deux mille buffles.

IV

Un jour, nous étions campés sur les bords d'un petit lac. Tout à coup un cri se fit entendre : — Les Sioux, les Sioux !

A ce sinistre avertissement, nos chasseurs s'empressent de courir à leurs armes, et tout le monde sort des tentes.

Une bande de sauvages Sioux, en effet, apparaissait dans le lointain, se dirigeant du côté de notre campement.

Les quatre capitaines et moi nous montons à cheval, il est ordonné à notre monde de rester calme ; voulant nous assurer d'abord des dispositions des sauvages. Nous allâmes à leur rencontre.

Le chef de la bande siouse nous aperçut et nous nous arrêtâmes.

Aussitôt nous le vîmes venir à nous au triple

galop de son cheval, en agitant son calumet en signe de paix.

— Mort aux Sauteux, — paix aux métis ! — nous cria le chef sioux aussitôt qu'il put se faire entendre.

— Paix aux Sioux ! — répondîmes-nous en chœur.

Le chef sioux nous apprit alors qu'il était à la tête de trois cents des siens, et qu'ils cherchaient à combattre les Sauteux, leurs mortels ennemis.

Nous invitâmes le chef à amener sa bande dans nos campements, ce qu'il accepta.

Quand les Sioux eurent dressé leurs loges près des nôtres, il fut résolu que, comme preuve de la paix qu'ils étaient venus chercher, une danse générale aurait lieu pendant la nuit.

Tandis qu'on faisait les préparatifs, le chef sioux, apprenant qu'il y avait parmi nous un missionnaire, entra dans ma tente avec quelques-uns des siens pour me saluer.

Dès qu'il fut assis, il me dit :

— Homme du ciel, si tu savais combien je désirerais, et pour moi et pour mes jeunes gens, un prêtre pour nous instruire, tu resterais certainement parmi nous.

— S'il ne dépendait que de moi, lui répondis-je, je resterais ici ; tout ce que je puis vous promettre,

c'est que j'en parlerai au grand chef de la Prière, et je suis persuadé que, si vous cessez vos hostilités, il vous enverra quelqu'un.

A ces mots, le chef porta la main à sa bouche et inclina la tête en disant :

— Je me fie à ta parole.

Un calumet à plusieurs branches fut placé au milieu de la tente, et chacun des spectateurs se mit à fumer avec moi en témoignage d'union.

C'était un moment solennel, un silence complet régnait dans la loge. Les sauvages semblaient comprendre que dans ce rapprochement de la civilisation avec la barbarie il y avait plus que ces flots de fumée qui s'échappaient de nos bouches : — il y avait l'idée chrétienne, qui tend à devenir le trait d'union de tous les peuples de la terre.

Et moi, en contemplant ces terribles sauvages, si paisibles en ce moment, — je songeais à la destinée de ces hommes, qui, privés des secours de la religion, restent dominés par l'instinct brutal, et se livrent des guerres perpétuelles.

Je songeais, — quand tout à coup nous entendîmes au dehors des cris d'indignation et des hurlements de rage.

Un Sioux à la figure bariolée, livide de colère, avance sa tête dans notre tente et dit au chef :

— Aux armes ! — plus de paix ! nous sommes trahis. Nous venons de recevoir une injure, — on a profané nos morts. — Là-bas, sur le haut d'un chêne, j'avais placé le cercueil de mon enfant ; eh bien ! le cercueil a été jeté au bas de l'arbre, — la tête de mon enfant a été écrasée et jetée aux vents. Vengeance !

A ces mots, le chef se lève en brandissant son coutelas. Un conflit affreux se préparait.

J'arrêtai le chef.

— Les chrétiens se montrent grands en pardonnant les injures, lui dis-je ; ce n'est pas le moment de vous venger ; je suis au milieu de vous, et vous me feriez partir si vous vous battiez.

Le chef abaissa son coutelas, et me dit ironiquement :

— Je sortais pour apaiser la querelle.

Il sortit, et, aidé de nos quatre capitaines, il parvint à calmer les esprits ; mais il leur promit vengeance pour un autre jour.

V

Nous quittâmes bientôt ces lieux, et trois jours après nous arrivions, sans autres incidents, au bord

du lac *Manitou-Lake*, plus connu par les voyageurs sous le nom de *Lac du Diable*. Là, je laissai les charrettes revenir paisiblement avec leur cargaison de buffles dépecés, et en compagnie de deux cavaliers je retournai à Saint-Boniface.

Nous touchions à la fin d'octobre; la chasse avait duré deux mois.

CHAPITRE IV

Monseigneur Provencher, évêque de Saint-Boniface, annonce à Henry Faraud son prochain départ pour l'Ile à la Crosse. — Joie du missionnaire à cette nouvelle. — Bénédiction de l'évêque. — Départ en canot sur la Rivière-Rouge. — Il part pour quinze ans. — A travers lacs et rivières. — Arrivée à Norway-Housse. — Sir Sympson.

I

A cette époque, — 1847, — la colonie fondée par lord Selkirk était devenue toute florissante. La religion y avait remplacé le fanatisme. Je trouvai, en un mot, une population catholique, où naguère existait une population barbare. Mgr Provencher, que nous avons vu y arriver en 1818, avec le titre de vicaire général, en était devenu l'évêque, et avait accompli par sa propre influence cette œuvre de régénération : il est reconnu aujourd'hui que, sans l'ascendant que cet éminent prélat sut prendre sur les esprits, cette colonie aurait été détruite.

Je passai l'hiver de 1847 à 1848, à me rendre utile par l'exercice de mon ministère dans les diverses paroisses de la Rivière-Rouge, et dans mes heures de repos, je continuai à étudier la langue des Sauteux.

Un jour, c'était le 20 mai 1848, Mgr Provencher me fit appeler, et me demanda si je me sentais le courage d'entreprendre un long voyage.

— Bien long!.. répondis-je, trahissant presque un mouvement de joie.

— Le terme n'en est écrit qu'au ciel, me dit le saint évêque, il s'agit d'aller d'abord à l'Ile à la Crosse, 350 lieues d'ici, puis plus loin..., bien plus loin encore peut-être; mais vous êtes jeune, vous êtes fort, et Dieu, dont vous allez semer la parole, vous protégera et vous guidera.

— J'accepte avec reconnaissance, répondis-je, confiant dans la grâce de celui pour qui j'ai quitté ma patrie et mes frères.

— Notre patrie est partout où il y a des hommes, interrompit le prélat. Vous allez, mon fils, au centre des pays sauvages, vous allez vous trouver en face de l'infidélité, — vous allez combattre la barbarie comme je l'ai combattue ici, il y a trente ans. — Les sauvages en qui vous aurez réveillé l'idée de Dieu, deviendront vos frères, et les déserts

du Nouveau Monde où vous aurez planté la croix, deviendront votre patrie nouvelle.

II

Je rentrai dans ma demeure ému des paroles de l'évêque, et dès ce moment je m'occupai des prépatifs de mon départ, qui fut fixé au 4 juin 1848.

Ce jour tant désiré arriva enfin : au lever du soleil, huit barques, montées de neuf hommes chacune, se présentaient devant l'évêché de Saint-Boniface, situé sur les bords de la Rivière-Rouge, et j'y trouvais déjà installés une cinquantaine de voyageurs, qui devaient faire route avec moi, joyeux d'avoir un missionnaire parmi eux.

Une foule nombreuse, échelonnée sur les deux rives, était venue assister à notre départ.

Bientôt Mgr Provencher parut : à son aspect, bateliers, passagers, spectateurs, tous tombèrent à genoux, et le saint évêque donna sa bénédiction solennelle à ce peuple qui le chérissait, à ces voyageurs qui allaient si loin ; puis, s'approchant de moi :

— Dieu bénira votre ministère, me dit-il ; — je suis trop vieux pour avoir l'espoir de vous revoir

en ce monde; — mais du haut du ciel, où j'espère que Dieu voudra bien me recevoir, je viendrai à votre rencontre, et je serai heureux de voir à votre suite la foule de ceux que vous aurez arrachés au pouvoir du démon. Allez, mon fils, je vous bénis.

Il m'embrassa, et je vis des larmes mouiller sa paupière.

Le cœur rempli de ces paroles paternelles, je montai dans une des barques et donnai le signal du départ.

Un vivat répété par mille voix retentit sur le rivage.

Je partais pour quinze ans.

III

Les barques défilaient lentement poussées par un vent favorable; un beau soleil éclairait l'horizon; à mesure que nous avancions, les habitants des maisons échelonnées sur les deux rives de la rivière nous saluaient du geste et de la voix.

— *Goodjourney!* — bonne journée! nous criaient les uns.

— *Manito-é pimiskayek!* — puissiez-vous être

bien gardés de Dieu pendant que vous ramez! nous criaient les autres.

Passagers et rameurs répondaient à ces saluts en agitant leurs mouchoirs.

Quelques heures après, les maisons avaient disparu, je n'entendais plus que le bruit des rames et les propos des voyageurs.

Bientôt il fallut songer à faire halte pour passer la nuit; nous nous trouvions près d'une côte escarpée, boisée de saules et de petits trembles; nos barques furent amarrées au rivage, et sur le haut de la côte nous trouvâmes un lieu assez uni pour y dresser nos tentes.

Le ciel était pur, — la nuit fut sereine. Bientôt nos voyageurs, enfermés dans leurs loges, se reposent des fatigues de la journée; et moi je cherche vainement le sommeil, : mon esprit se sent troublé par la pensée des lieux inhospitaliers que je vais parcourir, — par la perspective des obstacles sans nombre qui vont surgir sur mes pas. — Puis à ces pénibles pensées succède un sentiment de joie. — Je vois les âmes régénérées par les eaux saintes du baptême, je vois la loi du Christ rappelant à la dignité humaine, les sauvages dégradés par la barbarie, — et alors, si le sommeil fuit mes paupières, c'est que le bonheur inonde mon âme.

Le lendemain je ne voulus point quitter ces lieux témoins de notre première halte, sans avoir offert à Dieu le Père l'auguste victime qui s'est sacrifiée pour nous donner l'exemple du sacrifice.

Un modeste autel fut dressé dans ma tente, et nos voyageurs agenouillés sous les arbres firent retentir les airs de pieux cantiques.

Pendant ma courte action de grâces, j'entendais nos voyageurs :

— C'est beau une messe dans le bois, disait l'un.

— Moi, disait l'autre, je n'avais jamais été si dévot dans la grande église.

— Moi j'ai pleuré tout le temps, disait un autre.

— Beau dommage, répondait un quatrième, c'est la première fois que nous avons un prêtre parmi nous.

IV

Bientôt après, le guide annonça le départ ; en un clin d'œil les tentes sont pliées, tout le matériel de cuisine est embarqué, et nous partons.

Avant la nuit, la température changea subitement, et la neige commença à tomber. — Nous continuâmes néanmoins à naviguer ; mais bientôt un grand vent du sud-ouest vint nous avertir qu'il fal-

lait de nouvau faire halte. — Cette fois, c'est un marais fangeux qui nous reçut. — Nos voyageurs, égayés par quelques gouttes d'eau-de-vie qui leur avait été distribuée, chantèrent jusqu'au matin, — ce qui pour moi fut cause d'une seconde nuit sans sommeil.

Le matin la terre était couverte de neige, et ce ne fut que vers deux heures du soir, que nous pûmes mettre nos barques à flot. A une matinée obscure succède souvent une belle journée : à peine étions-nous embarqués, qu'un soleil brillant achevait de dissiper les nuages, et deux heures après nous arrivions à l'embouchure de la Rivière-Rouge, sur le lac Ouinipig.

V

L'œil était agréablement flatté par les nombreux îlots, couronnés de verdure, qu'on aperçoit çà et là au milieu de ce lac ; un vent favorable nous poussait avec rapidité à travers ces îlots, qui apparaissent souvent comme des obstacles infranchissables, et où l'on trouve toujours une issue pour continuer sa route.

Déjà le soleil couchant éclairait de ses derniers rayons les rives du grand lac ; mais il fallait gagner

du temps, profiter du vent favorable, et ne point songer à faire halte pour la nuit : toutes les voiles furent déployées, et nous pûmes faire ainsi, en vingt-quatre heures, plus de chemin qu'on n'en fait habituellement dans trois jours.

Mais le temps avait changé, il était redevenu orageux; il fallut de nouveau chercher un port. — Nous le trouvâmes dans l'enfoncement de deux rochers formant une petite baie. Nous débarquons. — Ma tente est dressée cette fois sur des cailloux. A peine suis-je installé, que la pluie, tombant par torrents, forme un petit ruisseau qui fait son cours au-dessous de moi. — J'aurais cherché vainement une meilleure place : de l'avis de tout le monde, elle était encore la meilleure. Au moyen de quelques branches de saule, je pus m'élever assez et me garantir du cours d'eau que la pluie venait de former au-dessous de ma couche. Ce fut une troisième nuit passée sans sommeil : de mon lit aérien, j'entendais les voyageurs qui, plus faits que moi à ces sortes d'incidents, se livraient à des appréciations plus ou moins hasardées.

— Je voudrais, disait l'un, que tout le long de notre voyage nous eussions un temps pareil, nous n'aurions pas des ampoules aux doigts.

— Parbleu, répondait un malin, mieux vaut se

mouiller que ramer, le guide seul pense autrement.

Je trouvais, pour mon compte, que, si le temps continuait ainsi, je n'aurais pas lieu de m'en réjouir.

Le lendemain matin le ciel était redevenu pur : un vent léger nous poussait doucement sur le lac plus paisible, lorsque tout à coup on fait halte en face d'un îlot dénudé. — Un cri retentit dans les embarcations.

— Hourra pour le guide.

Je me lève, et je vois tous mes compagnons débarquer, chacun tenant à la main un ustensile de cuisine; puis ils se dispersent sur l'îlot, et je les entends s'écrier :

— Quatre, — huit, — vingt.

Surpris de plus en plus, je m'élance aussi sur le tertre, et je vois mes compagnons occupés à ramasser des œufs.

C'étaient des œufs de *mauves*, sorte de poules sauvages dont cet îlot était rempli; en moins d'un quart d'heure, plus de deux mille œufs étaient embarqués.

Cet incident amena la gaieté à bord de nos embarcations. Quand nous nous arrêtâmes pour déjeuner, j'eus le spectacle des plus nombreuses et des plus grosses omelettes que j'aie vues de ma vie.

Après le déjeuner, nous continuâmes notre route, et bientôt nous arrivâmes dans un dédale d'îlots formés de rochers granitiques, nous étions dans la rivière aux Brochets.

Une heure après, j'étais reçu à bras ouverts et chaleureusement acclamé à Norway-Housse (fort de la rivière aux Brochets), par le gouverneur de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, sir Sympson, qui m'offrit une généreuse et galante hospitalité.

CHAPITRE V

La Compagnie de la baie d'Hudson. — Son organisation. — Son importance. — Bons rapports des missionnaires avec elle.

I

Avant de reprendre le récit de mon voyage de la Rivière-Rouge à l'Ile à la Crosse, puisqu'un établissement de la compagnie de la baie d'Hudson s'est trouvé sur mon passage, je crois que le lecteur lira avec intérêt quelques détails sur l'organisation de cette grande compagnie.

La compagnie de la baie d'Hudson est composée en général de commerçants anglais ; le gouvernement lui a donné le droit exclusif de commercer dans tous les pays sauvages de l'Amérique du Nord. Cette compagnie date de 1670, époque à laquelle Charles II lui octroya par charte les droits qu'elle possède aujourd'hui.

Une autre compagnie exista longtemps concur-

remment avec elle, celle du Nord-Ouest. En 1821, les deux compagnies se réunirent, et la compagnie de la baie d'Hudson a depuis lors considérablement augmenté ses établissements.

La compagnie de la baie d'Hudson se compose des actionnaires propriétaires, qui résident à Londres; ce sont eux qui possèdent tous les biens-fonds, et qui ont la plus grande part aux bénéfices annuels.

Le comité des actionnaires propriétaires envoie dans les pays sauvages des agents qu'on appelle :

Chefs facteurs,

Chefs traiteurs,

Commis de première classe,

Commis de deuxième classe, et apprentis commis.

Comme officiers subalternes, il y a :

Les chefs de postes,

Les interprètes.

Les agents explorent le pays, jugent de l'opportunité de nouveaux comptoirs, achètent les fourrures et les rapportent de l'intérieur aux ports de mer. Là se termine leur tâche; des vaisseaux les transportent en Angleterre, et les actionnaires les vendent en déduisant chaque année les bénéfices nets.

Les frais de transport et de commis prélevés, ils divisent le profit net en quatre-vingts parts. De ces

quatre-vingts parts les actionnaires en ont quarante; les quarante autres sont subdivisées encore en quatre-vingts, qui sont distribuées aux agents provinciaux des pays sauvages.

Les chefs facteurs ont deux parts.

Les chefs traiteurs ont une part.

Et quand les uns ou les autres sortent de la compagnie, ils ont encore pendant sept ans la moitié du revenu qu'ils auraient eu s'ils y étaient restés en activité de service.

Le comité de Londres envoie à ses frais, dans les pays sauvages, un gouverneur auquel les agents reconnaissent un pouvoir absolu.

Lorsqu'un commis de première classe est reconnu capable, sur le rapport du gouverneur, le comité de Londres lui envoie ce qu'on appelle sa *commission* sur parchemin, il est nommé *chef traiteur;* — plus tard, s'il en a la capacité, il devient *chef facteur*.

Les chefs facteurs seuls ont voix délibérative dans le conseil qui est tenu annuellement par le gouverneur local.

Ces chefs facteurs sont généralement à la tête du district, et ont sous eux des chefs traiteurs et des commis de toutes les classes. — Ils exercent dans leur district un pouvoir absolu.

Quand il n'y a pas suffisamment de chefs facteurs,

un chef traiteur peut être chargé du district.

Les postes de cette compagnie sont échelonnés depuis les bords du Labrador jusqu'à la Colombie, d'un côté, et de l'autre, jusqu'à la mer Glaciale et aux îles adjacentes. Son commerce exclusif consiste dans les fourrures que les sauvages apportent de l'intérieur des terres aux différents postes ; — ils reçoivent en payement des objets de quincaillerie, mercerie, draps, habillements.

Les sauvages ne connaissent pas la monnaie ; — ils ont le bonheur de ne pas en avoir besoin.

II

Il serait difficile de fixer le prix de la pelleterie.

L'unité de monnaie s'appelle dans le pays un plue : — le plue représente la valeur d'une peau de castor qu'on estime 4 à 5 francs.

Les peaux les plus précieuses sont :

Les peaux d'ours noirs..............	de 6 à 10 plues.
— de renards noirs..........	de 6 plues.
— de renards argentés.......	de 5 plues.
— de loutres...............	de 2 à 3 plues.
— de pécaris...............	de 1 à 4 plues.
— de martres................	de 1 à 4 plues.
— de foutreaux.............	de 1/2 à 1 plue.
— de renards rouges et blancs.	de 1 plue.

Il y a aussi une foule d'autres petites peaux, telles que les rats musqués, herminettes, peaux de cygnes, dont la valeur varie beaucoup.

Les sauvages contractent habituellement une dette envers la Compagnie, en automne, mais qu'ils doivent payer au printemps. Si le créancier meurt pendant l'hiver, ni ses enfants ni ses parents ne sont responsables de sa dette, parce qu'aussitôt qu'un enfant est capable de chasser il contracte pour son compte.

Lorsqu'un sauvage est obéré de dettes, ce qui lui arrive quand la maladie ou une mauvaise chance ne lui ont pas permis de faire chasse, la Compagnie lui refuse le superflu, mais jamais le nécessaire, tel que poudre, plomb, balles, filets, couvertures, etc.

Les vieillards et les pauvres doivent être également secourus, et le sont en effet bien souvent; mais comme ceci est un peu laissé à l'arbitraire d'officiers subalternes, les misères ne sont pas soulagées partout de la même manière.

Néanmoins la Compagnie se montre honorable et charitable sur ce point.

III

Si nos missions existent, c'est en grande partie à l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson que nous le devons.

Voici la réponse que me faisait, il y a quelque temps, sir Edmond Head :

« Vos demandes sont très-raisonnables, et les « membres de la Compagnie s'accordent tous à dire « que nous ne devons rien vous refuser de ce qui est « en notre pouvoir, à vous qui consacrez votre vie et « votre repos à instruire des peuples qui sont sou- « mis à notre empire.

« Nous sommes donc prêts à accéder à toutes vos « demandes dans la mesure du possible. »

Les rapports des missionnaires avec les différents membres de la Compagnie sont fréquents, et je me plais à consigner ici que nous avons toujours eu, et moi en particulier, à nous féliciter de leur politesse, de leurs soins obligeants, de leur bonté.

Les gouverneurs Colville et Dallas ont toujours fait des recommandations très-positives, afin que nous fussions partout traités honorablement et qu'on nous accordât tous les secours possibles.

La réception généreuse que me faisait à Norway-House le gouverneur sir Sympson, est un témoignage des bonnes dispositions de la Compagnie à l'égard des missionnaires.

CHAPITRE VI

Départ du *Norway-House*. — Le lac Ouinipig. — Tempête. — Dangers d'un naufrage. — Heureuse arrivée au lac Bourbon. — Les barques sont arrêtées par les pluies. — Le temps se calme. — On peut naviguer à la voile. Un sauvage baptisé par un ministre protestant. — Morale facile de ce ministre. — Arrivée à l'île à la Crosse.

I

Je ne séjournai qu'une nuit au fort de la rivière aux Brochets; le lendemain, de grand matin, nous quittions ce poste pour venir reprendre le lac Ouinipig.

Poussés par un bon vent, nous franchissons dans une seule journée ce passage, qu'on regarde comme un des plus dangereux à cause de ses nombreux récifs. La nuit nous continuons notre route, et au matin nous espérions arriver au port, quand une bourrasque faillit nous faire naufrager. Le vent, devenu d'une violence extrême, soulevait déjà les vagues du lac : tout à coup un cri de détresse se fait entendre;

une grosse lame venait de submerger ma frêle embarcation. Les bateliers, saisis d'épouvante, semblent désespérer de notre salut.

A cette vue, je m'écriai :

— Vous êtes tous des lâches : abattez les voiles et confions-nous à Marie.

— Les voiles sont abattues ; le nom de a protectrice des voyageurs est répété mille fois. Les bateliers reprennent courage, domptent les vagues en ra mant ; bientôt la tempête se calme, et nous sortons du lac.

Nous continuâmes notre route en remontant la rivière du Grand Rapide, et le soir nous arrivions au *Rapide*.

Ce *Rapide*, qui a environ trois kilomètres de longueur sur environ cent mètres de largeur, est infranchissable : il fallut donc transporter les bagages et les marchandises, puis traîner les barques sur les bords de la rivière que nous devions prendre. La nuit fut consacrée à ce pénible travail.

Au jour nous prenons la rivière aux Cèdres, puis le lac Bourbon, à 52° latitude nord.

C'est en 1728 que M. de La Revérendie découvrit ce lac et lui donna le nom de lac Bourbon (en anglais *Cedar-lake*).

II

En sortant de ce lac, on entre dans la rivière Rapide, toute parsemée d'îlots couverts de joncs, de saules et de roseaux sauvages. Sur un parcours d'environ deux cent cinquante lieues, elle n'a pas une seule chute ; les eaux en sont bourbeuses, et la navigation y est très-fatigante.

Après avoir remonté deux jours le cours de cette rivière, on arrive à une place appelée *le Pas*, où il y avait jadis une mission assez florissante, qui dut être abandonnée à cause d'un accident des plus fâcheux, — la mort de M. Darveau.

Nous quittions cette rivière au bout de deux jours, et suivant un petit embranchement, nous arrivions sur un îlot, à l'entrée du lac Cumberland, en face d'un fort qui porte le même nom.

Là, nous fûmes arrêtés par la pluie ; elle fut si abondante que nous eûmes de la peine à trouver sur cet îlot une place pour dresser une tente.

Pendant que je luttais contre l'envahissement des eaux, une jeune sauvagesse, de la tribu des Cris, se fit présenter à moi, demandant le baptême.

— C'est par ordre de mon mari, me dit-elle, que je viens te faire cette demande.

Or, cette jeune sauvagesse était l'épouse de monsieur Deschambeau, Français du Canada, qui, après avoir passé de longues années au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, s'était allié avec cette pauvre fille des bois.

Quelque peu instruite qu'elle fût, je ne pus lui refuser ce qu'elle demandait. — C'étaient, du reste, les prémices de mon apostolat dans ces contrées exclusivement sauvages.

Sur le soir, la pluie ayant cessé, nous traversâmes le lac Cumberland, et nous vînmes nous établir, pour passer la nuit, au bas de la rivière Plate.

Nos voyageurs durent se livrer à un travail presque surhumain pour arriver au haut de cette rivière. Le soir nous faisions halte à l'entrée du petit lac Castor, et, le lendemain, un bon vent nous permit de naviguer à la voile sur ses eaux calmes et limpides.

Un silence imposant régnait autour de moi. — Je considérais avec recueillement et admiration cette nature si belle, qui m'apparaissait dans le lointain comme un océan de verdure ; et je sentais mon esprit s'agrandir et ma pensée s'élever.

Avant la nuit nous quittâmes le lac, le vent nous poussa jusqu'à la rivière des Épingles, et de là au portage de la Queue de Loutre.

III

Tandis que nos voyageurs transportaient les bagages ou traînaient les barques, je considérais au fond de l'eau un sable brillant. C'était de l'or. — J'ai parlé plus tard de ce sable à des spéculateurs, qui, après l'avoir analysé, m'ont assuré que la quantité d'or en était trop petite pour être exploitée. Après avoir fait le portage, nous remontâmes la rivière de la Queue de Loutre, et nous débouchâmes le lendemain matin, dans le lac de même nom, au milieu d'une grande quantité d'îlots. Enfin, après quelques heures encore de navigation, nous arrivions au portage du Fort de Traite, où le cours d'eau qui forme tous les lacs que nous venons de parcourir prend sa source.

Le lac de la Queue de Loutre, peu profond, est émaillé de fleurs jaunes aux pétales grandioses, qui se dessinent magnifiquement au-dessus des flots bleus.

Je débarquai le premier, et pendant que les voyageurs faisaient le portage, on vint m'annoncer l'arrivée d'un chef de tribu. J'allai le trouver dans l'espoir de le gagner à Dieu. — Il me reçut avec une

morgue anglaise qui me donna peu d'espoir de réussir.

— Veux-tu être chrétien? lui dis-je.

— J'ai été baptisé par un ministre anglais.

— Comment vis-tu ?

— Avec mes trois épouses.

— Dieu n'en permet qu'une aux chrétiens.

— Le ministre anglais m'en a laissé trois, je les garde.

J'admirai la conscience élastique du révérend ministre ; et comprenant aux réponses sèches du sauvage que je n'obtiendrais rien de lui, je le laissai peu satisfait de ce que je n'avais aucun présent à lui faire.

Bientôt nous quittions ce nouveau portage, et nous remontions péniblement la rivière aux Anglais.

Après avoir navigué quatre jours dans cette rivière, remonté plusieurs rapides, traversé plusieurs portages, tels que le grand Diable, le petit Diable, etc., nous arrivions au lac Larronge. Sur le versant opposé de ce lac, je rencontrai quatre familles sauvages de la tribu des Montagnais. Déjà plusieurs de leurs enfants avaient été baptisés, et leurs pères me les montraient avec orgueil en disant : — Celui-ci s'appelle François, — cet autre Joseph, — celle-là Marguerite. Jamais, dans tous mes voyages, je n'ai éprouvé un moment plus délicieux. Ces noms

français et chrétiens, sur cette terre de la barbarie, me rappelaient la patrie absente, et m'annonçaient que l'idée chrétienne avait pénétré dans ces déserts.

Remontant ensuite la rivière Churchill pendant trois jours, je fis la première expérience de ce qu'on appelle jeûner dans ces pays sauvages. Pendant ces trois jours, moi et les soixante-douze hommes qui formaient ma suite, nous fûmes privés de nourriture, nous contentant de manger des joncs.

IV

Enfin nous arrivons au lac de l'île à la Crosse. C'était à la fin du mois de juillet. La chaleur était devenue accablante.

La vue de ce beau lac ranima mes compagnons épuisés. Bientôt une maison recouverte de chaume se présente à notre vue. C'était la résidence de la mission, c'était le but si désiré et si péniblement atteint. — Ce voyage avait duré quarante-cinq jours, depuis mon départ de Saint-Boniface.

Un instant après, j'étais dans les bras de M. Laflèche et du R. P. Taché, qui me reçurent avec une joie impossible à décrire.

Ils s'empressèrent de me conduire à leur maison, où je devais habiter quelque temps avec eux. Hélas ! quelle ne fut pas ma surprise, de voir l'état d'extrême pauvreté de cette demeure des missionnaires ! Quelle ne fut pas ma douleur, en songeant à ce qu'avaient dû souffrir mes deux compagnons, l'hiver précédent, dans cette masure dévastée et par un froid de 48 degrés !

L'ILE A LA CROSSE

CHAPITRE VII

M. Laflèche. — Le révérend Père Taché. — Mauvais état de l'habitation des missionnaires. — Henry Faraud travaille à la réparer. — Promenade en canots. — Le missionnaire ne meurt point. — Henry Faraud commence l'étude du Cris et du Montagnais. — Notions sur ces deux langues.

I

L'île à la Crosse se trouve à 56°, 25 de latitude Nord et 106°, 56 de longitude Ouest. Voici l'origine de son nom.

Lorsque les Européens pénétrèrent dans cette contrée, les sauvages de l'île avaient l'habitude de jouer à la paume, et ils se servaient pour se renvoyer la balle d'un morceau de bois en forme de croche. Cette particularité la fit appeler d'abord *l'île au bois de Croche*, et plus tard tout le pays avoisinant prit le nom général de *l'île à la Crosse*.

Son climat est d'une grande salubrité, quoique la température y soit très-variable d'une saison à l'autre. Au mois de décembre le thermomètre descend de 33 à 35° au-dessous de zéro. Dans le mois de juillet il monte souvent à plus de 30° R. au-dessus de zéro. La déviation de l'aiguille aimantée, est de 55 degrés à l'Est. En été, dans les plus grands jours, le crépuscule ne disparaît pas de l'horizon. En hiver, dans les plus petits jours, le soleil se lève à $8^h\ 40^m$, et se couche à $3^h\ 20^m$.

II

L'île à la Crosse présente partout une agréable alternative de rivières et de lacs très-poissonneux, parsemés d'îlots assez bien boisés, ses collines et ses vallées sont couvertes de pins de liyards, de trembles et de bouleaux; on n'y rencontre point d'animaux malfaisants. L'orignal, le caribou, le carcajou, les ours jaune et noir y sont nombreux. Les castors ont été presque entièrement détruits. Les renards gris, noir et rouge, la martre, le pécan, le lynx, la loutre, le foutreau, le rat musqué, qui font l'objet principal du commerce, y abondent, surtout dans certaines années.

En été le cygne, l'oie, le canard, le pluvier, l'outarde peuplent les lacs et les rivières, le faisan, la perdrix et le lièvre animent les vallées et les bois. Le huard fait retentir l'écho de sa voix criarde, le héron pousse son cri d'épouvante, et les pélicans réunis en grand nombre sur les hauteurs y répondent par leurs cris plaintifs.

Ainsi dans ces lieux solitaires, la vie déborde de toute part, et la voix de la création se fait perpétuellement entendre.

III

A dater de ce moment commence ma vie de missionnaire et de voyageur; plus jeune et plus fort que mes deux compagnons, dont l'un, M. Laflèche, était malade depuis longtemps, je me mis à l'œuvre d'abord pour réparer notre maison qui menaçait ruine. Je parvins à construire une charpente solide, à fermer les brèches que la pluie ou la neige avaient faites au toit de chaume, à rajuster le plancher disjoint, à mettre les fermetures en état. Je m'initiai au métier de menuisier et de serrurier, et, au bout de quelques mois de travail, j'étais parvenu à rendre

la maison plus habitable et moins accessible aux intempéries.

Je faisais diversion à ces travaux en allant me promener sur le lac de l'île à la Crosse, cherchant çà et là quelques fruits sauvages. Quelquefois mes deux confrères m'accompagnaient dans mes promenades ; c'étaient les jours où M. Laflèche, se sentant mieux disposé, voulait profiter du dernier mois de la belle saison.

C'étaient là nos grandes parties de plaisir; mais une fois ces plaisirs faillirent se changer en douleurs.

Nous étions tous trois dans un petit canot; le lac était tranquille, le soleil brillait; mais rien ne garantit de l'inconstance de ces climats! le vent se lève comme un coup de foudre, les flots, subitement agités, nous emportent à la dérive; je m'efforce vainement de diriger le frêle esquif, rien ne peut l'arrêter, les vagues étaient plus fortes que mes bras. Le vent devenait de plus en plus violent, chaque nappe d'eau menaçait de nous engloutir, je ne pouvais plus suffire à la manœuvre.

Je dis à mes compagnons : — Nous avons fait une imprudence. Pour moi, je sais assez bien nager. Mais vous, vous êtes perdus.

M. Laflèche se mit à rire et me dit : Le missionnaire ne meurt point.

Protégés en effet par une main invisible, nous atteignîmes heureusement le rivage.

Mes travaux d'*architecture* étaient terminés, et je me mis alors à l'étude des deux langues qui allaient m'être indispensables pour ma mission et la rendre possible et fructueuse.

Ces deux langues sont : Le Cris et le Montagnais.

IV

La plupart des langues sauvages ont une régularité, une justesse qui surprennent; quelques auteurs ont prétendu leur trouver du rapport avec l'hébreu, d'autres avec le grec.

Quant à moi, malgré mes études approfondies de quelques-unes de ces langues, non-seulement je n'oserais formuler une opinion sur leur origine, mais encore je n'oserais décider si le *cris* et le *montagnais* par exemple sont des langues mères ou des dialectes, plutôt que le *sioux* ou le *huron*.

Quoi qu'il en soit, la *langue crise* et la *langue montagnaise,* dont j'ai commencé l'étude à l'île à la Crosse, me paraissent assez originales pour que j'en dise ici quelques mots.

V

LA LANGUE CRISE.

La langue crise offre partout une régularité parfaite, sauf quelques exceptions dans la composition intrinsèque et transitive des verbes; elle n'a pas une seule exception dans la conjugaison.

La langue crise a sept conjugaisons régulières, dont quatre neutres ou actives, et trois passives, auxquelles il faut ajouter une relative.

Tout est verbe ou devient verbe dans cette langue. Ainsi, au lieu de dire *le jour*, on est obligé de dire en cris : *il fait jour*, KIJIGAW.

Au lieu de dire *la pluie,* on dit : *il pleut,* KIMIWAN.

Le verbe contient les régimes directs et indirects. Les propositions sont également directes et indirectes. C'est par un changement de terminaison que l'on exprime les rapports.

ACTIF.	PASSIF.
Ni sūkihan, j'aime lui.	*Ni sūkihik*, il est aimé par moi.
Ni sūkittan, j'aime cela.	*Nisàkihikun*, cela est aimé par moi.
Ni sūkihiwān, j'aime (*on*) que lui.	*Ni sàkihikawin, on* aime moi.
Ni sākitsikan, j'aime.	*Ni sàkitsikasun*, je suis aimé.
Ki sākihitin, j'aime toi.	*Ki sàkihin*, je suis aimé par toi.

MUTUEL.

Ni sàkihitunàn, nous nous aimons.

Ce qui fait la beauté de cette langue, c'est sa force mathématique et la clarté de ses expressions.

Ainsi, pour dire :

La voie la plus courte pour aller à Dieu, c'est l'amour mutuel.

on dit :

Wedjitlawe	*Kije-Manito*	*Kita*	*Sàkihit*	*Kilawi*
Tout à fait	Dieu	afin que	on l'aime	il faudra

Sakihitunaniwiw.
qu'on s'aime mutuellement.

La langue crise se compose de beaucoup de voyelles et d'un tout petit nombre de consonnes qui sont :

B, T, K, M, N, S, Y.

Elle n'a pas les consonnes :

L, R, F, V, X.

Ce qui fait que les Cris ne peuvent prononcer qu'imparfaitement certains mots français.

Ils disent CATONIK au lieu de *Catholique*. PIEN au lieu de *Pierre*, PAN au lieu de *Paul*.

Les Cris ont trois R différents, le plus fréquent a quelque rapport avec le R gras des Provençaux, ils ont aussi trois E bien accentués et un E muet. Ils font

un très-grand usage du double W anglais et du K.

De ce concours de voyelles et de consonnes tantôt douces et tantôt fortes naît une harmonie généralement agréable à l'oreille.

La langue crise est donc douce quoique accentuée. Elle n'offre pour un Français aucune difficulté de prononciation.

VI

LA LANGUE MONTAGNAISE.

La langue des Montagnais est diamétralement opposée à celle des Cris. Ces deux langues diffèrent entre elles autant et peut-être plus encore que le Français et le Chinois.

Le Cris est très-difficile sous quelque point de vue qu'on le considère. Sa prononciation offre des difficultés presque insurmontables pour le plus grand nombre. Avant mon arrivée, les sauvages eux-mêmes ne croyaient pas qu'on pût parvenir à l'apprendre.

La grammaire en est à mon avis encore plus difficile que la prononciation. Cette langue n'a que des monosyllabes, des élisions tellement mêlées les unes aux autres, qu'il semble impossible de les distinguer. Elle est, en un mot, un assemblage accablant

d'obscurités. Il ne faut rien moins, pour se déterminer à l'étudier, qu'une raison surnaturelle, c'est-à-dire le salut des âmes.

Mais, comme la plupart des autres langues sauvages, et plus encore même, elle offre des richesses intrinsèques qui ravissent l'esprit.

Quand on la considère dans son ensemble, quand on voit l'ordre parfait qui y règne, son exactitude dans le fond comme dans la forme, on est tenté de se prosterner, et de dire : — C'est bien Celui qui a placé les étoiles au firmament qui a fait ceci.

Pour conserver cette langue dans sa pureté, Dieu a donné à ces sauvages une oreille d'académicien : un père se mettra facilement en colère, si son enfant en bas âge se sert d'une locution mal sonnante, ou emploie une construction de phrase vicieuse.

— Tu ne sauras donc jamais parler? lui dit-il. Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire.

Les racines primitives en montagnais ne sont autres que les voyelles de nos alphabets.

A exprime la matière, E l'être, I la force, O un être douteux, U, prononcé OU, la négation absolue, ou la succession.

A, E, I, O, U, sont mis en action par des consonnes simples et des consonnes doubles. Ces lettres prennent plus ou moins de valeur, suivant que la

voyelle qui tombe sur elles est plus ou moins forte.

Il serait impossible d'indiquer par écrit la prononciation, qui n'est le plus souvent qu'un souffle ou un grasseyement, et je sens que je dois m'arrêter, dans la crainte de devenir trop longtemps fastidieux par des démonstrations inintelligibles.

J'ai voulu seulement donner au lecteur, par ces quelques lignes, un aperçu des difficultés à vaincre, pour se mettre à même de pouvoir, non-seulement se faire comprendre des sauvages, mais surtout parler leur langue aussi bien et même mieux qu'eux. Sinon, ils vous diront comme ils m'ont dit souvent au commencement de mon apostolat :

— Comment veux-tu que nous te croyions? *tu es un enfant, tu ne sais pas parler*.

CHAPITRE VIII

Les lettres. — La république française à l'île à la Crosse. — Cette mission ne reçoit pas de secours. — Crainte pour l'œuvre de la propagation de la foi. — Misère des missionnaires. — M. Laflèche et le révérend Père Taché partent. — Nouvelles lettres. — Henry Faraud reste seul. — Retour inespéré du révérend Père Taché. — Henry Faraud apprend la mort de sa mère.

I

J'étais à l'île à la Crosse depuis cinq mois, et durant ces cinq mois, jour et nuit, ne prenant que quelques rares heures de repos, j'étudiai les deux langues sauvages dont je viens de parler, lorsqu'un soir nous entendîmes crier à notre porte :

— Voici les lettres.

Lorsque pendant si longtemps on est resté séparé du reste du monde, les lettres ce sont des cœurs qui vous aiment, et qui viennent à vous comme par enchantement ; des pensées et des souvenirs que la patrie vous envoie. J'aurais voulu les

lire toutes à la fois, puis je n'osais en briser le cachet. — Est-ce la joie ou la douleur qu'elles m'apportent? — Hélas ! c'était la douleur. L'une m'apprenait la mort de plusieurs de mes proches, et une autre que la république avait été proclamée en France, et qu'elle inspirait des craintes à l'œuvre de la propagation de la foi. — « N'entreprenez « plus rien, nous écrivait-on, il faudra peut-être « renoncer aux missions. »

— Renoncer à notre mission ! — jamais, dîmes-nous. Et aussitôt réunis en conseil, je dis à mes deux confrères :

« Nos sauvages donnent déjà des preuves non équivoques de conversion. Vivons comme eux de chasse et de pêche, vivons de racines s'il le faut, revêtons-nous des peaux des animaux ; mais ne les abandonnons pas. »

Cédant alors aux nécessités de notre position, quoique privés de tout secours, nous pûmes passer les derniers mois de l'hiver. Nous allions tantôt visiter nos filets, tantôt chercher une charge de foin, pour nourrir notre unique vache ; nous faisions même quelquefois de délicieuses promenades sur la neige dans un traîneau attelé d'une demi-douzaine de chiens.

Vers le 15 du mois de mai, nous avions déjà fait

notre petite semence, quand la glace du lac qui nous séparait des sauvages, se fendit, et nous vîmes aussitôt arriver par cette vaste et longue crevasse une multitude de canots. En moins d'un jour nous avions autour de nous un gros village.

Les sauvages, heureux de nous voir et de nous serrer la main, manifestaient leur contentement par des cris et des danses ; tous nous promettaient de se faire chrétiens, tous voulaient s'instruire. Chose admirable, ces hommes de la nature ont des dispositions naturelles qui leur permettent de saisir promptement ce qu'on leur enseigne : en moins de trois semaines un grand nombre savaient lire et écrire.

Nous avions déjà oublié toutes nos fatigues et nos privations, nos cœurs s'épanouissaient. Mais, hélas ! les joies de la terre, quelque pures qu'elles soient, ne durent guère. La chasse d'été allait s'ouvrir, nos sauvages devaient bientôt partir pour les déserts, et je savais qu'alors il faudrait me séparer de mes deux compagnons que le devoir appelait en d'autres lieux.

Le jour de cette séparation ne devait pas tarder ; le 15 juin, les barques de la Compagnie de la baie d'Hudson faisaient halte devant notre petit établissement, et d'un seul coup, M. Laflèche, mon illustre

et excellent ami, et le R. P. Taché m'étaient enlevés.

II

Quand les barques qui emportaient mes deux compagnons eurent disparu à mes regards, je rentrai bien triste dans ma pauvre demeure. Oh! comme alors elle me parut désolée, et comme elle me parut grande, cette petite cellule où j'avais placé mon lit de feuilles sèches!

Jamais le sentiment de la solitude ne m'avait oppressé à ce point. Seul dans un désert, loin de tous ceux que mon cœur connut et aima, ne trouvant pas un esprit pour me comprendre, pas une pensée pour s'unir à ma pensée! Le jour me pesait, et c'est en vain que la nuit je cherchais à prendre un peu de sommeil,... le cœur a des lois auxquelles il ne peut pas toujours se soustraire.

Les sauvages étaient partis pour la chasse d'été. L'étude allait donc redevenir ma principale occupation. Je repris le cours de mes travaux ordinaires : étudier, visiter mes filets pour ma nourriture quotidienne, et instruire quelques petits sauvages trop faibles pour suivre leurs parents à la chasse.

Souvent j'allais dans la profondeur des bois mé-

diter sur la valeur et la grandeur des souffrances.

Il a fallu, me disais-je, que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire; il me conviendrait peu de vouloir avoir part à son triomphe, sans être abreuvé de son calice d'amertume.

Ce fut dans le jardin des Oliviers, au milieu d'une tristesse profonde et d'angoisses ineffables, qu'il nous engendra à la vie.

C'est ici, séparé de la société de mes frères, qu'il veut m'abreuver à la même coupe, pour opérer le même miracle : le salut d'un peuple.

III

Comme la joie, la douleur a son terme. Un jour que je m'en allais pour visiter mes filets, j'aperçus, au milieu du lac, un canot que la brise poussait doucement du côté de mon rivage. Surpris à cette vue, je cherchai à deviner d'où pouvait venir cette embarcation inattendue.

Peu à peu je pus compter le nombre des passagers... Puis enfin je pus les distinguer, un missionnaire était parmi eux.

Mais, ô surprise plus grande encore, ô bonheur ! ce missionnaire, c'était le Père Taché, qui, parti de-

puis quelques jours, n'avait pu continuer sa route. Il revenait, le sourire sur les lèvres et la tristesse dans le cœur.

Il souriait du bonheur de me retrouver; il pleurait en songeant à M. Laflèche qu'il avait laissé.

Je remerciai la Providence qui me renvoyait ce compagnon pour soutenir mon courage. Mais ce bonheur inespéré devait être de courte durée : que la volonté de Dieu soit faite.

IV

Le 24 août, les barques de la Compagnie du district d'Atthabaskaw arrivèrent; elles avaient une lettre pour moi. Cette lettre me fut remise par l'agent de la Compagnie; des larmes avaient effacé presque la moitié de l'écriture. Mon frère aîné, cœur tendre et dévoué, me disait :

« Nous n'avons plus de mère ; cette mère qui nous a tant aimés n'est plus. »

Je parcourus la lettre en entier sans verser de larmes, mais j'en avais l'âme remplie; une pensée m'obsédait, — c'est moi qui avais causé sa mort.

— O mon Dieu, m'écriai-je, que vos desseins sont admirables! Vous avez versé du sang, et votre propre

sang, pour nous laver de nos iniquités; vous nous demandez des larmes et des sacrifices : comment pourrions-nous vous les refuser?

Celle qui seule, après Dieu, avait illuminé mon âme des purs rayons de son amour; celle qui seule, après Dieu, avait rempli mon existence, ma mère n'était plus! Dieu seul désormais pouvait la remplacer. Je n'avais plus à regarder que le ciel.

Le dirai-je? à dater de ce jour, il me sembla que j'étais plus missionnaire que jamais, puisqu'enfin je pouvais m'écrier en toute vérité : Dieu seul, Dieu seul, à Dieu seul désormais! Plus rien ne m'attache à la terre; je pourrai vivre et mourir sans joie et sans tristesse; je saurai goûter le bonheur d'être uni à Dieu sans crainte que son amour souffre d'aucune affection terrestre.

La plaie profonde que la mort de cette mère a faite à mon âme, ne s'est jamais cicatrisée. On peut prendre une résolution, mais le cœur n'obéit pas moins aux lois de la nature; depuis ce jour un voile de tristesse constante enveloppe mon existence.

DE L'ILE A LA CROSSE A ATTHABASKAW

CHAPITRE IX

Départ pour Atthabaskaw. — Première rencontre des Montagnais. — Un mot français dans une bouche sauvage. — Les sauvages demandent au missionnaire de leur dire la messe. — Une famille de métis. — L'amazone des déserts. — La foi héréditaire. Course à cheval. — Panorama.

I

Pendant mon séjour à l'île à la Crosse, j'avais acquis une certaine habitude de la langue crise ; mais je savais fort peu le montagnais. Néanmoins, confiants dans la grâce de Dieu, nous décidâmes, le Père Taché et moi, que je partirais seul pour Atthabaskaw.

Vers la fin du mois d'août, quatre barques de la Compagnie de la baie d'Hudson quittaient l'île à la Crosse, et j'entreprenais un nouveau voyage.

Je disais adieu à ce compagnon de ma solitude, à cette pauvre maison où j'avais passé tant d'heures de tristesse et de doux épanchements.

Le soir même, nous campions sur un petit îlot qui

sépare le *lac Clair* du *lac du Bœuf.* La pluie nous retint vingt-quatre heures dans cette position, et je pus faire connaissance avec mes nouveaux compagnons de route, qui, enchantés d'avoir un prêtre parmi eux, ne pouvaient se lasser de me voir et de me parler, m'offrant sans cesse leurs services et me promettant de vivre toujours en parfaits chrétiens : c'étaient des métis, des Canadiens français, et quelques sauvages convertis, tous attachés à la Compagnie.

Quand la pluie eut cessé, nous repartîmes, nous traversâmes, joyeux d'un beau soleil, les eaux limpides du grand *lac du Bœuf;* et le lendemain nous nous arrêtions pour déjeuner sur une presqu'île.

Là se trouvaient réunis un certain nombre de sauvages montagnais, chrétiens ou catéchumènes. — Sois le bienvenu, me crièrent-ils, tu nous feras faire bonne chasse et bonne pêche. — Nous te voyons avec bonheur.

Quelques-uns d'entre eux connaissaient quelques mots de français, et se plaisaient à les prononcer devant moi. Ils ne se doutaient pas que j'étais plus heureux de les entendre, qu'eux de les prononcer.

Un mot français dans une bouche sauvage, c'est la barbarie qui appelle la civilisation, — c'est le Nouveau Monde qui appelle la France.

Or, comme c'était un dimanche, les Montagnais me demandèrent de leur dire la messe.

Presque aussitôt je dresse un autel champêtre, autour duquel les sauvages viennent dévotement s'agenouiller. Jamais messe n'avait été entendue par un auditoire plus attentif et plus recueilli ; et pourtant c'étaient des sauvages.

Qu'il était consolant de les voir sur les bords du grand lac, ces naïfs enfants des forêts, écoutant sans les comprendre les paroles évangéliques, mais sentant bien qu'il y avait pour eux dans ces paroles une promesse de régénération !

II

Le lendemain, nous remontions lentement la rivière à la Loche, nous entrions comme par enchantement dans le lac du même nom, et nous venions passer la nuit dans un de ses nombreux îlots.

Le matin, nous remettions à la voile, et après avoir franchi les mille sinuosités de la rivière appelée la Queue de la Loche, arrivé au lieu du débarquement, je me trouvai tout à coup en présence de plusieurs sauvages, entre autres de quelques familles de métis élevés dans les bois. Je fus ac-

clamé, je ne dirai pas avec bonheur, mais avec enthousiasme.

Un de ces métis me demanda avec instance de vouloir bien l'accompagner à sa tente.

— Père, me dit-il, j'ai une bonne provision de langues de vache et d'orignal ; elles te seront servies par mon épouse, que j'ai laissée à ma loge exprès pour t'attendre.

J'accédai à la demande de cet homme, et nous nous dirigeâmes du côté de son habitation. Nous allions arriver, quand je vis venir à moi une femme mise avec une certaine élégance et d'un air très-distingué ; elle était grande, son œil ferme et perçant annonçait la détermination et l'énergie, ses traits étaient réguliers, sa démarche fière.

— C'est mon épouse, me dit le sauvage métis.

Si nous avions été encore au temps de la Fable, j'aurais cru à l'apparition d'une divinité des bois.

La jeune femme s'approcha, me toucha la main très-amicalement, et m'invita à entrer dans sa tente.

Un tapis avait été étendu pour me recevoir.

— Sois le bienvenu parmi nous, me dit le métis avec beaucoup de douceur ; voilà bien longtemps que nous n'avions point vu de prêtre, ni entendu la parole de Dieu. Moi et elle, continua-t-il, en me montrant sa jeune épouse, nous n'avons reçu aucune

instruction; mais nous avons hérité de la foi de nos pères chrétiens.

— Comment vivez-vous donc dans cette solitude?

— Demande-le à mon épouse.

La jeune femme alors me fit le récit de sa vie aventureuse, de ses courses et de ses exploits, une véritable odyssée. C'est elle qui poursuivait dans les bois le buffle et l'orignal ; elle savait ceindre le carquois et dompter les coursiers : c'était une vraie amazone. Elle s'exprimait avec un air de noble indépendance et avec beaucoup de grâce ; ses gestes étaient expressifs, quoique respectueux. J'étais étonné de tant de hardiesse et de son mâle courage.

Quand la jeune femme eut cessé de parler, elle me présenta quelques langues d'orignal, produit de sa chasse de la veille.

— Je n'ai qu'un seul regret, me dit-elle, c'est de n'avoir rien de meilleur à t'offrir.

— Et moi, que puis-je t'offrir en récompense?

— Donne-moi une croix, me répondit la jeune métisse en joignant les deux mains, comme pour me montrer qu'elle savait aussi prier.

Je sortis de la tente de ces pauvres enfants des bois en bénissant la divine Providence, qui permet que le flambeau de la foi ne s'éteigne jamais entièrement dans les générations.

III

La foi est le don le plus précieux de l'héritage paternel. Cet homme et cette femme n'étaient pas chrétiens, et ils avaient la foi. — Étaient-ce des sauvages?

Si on entend par sauvage l'homme qui habite la tente, ceint le carquois et poursuit dans le désert l'orignal, le buffle ou le caribou, je dirai : Oui, voilà le sauvage. Eh bien, ce sauvage est peut-être chrétien, si ses pères le furent jadis; il est chrétien sans savoir ce que c'est que de l'être. Sa foi ne lui vient point de la persuasion, elle lui vient du sang : c'est le fait qui excite le plus mon admiration. On trouve un très-grand nombre de métis abandonnés par leurs pères au milieu des forêts, et ces hommes ont ordinairement la foi la plus vive, sans avoir jamais eu l'occasion de s'instruire. — Qui la leur a donnée?... — C'est Dieu, direz-vous. — Mais comment se fait-il que les sauvages au milieu desquels ils vivent n'aient pas la même foi?... — C'est que cette foi leur vient de leurs pères, qu'ils n'ont jamais connus, dont ils n'ont jamais entendu parler. C'est l'héritage paternel.

La foi pénètre et s'incorpore dans les généra-

tions, et il y a dans l'hérédité des races des transmissions mystérieuses dont Dieu seul a le secret.

IV

Je restai toute la journée au milieu de ces familles sauvages, tâchant de ranimer leur zèle pour la religion.

Le lendemain, un agent de la Compagnie, M. Ermantinger, arrivait à ce poste; il voulut bien se mettre à ma disposition pour me faire traverser commodément le long portage après lequel nos barques devaient reprendre le cours de la rivière Atthabaskaw.

Un vigoureux coursier me fut offert, et avec ce nouveau compagnon suivi de sa femme et de sa fille, nous partîmes à travers la forêt.

Après avoir galopé quelque temps, nous arrivâmes sur une petite élévation d'où l'on découvre la petite rivière Atthabaskaw.

De là l'œil se reposait agréablement sur l'immense vallée formée par cette rivière, sillonnée de nombreux courants, encadrée par de grands arbres couverts d'un feuillage doré par les derniers rayons d'un soleil couchant.

Nous descendîmes à cheval de cette cime escarpée, et le soir nous dressions nos tentes sur les bords d'une baie formée par la rivière.

Si j'avais pu oublier que j'étais dans un monde nouveau, je m'en serais convaincu en ce moment. En quittant les hauteurs voisines, on semble se précipiter dans les profondeurs d'un abîme. Ici, le mont pelé, le granit aride; là-bas, les végétations gigantesques, les prairies verdoyantes, les rivières et les lacs. Un pays nouveau se déroule à vos regards charmés, et dans cette descente difficile, l'admiration est plus puissante que l'effroi.

En effet, c'est ici le lieu où change la direction des rivières et ruisseaux qui baignent l'immense vallée; c'est ici que tous ces cours d'eau se dirigent du côté de la grande rivière Atthabaskaw, pour aller se jeter dans le lac du même nom, se joindre à la grande rivière de la Paix, et former dans un parcours d'environ cent lieues la rivière des Esclaves.

V

Les bateaux étaient chargés; nous partions le soir même. Dans quatre jours au plus nous devions arriver à Atthabaskaw, terme de notre voyage. Nos voya-

geurs joyeux avaient oublié leurs fatigues; moi seul j'étais triste : j'allais dans un pays nouveau, je n'en connaissais qu'imparfaitement la langue, et j'ignorais quelles étaient les dispositions réelles de ceux que j'allais trouver. J'étais plongé dans ces réflexions, lorsque tout à coup je sens le canot où je me trouvais, couler avec une extrême rapidité; un instant il me sembla qu'il allait se précipiter sur un énorme rocher en face de nous. Je me crus perdu, et ne pus retenir un cri de terreur... Au même instant, le canot reprend sa marche paisible. Nous venions de sauter un énorme rapide.

Quelques moments après, nous faisions halte en face d'un nouveau portage, qui fut franchi le lendemain.

Nous étions repartis depuis quelques heures à peine, nos canots, les voiles déployées, filaient rapidement, lorsqu'un spectacle douloureux se présenta à mes regards. Je vis sur les bords de la rivière une jeune femme évanouie.

— Faites arrêter, dis-je au guide.

— Impossible, mon Père, le courant est trop rapide.

— Au nom du bon Dieu, ne laissons pas mourir cette malheureuse femme; voyez, elle est malade.

— Oh! fit le guide en riant, elle n'est point malade, elle va accoucher.

Le guide avait raison : le soir, comme nous étions campés à l'autre extrémité du grand portage *Labeaume*, un sauvage entra dans ma tente, et me dit en me présentant une innocente créature enveloppée dans une peau de caribou :

— Serais-tu assez bon pour baptiser cet enfant ? Ma femme vient d'accoucher là-bas, au bord de la rivière.

— Est-elle morte? m'écriai-je.

— Oh! que non, dit le sauvage, elle se porte parfaitement bien.

VI

Dans la nuit les voyageurs avaient transporté les bagages, traîné les barques, et au lever du jour nous partions. Nous n'avions plus de portages à franchir; mais il nous restait encore quelques rapides dangereux à traverser. Dans un de ces passages difficiles, une de nos barques fut crevée, et de l'avis des voyageurs nous en étions quittes pour très-peu. Enfin, le soir même, nous sortions de cette rivière et nous arrivions au confluent de la rivière la Biche.

En cet endroit, je vis se déployer à mes regards un panorama encore inconnu pour moi : à droite et à

gauche de la rivière, des rochers gigantesques élèvent jusqu'aux nues leurs crêtes menaçantes. Des fentes noires de ces rocs calcinés coulent des eaux minérales répandant dans les airs des miasmes imprégnés de senteurs sulfureuses. Au pied de ces monts livides, est une terre grisâtre d'où s'échappent comme des sources de goudron. Là, pas un arbre ne croît, pas un brin d'herbe ne réjouit la vue, pas une voix ne charme l'oreille; tout vous inspire l'horreur et l'effroi; on dirait qu'avec la végétation la vie a disparu de cette terre : c'est l'image de la mort.

Mais voilà que, par un de ces contrastes si fréquents dans cet étrange monde, le panorama change d'aspect : à mesure que nous descendons la rivière, les rochers disparaissent, les rivages se couvrent de verdure, l'on respire un air plus oxygéné; bientôt d'immenses forêts aux arbres séculaires se présentent à nos yeux ravis, des nuées d'oiseaux semblent saluer notre passage, les cygnes et les grues vont d'une rive à l'autre, faisant retentir les airs de mille cris de joie. Ici, c'est l'image de la vie : tout chante, tout murmure, on dirait que la terre heureuse s'épanche dans le sein du Créateur.

VII

Le soir, un peu avant la nuit, nous arrivions au détour de la rivière d'Embarras. A deux heures du matin, nous nous remettions en route, et peu après le lever du soleil, nous entrions enfin dans le lac Atthabaskaw. De là le regard embrasse une grande étendue semée d'une multitude d'îlots, formés de rochers granitiques, mais tous couronnés de pins verdoyants.

Encore quelques heures, et nous arrivions au poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, terme de mon voyage.

Sur le point d'arriver à ce poste, la vue est fort désagréablement frappée par une foule de rochers presque nus, qui feraient croire de prime abord qu'on entre dans un pays aride; mais bientôt, sur la partie gauche du lac, se dessine une belle prairie qui peut avoir cinquante lieues de long.

Une pensée plus grande que la grande prairie m'occupait en ce moment. Je me disais : Comment serai-je reçu par les sauvages?...

Nous tournâmes le dernier rocher qui masque presque entièrement l'établissement de la Compagnie.

J'étais arrivé.

ATTHABASKAW

CHAPITRE X.

Arrivée à Atthabaskaw. — Le missionnaire est reçu au poste de la Compagnie. — Il y attend les sauvages. — Ils arrivent enfin. — Leur mauvaise volonté pour s'instruire. — Leur cupidité. — Découragement. — Espoir en Dieu. — Les sauvages s'humanisent un peu. — Il en instruit quelques-uns. — L'espoir renaît dans l'âme du missionnaire. — La tristesse fait place à la joie.

I

J'arrivai à Atthabaskaw à la fin du mois de septembre 1849, c'est-à-dire trois ans après mon départ de Marseille. J'étais dans un pays inculte et presque inhabitable même pour les sauvages, au centre d'une population de 15,000 âmes, éparpillée, famille par famille, sur un territoire de 400 lieues de diamètre. Mais j'étais plein de force et de courage, et je n'avais que vingt-six ans. Dominé par la pensée du devoir, confiant dans la grâce de Celui de qui vient la force, je me sentais disposé à tous les sacrifices pour accomplir ma mission.

Les sauvages, disséminés depuis les bords du lac des Esclaves et les bords de la baie d'Hudson jusqu'à la mer Glaciale, ne se réunissent guère au poste d'Atthabaskaw que deux fois l'année, trois semaines environ, au printemps, et trois semaines en automne. Ils y viennent pour vendre le produit de leur chasse, c'est-à-dire des fourrures, aux agents de la Compagnie. Il faut profiter de ces précieux et courts moments, pour leur parler de morale et de religion.

A mon arrivée à Atthabaskaw, les sauvages n'avaient pas encore paru. On les attendait tous les jours.

Je m'installai assez peu commodément dans une petite chambre du poste de la Compagnie, et j'attendis.

II

Les sauvages parurent enfin. Aussitôt qu'ils eurent appris que j'étais là, tous voulaient entrer à la fois dans ma chambre, les uns par curiosité, d'autres avec le véritable désir d'entendre la parole de Dieu.

Mais à peine avais-je prononcé quelques mots, que la plupart me dirent :

— Tu ne feras rien ici, tu parles comme un enfant, tu ne sais pas parler.

D'autres, moins polis encore, me disaient :

— Tu peux t'en retourner, les sauvages ne t'aiment point.

D'autres :

— Donne-nous du tabac, ça vaut mieux.

Puis ils sortaient pour faire place à d'autres visiteurs, qui se retiraient encore, soit en ricanant, soit en me donnant quelque épithète mal sonnante.

Quand la nuit fut venue et que je pus enfin fermer ma porte à ces peu aimables visiteurs, je me sentis découragé. — Pourquoi, me disait l'esprit du mal, te condamner ainsi à l'exil, si ton séjour en ces lieux doit être sans résultat ?

Et l'esprit du bien me disait :

— Courage, enfant : c'est au nom de Dieu que tu te présentes à ce peuple, Dieu secondera tes desseins.

Le cœur moins attristé, après avoir réfléchi que ce n'est pas en un jour qu'on inspire à un peuple ignorant les vertus qui sont l'opposé de ses vices, je pris un peu de nourriture et j'attendis le lendemain avec plus de confiance.

Peu à peu, soit par des présents, soit par quelques paroles affables, je parvins à attirer trois sauvages, qui m'écoutèrent sans m'interrompre : c'étaient de bonnes natures. Je les engageai à m'en amener quelques autres. Petit à petit j'eus un cercle restreint

d'auditeurs dont je parvenais à me faire comprendre; et à la fin de la mission, c'est-à-dire au moment du départ des sauvages, j'en avais une cinquantaine tout à fait décidés à embrasser le christianisme. Deux cents autres environ m'écoutaient maintenant avec plaisir. Je n'étais déjà plus pour eux un homme ordinaire : Dieu leur avait parlé.

Au moment de partir pour la chasse d'hiver, la plupart de ces sauvages, qui m'avaient reçu avec des lazzis, me serraient la main en disant :

— Nous reviendrons de bonne heure, au printemps prochain, et nous t'écouterons bien.

La tristesse avait fait place à la joie, la crainte à l'espérance : j'entrevoyais un avenir prospère.

III

Il ne resta plus à l'entour du poste que quelques tentes, habitées par une cinquantaine de sauvages trop vieux ou trop jeunes pour aller à la chasse. Je partageais donc mon temps entre l'étude approfondie de la langue des Montagnais et l'instruction des quelques personnes qui m'entouraient.

Bientôt la noire obscurité qui enveloppait mon esprit, toutes les fois que je voulais me livrer à l'é-

tude de la langue, commença à se dissiper. Je voyais des clartés là où, jusqu'à ce jour, je n'avais vu que des ténèbres. Je comprenais que pour dominer ces barbares par la parole, seule arme possible, il fallait avant tout parler mieux qu'eux.

Poussé par cette volonté inébranlable qui seule pouvait m'empêcher de faiblir, je travaillais avec plus d'ardeur que jamais, et déjà je me posais en pensée au milieu de mes sauvages, qui, au lieu de me dire : — Tu parles comme un enfant, tu ne sais pas parler, se diraient en m'entendant : — Il parle mieux que nous, donc il est plus homme que nous.

CHAPITRE XI

Arrivée des hommes à poil. — Leur naïveté. — Leur curiosité. — Le missionnaire commence à se faire comprendre en langue montagnaise. — Arrivée de nouveaux sauvages. — Il leur apprend à lire.

I

Dans les premiers jours de janvier 1850, il m'arriva, des bords de la mer Glaciale, environ 150 sauvages, qui, tout en apportant le produit de leur chasse, venaient dans la pensée d'entendre parler de cette religion qui, leur avait-on dit, « rend les hommes heureux et les fait vivre longtemps. »

C'étaient bien là les sauvages tels qu'on peut se les figurer. Couverts de la tête aux pieds de peaux de caribous, ils auraient plutôt ressemblé à des animaux féroces qu'à des êtres humains, si le coutelas qui pendait à leur ceinture, leur carquois, leurs arcs et leurs flèches, n'avaient indiqué que c'étaient là des chasseurs.

Jamais vacarme pareil à celui que firent ces sauvages en entrant dans le poste, criant, hurlant comme des démons, frappant aux portes, gesticulant comme des forcenés ; un instant je leur crus des dispositions hostiles.

C'étaient pourtant des hommes francs et naïfs, de ces natures primitives chez lesquelles il ne faudrait qu'une bonne semence pour faire éclore des épis nombreux.

A peine je m'étais montré qu'au premier signe ils cessèrent leur tapage, et, s'approchant de moi, s'assirent sur leurs talons, prêts à écouter ce que j'allais leur dire, ou plutôt ce que j'allais leur répondre, car l'un d'eux, qui me parut leur chef, me dit aussitôt :

— Tu es venu pour nous parler de Dieu, l'as-tu vu ?

— Non, je ne l'ai pas vu, mais je connais sa parole.

— Mais si tu ne l'as pas vu, comment peux-tu le connaître ?

— On le connaît par ses œuvres, et surtout par ce qu'il a dit lui-même. Du reste, il habite le ciel, c'est là que nous le verrons et que nous serons heureux avec lui.

— Qu'est-ce qu'on mange dans le ciel ? y a-t-il des caribous, des orignaux, des poissons ?

— Il y a tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, puisque le bon Dieu, notre père, nous dit que nous y posséderons tous les biens sans exception.

— Oh ! alors je veux y aller, car je suis souvent malade, je jeûne faute de pouvoir travailler, et je serai bien content d'être dans un lieu où l'on mange bien sans rien faire.

— Instruis-toi, tâche de connaître la religion, et Dieu, qui est plus riche que tous les commerçants, te donnera tout ce qu'il faudra sans avoir la peine de compter.

— Oh ! oh ! s'écria le sauvage, ce sera bien commode de vivre dans le ciel ! A-t-on des habits de drap fin dans le ciel ?

— Puisque c'est Dieu lui-même qui se charge de nous vêtir, ne te mets pas en peine de quelle qualité seront tes habits, ils seront beaux et bien faits.

— As-tu été quelquefois dans le ciel, toi ? as-tu vu ceux qui y demeurent ? comment sont-ils habillés ?

— Je ne les ai point vus, mais Dieu nous a dit qu'ils sont revêtus d'habits aussi éclatants que le soleil.

— Oh ! alors, fit le sauvage en poussant un gros éclat de rire, il ne doit pas faire froid dans ce pays-là ?

— Il n'y fait ni froid ni chaud, on y est dans une température égale.

— Y a-t-il de la neige?

— Il ne peut pas y en avoir, puisqu'il n'y fait pas froid.

— Alors j'aime mieux rester sur la terre, parce qu'à l'automne, si la neige se fait trop attendre, je m'ennuie.

— Oui! lui dis-je, mais comme tu ne peux pas toujours rester sur la terre et que dans le ciel Dieu donne tous les biens, on ne s'y ennuie jamais : il faut donc prier Dieu, le servir, être bon, non-seulement pour gagner le ciel, mais aussi pour éviter la *maison du démon*, YEDADIYI KOUNWE.

— Je ne veux pas aller à la maison du démon, s'écria-t-il.

— C'est précisément pour t'en garantir, toi et tes compagnons, que je suis venu ici; je veux vous apprendre à faire le bien et à éviter le péché.

— Je ne sais quels péchés je commets ; de temps en temps quand ma femme *me fait mécontent*, je lui donne des coups de bâton, je crois que c'est là mon seul péché.

— Je t'apprendrai plus tard en quoi consiste le péché et ce qu'il faut faire pour aller au ciel; confie-toi à moi : venez m'entendre tous chaque fois que vous reviendrez de la chasse, et Dieu fera le reste.

— Mais les femmes sont-elles mauvaises dans le ciel ?

— Elles ne sont pas plus mauvaises que les hommes, puisque tout le monde y est bon.

— S'il en est ainsi, je serai content, car les femmes jusqu'ici ont été la cause de toutes mes méchancetés.

Ces sauvages, que j'appelais les *hommes à poil*, se retirèrent satisfaits de mes explications ; ils partirent le lendemain en promettant de revenir plus tard avec leurs familles.

Je venais de constater mes progrès dans l'étude du montagnais.

II

Vers la fin du mois de mars, un matin, comme j'étais à étudier tranquillement dans ma chambre, j'entendis tout à coup les portes s'ouvrir avec fracas ; des voix nombreuses retentissaient dans le poste. Surpris de ce bruit inusité à pareille époque, je me dirigeai du côté d'où venaient les clameurs... ; c'était une vingtaine de familles sauvages qui arrivaient du désert.

— Le temps nous a paru bien long depuis l'au-

tomne dernier que nous t'avons quitté, me dit l'un d'eux. Nous avons hâté notre retour, afin que tu puisses nous instruire, nous voici tous à ta disposition, nous t'écouterons et tu nous baptiseras.

Ces sauvages étaient des environs d'Atthabaskaw.

Je lui répondis :

— Si toi et les tiens vous tenez vos promesses, moi je tiendrai les miennes : je vous instruirai, et je ferai de vous des hommes par le baptême.

III

Je puis dire que c'est ce jour où commença réellement mon apostolat; soir et matin je réunissais mes néophytes. Je commençai par exposer à leurs yeux de gros caractères que j'avais écrits en leur propre langue. Mon but était de les initier d'abord à la parole écrite. J'eus besoin d'une patience peu ordinaire. Dès les premières leçons, tout ce que je demandais à Dieu pour l'instant, c'était de parvenir à en initier quelques-uns, afin de bien leur faire comprendre que je n'exigeais pas une chose impossible. Chaque jour il arrivait de nouvelles familles, toutes plus empressées les unes que les autres, mais toutes, au premier abord, croyaient à l'impossibilité de compren-

dre mon alphabet. Enfin au bout d'une quinzaine de jours, j'avais trois jeunes sauvages qui pouvaient épeler quelques mots. Ce phénomène encouragea les autres; ils ne doutèrent plus de mon talent qu'ils disaient surnaturel.

Pendant ces quinze premiers jours, j'avais baptisé une trentaine d'enfants, régularisé plusieurs mariages, et surtout empêché plusieurs vengeances en réconciliant des ennemis mortels.

Outre mes leçons de lecture, je faisais chaque soir un petit discours; ils m'écoutaient avec bonheur, surtout quand je leur parlais de la France, et que je leur faisais le récit des cérémonies religieuses.

Sentant que j'étais compris et le cœur satisfait, je rendais grâces à Dieu.

Malheureusement l'époque de leur départ pour la chasse arriva; ils me quittèrent la plupart en pleurant, et emportèrent dans le désert quelques tableaux où j'avais tracé des caractères de leur langue, me promettant tous de bien étudier sous leurs tentes.

CHAPITRE XII

Henry Faraud continue l'étude des langues. — Il conçoit le projet de se construire une maison et une chapelle, — met la main à l'œuvre; — l'édifice s'élève. — Il reçoit une députation de sauvages. — Leur stupéfaction à l'aspect du monument. — Leurs discours. — Le missionnaire leur promet une visite.

I

Je me remis donc à l'étude des langues avec plus de courage et de ténacité que jamais. Mes succès me donnèrent bientôt la confiance de faire des progrès plus rapides, et cette certitude m'enhardit à exécuter un projet que j'osais à peine concevoir naguère. Ce projet qui aurait été une folie si Dieu n'en avait pas été l'inspirateur, consistait à créer sur la plage d'Atthabaskaw un établissement autour duquel viendraient se grouper les familles sauvages au retour de la chasse.

Quels étaient mes moyens pour entreprendre un

pareil travail? Aucun. — Je me trompe; j'avais foi dans le secours de Dieu, j'avais la volonté de le servir, le courage de la jeunesse et l'amour de l'humanité : mes devoirs de missionnaire.

II

Je ne pouvais demeurer plus longtemps dans le poste où j'avais reçu l'hospitalité, où j'étais presque un embarras; cette situation précaire ne me laissait aucune liberté d'action.

Non loin un large plateau granitique dominait le lac et la plaine. Il me parut convenir singulièrement à l'accomplissement de mon dessein.

En face de ce monticule est une large baie formée par le lac Atthabaskaw et la rivière des Esclaves, derrière lesquels s'étendent des plaines marécageuses.

C'est là que je rêve une cité florissante. J'y vois déjà surgir des églises, des maisons, des châteaux; je rêve de dessécher les marais, d'ouvrir des canaux, d'abattre les grands arbres et de tirer des entrailles de cette terre que la neige couvre huit mois de l'année, de quoi entretenir le personnel d'une mission.

III

Le 6 mai 1850, je partais résolûment une hache à la main pour la forêt voisine, accompagné de deux jeunes sauvages dont j'avais fait mes serviteurs. Malgré mon peu d'expérience dans le métier de bûcheron, j'étais parvenu au bout de la journée à abattre quatre beaux pieds de chêne ; mes deux serviteurs s'occupaient à en couper les branches, et ainsi allégés, nous pûmes le lendemain les amener sur le haut du plateau.

Ce travail dura une quinzaine de jours. Bientôt j'eus réuni les gros bois nécessaires à une maison et à une chapelle.

Mes doigts couverts d'ampoules durant les premiers jours se durcissaient peu à peu, et je pus commencer à équarrir des charpentes.

Pendant que mes deux sauvages travaillent à scier les planches, je dresse une tente où j'installe une véritable boutique de menuiserie et d'ébénisterie : je confectionne des fenêtres, des portes, des bancs ; je fais des tables, des chaises, des lits et d'autres meubles aussi commodes que nécessaires. A la fonte des neiges je nivelle la place où j'ai le projet de m'é-

tablir. J'en arrache les arbres et les broussailles, enfin je construis ma maison et à côté d'elle une grande salle qui me servira provisoirement de chapelle.

Après sept mois de ce rude labeur, j'étais parvenu à créer un premier établissement auquel il ne manquait, pour être habitable, que des détails d'intérieur.

IV

J'étais occupé à l'organisation de cet intérieur, lorsqu'il m'arriva une députation des envoyés de tous les sauvages qui habitent les bords du grand *lac des Esclaves*. Ils venaient m'inviter à les visiter.

C'étaient des vieillards qui, avec un costume plus civilisé, auraient pu recevoir la qualification de vénérables.

A l'aspect de ma maison, ils s'arrêtèrent ébahis.

Je leur expliquai comment, seul, j'étais parvenu à la construire. Ils poussèrent des cris d'étonnement.

Ces braves gens faillirent me donner de l'orgueil.

Je leur montrai également et peut-être avec une certaine vanité d'artiste les meubles que j'avais fabriqués.

Quand ils eurent bien tout admiré, tout touché, bien questionné, un des ambassadeurs me dit :

— Regarde mes cheveux blancs; bien d'autres de nos frères sont plus vieux que nous, les laisseras-tu mourir sans qu'ils voient, sans qu'ils entendent le *parleur du bon Dieu?* Nous sommes *mauvais vivants* sans doute, mais nous avons ouï dire que le bon Dieu t'avait donné une eau qui efface les mauvaises actions. Viens, tu nous laveras... Nos frères te font dire qu'ils sont prêts à faire tout ce que tu voudras. Ne laisse plus nos enfants mourir sans baptême et nos vieillards *se plier* pour toujours sans avoir eu la seule consolation qu'ils désirent, celle de voir, toi qui *es Dieu*, — toi qui es le *parleur du puissant*.

Après quelques instants de réflexion je répondis :

— Tes paroles sont descendues dans mon cœur; elles l'ont mis en émoi. Je ne saurais résister à l'invitation que tu me fais. Je suis seul ici, mais je laisserai ma maison à la garde de Dieu, et le printemps prochain, à la *nouvelle terre*, lorsque les glaçons auront coulé sur la grande rivière, je ferai couler mon canot après eux et j'irai vous voir. Tu peux l'annoncer à tes frères.

— Merci, merci, répétèrent-ils ensemble, tous nos frères seront heureux.

— Avertissez-les, leur dis-je alors en riant, que je

leur *aéfends de mourir*, car je veux tous les voir.

— On ne meurt point exprès, fit un des vieillards d'un ton grave, mais, comme tu nous l'ordonnes, nous le leur dirons.

CHAPITRE XIII

La maison est terminée. — Admiration des sauvages. — Impressions. — Comment on devient souverain.

I

Enfin j'étais chez moi, je pouvais dire tout aussi bien que le propriétaire le plus fortuné de France : J'AI MA MAISON.

Oh! comme je dormis d'un bon somme et quels beaux rêves je fis la première nuit où je couchai dans ma maison.

Le matin, quand je me réveillai dans ma paisible cellule, quand je vis ma table, ma chaise, mon prie-Dieu, mon crucifix, il me sembla qu'un bon ange m'avait transporté dans mon village; je me crus dans la chambrette où je couchais petit enfant. Un rayon de soleil perça l'étroit vitrage, mes yeux éblouis se refermèrent, un doux rêve vint me caresser encore,

et je vis l'ombre de ma mère s'approcher de ma couche et déposer un baiser sur mon front.

Oh ! comme ce jour-là je me levai joyeux et fier, joyeux de voir cette humble chapelle où je pourrais enfin appeler mes sauvages à la prière, où je pourrais offrir au Père céleste la victime expiatrice, et fier de pouvoir dire à mes pauvres enfants des bois : — Cette maison, cette église, c'est bien moi qui les ai construites, mais c'est Dieu qui en est l'architecte.

II

Le jour même je réunissais les quelques vieux sauvages épars dans les environs, avec leurs femmes et leurs enfants, afin de donner toute la pompe possible à la bénédiction de mon établissement naissant.

Cette cérémonie me laissera toujours un profond souvenir. J'avais pu rassembler une centaine d'assistants, vieillards, hommes, femmes, enfants. Je leur fis un discours pour leur inspirer le respect du lieu saint. Quand j'eus cessé de parler, un vieillard prit la parole et se tournant du côté de quatre de ses fils qui l'accompagnaient, il leur dit :

— Vous êtes dans une maison où l'on ne voit ni fourrure, ni drap, ni indienne. C'est le prêtre — qui

pourtant paraît bien plus grand seigneur que les commerçants, — qui l'a construite de ses propres mains; c'est donc vraiment la maison qu'habite le *puissant*. N'entrez point ici en riant ni en jouant, on n'y vient que pour prier. Ce n'est pas un lieu comme les autres; c'est votre père qui vous le dit. Lorsque j'aurai passé de l'autre côté de la vie, en entrant dans cette maison rappelez-vous mes paroles. *Plantez-les profondément dans votre esprit;* elles vous feront du bien. Un de ses enfants répondit :

— Mon père, nous avons entendu tes paroles, nous les tiendrons dans le *creux de notre main*, et si jamais le *puissant mauvais* tentait de nous les faire oublier, nous répéterions sans cesse : C'est notre père qui nous l'a dit.

Quelques jours après, un village considérable était réuni autour de mon établissement. Les sauvages revenaient de la chasse d'automne, et à mesure qu'ils apercevaient l'édifice terminé, ils poussaient des cris d'admiration ou de stupéfaction, car ils étaient partis quelques mois auparavant avec la persuasion qu'il serait emporté par le premier orage.

III

A dater de ce moment je pus me croire un véritable souverain, et bien que je n'eusse guère songé à flanquer ma maison de fortes et hautes tourelles, à côté des tentes sauvages, je pouvais hardiment me croire dans un palais.

Semblable à un seigneur du moyen âge, du haut de mon rocher je dominais mon peuple, peuple malheureux, qui, naguère encore disséminé sur les bords du grand lac, venait se grouper autour de la demeure du missionnaire, comme pour se mettre sous la protection de Dieu. Et j'étais fier d'être le ministre de ce Dieu qui m'avait inspiré mon œuvre.

Ce n'était pas seulement une maison de planches qui dominait les tentes sauvages; c'était le christianisme, c'était la civilisation qui se montraient aux regards surpris des barbares du nouveau monde.

IV

Ils étaient beaux ces enfants nés d'hier, ces barbares régénérés, quand ils se présentaient devant

moi pour écouter la parole de Dieu. Ils me disaient tout émus :

— Ce sont bien tes mains qui ont élevé cette grande maison; elles n'étaient point habituées au travail, mais tu voulais nous prouver que tu étais décidé à être notre père et à rester parmi nous. Cette maison *parle beaucoup;* elle nous dit que désormais nous ne serons plus orphelins, que nous t'aurons toujours pour père.

— J'aurais tort de me croire orphelin, me disait un jeune homme après avoir reçu le baptême. Ne voilà-t-il pas que tu es mon père? Je croyais que tu n'étais ici qu'en passant; c'est pour cela que je ne voulais point écouter ta parole. Aujourd'hui, en voyant cette maison, je comprends que tu ne nous laisseras pas.

— Apprends-moi à construire aussi une maison à ma famille, me disait un autre; au moins je serai à l'abri mieux que dans ma tente, quand mes jeunes gens iront à la chasse.

CHAPITRE XIV

Nouvelle arrivée de sauvages. — Ethitcho, l'orateur du désert. — La plupart des sauvages savent lire. — Plusieurs sont baptisés. — Consolations du missionnaire. — Il projette de construire une église. — Commencement de ce travail.

I

Un dimanche, je venais de donner le baptême à un certain nombre d'adultes, quand un sauvage pressé m'aborda en me disant :

— Le plus célèbre orateur de ma nation, que tu n'as pas encore vu, s'est décidé, d'après mes conseils, à venir te voir. Il t'attend dans ta maison pour te parler.

En effet, rentré chez moi, je trouve au milieu d'une vingtaine de sauvages le célèbre orateur assis au fond de l'appartement, grave comme un Caton. Contrairement aux usages, il ne daigna pas même se lever; il promena sur moi un regard superbe, me

tendit la main d'un air protecteur ; puis, après un silence un peu prolongé, il me dit :

— Je suis ETHITCHO (grosse-tête), l'orateur... Me comprendras-tu ?

— Peut-être, lui répondis-je.

— C'est que, fit-il alors d'une voix mesurée, j'ai beaucoup de choses à te dire. Ce n'est pas tout le monde qui parle comme moi. Je prends les choses dès le commencement et je les conduis jusqu'à la fin.

— Eh bien, lui dis-je, jusqu'ici je t'ai parfaitement compris, je puis donc croire que je te comprendrai jusqu'à la fin. Continue ton discours.

Alors, prenant un ton solennel et d'une voix de tonnerre, Ethitcho commença en ces termes :

— Ne crois pas que tu viennes nous apprendre des choses nouvelles. Ce que tu dis est bon pour les enfants qui nous entourent. Pour moi, je sais depuis longtemps que le *Puissant* a fait le ciel et la terre, les arbres, les lacs, les rivières, les poissons, les caribous, les orignaux. C'est lui aussi qui a fait notre souffle, qui nous a donné des oreilles pour entendre, un esprit pour comprendre, des yeux pour voir. Or moi, qui sais ces choses, je n'ai jamais été comme les autres hommes. Je sais qu'il fut un temps où le *faiseur de terre* fut mécontent des hommes et qu'il les fit périr par le déluge. On m'a assuré que tu dis

que bientôt il y aura une autre fin du monde; tout cela, je le savais; je le supposais. Aussi dans toutes mes actions, je prends toujours bien garde de ne rien faire de mal. Je répète souvent à mes jeunes gens : Faites ainsi et vous ferez bien... mais ils ne m'écoutent pas. Le matin, tandis que tout le monde dort, je me lève, et, quand la nouvelle clarté paraît sur l'horizon, je dis au *Puissant* : Je te remercie du nouveau jour que tu me donnes. C'est un souffle nouveau que je reçois aujourd'hui.

Ethitcho continua ainsi pendant une grande heure. Je l'écoutais d'un air profondément attentif. Enfin le grave orateur termina son discours en me disant d'une voix de stentor :

— Hé bien ! m'as-tu compris ?

— Oui, lui répondis-je, je t'ai compris.

Et alors, analysant en quelques mots et à sa grande surprise tout ce qu'il avait dit, j'ajoutai :

— S'il y a bien des choses que tu sais, et je remercie le bon Dieu de t'en avoir donné la connaissance, il y en a un bien plus grand nombre que tu ignores et que je viens pour t'apprendre. Il ne suffit pas de savoir que Dieu existe, qu'il a fait tout ce qui est, il faut encore savoir ce qu'il a dit et ce qu'il ordonne de faire. — Il faut connaître quel est le culte qu'il demande de nous.

Quand je lui eus développé ces pensées, le savant s'écria :

— Si Dieu lui-même apparaissait sur la terre, il ne parlerait pas mieux que toi. Aussi je veux venir te voir de temps en temps.

Les sauvages qui nous environnaient étaient dans l'admiration de voir que j'avais pu prouver à la plus grosse tête de leur nation, au célèbre Ethitcho, qu'il lui restait beaucoup à apprendre.

Bientôt les sauvages étaient retournés dans les bois et je me trouvais de nouveau presque seul. Je m'occupais toujours avec plus d'ardeur à me perfectionner dans la connaissance des langues. Ma conversation avec Ethitcho venait de me prouver que les sauvages ne me croiraient réellement supérieur à eux qu'à la condition de parler mieux qu'eux.

II

Cependant, j'avais hâte d'agrandir mon établissement. La salle qui me servait de chapelle était devenue aujourd'hui trop étroite. Je voulais créer enfin un sanctuaire plus digne de la majesté de Dieu.

Comme ce pauvre peuple était changé en peu de

temps! combien la loi évangélique a de puissance pour entraîner les hommes!

Ces barbares qui, à mon arrivée à Atthabaskaw, me regardaient presque avec mépris, car je n'avais pas de présents à leur faire pour les attirer, ces êtres dégradés par tous les vices, par toutes les corruptions, ces êtres étaient aujourd'hui de fervents chrétiens. Leur instinct mauvais s'était transformé en naïveté. Le baptême les avait fait redevenir enfants.

Et voilà pourquoi je voulais construire une église à ces pauvres hôtes des bois.

III

Nous étions alors au commencement de l'année 1851. L'hiver avait été mauvais pour la pêche, et j'avais dû engager un de mes serviteurs à partir avec les autres sauvages pour la chasse, dans la crainte de ne pas avoir de quoi nous suffire. Je n'avais donc plus qu'un seul serviteur. Et ce fut fort heureux, car nous nous trouvâmes bientôt réduits à une extrême misère, quoique nous ne fussions que deux. Un moment je me vis presque dans la nécessité de tuer les pauvres chèvres que j'avais élevées moi-même. C'était mon seul bétail en ce moment.

Mais Dieu veillait sur nous. Un matin je trouvai une grande quantité de poisson dans mes filets, et mon sauvage tua le lendemain quelques maigres oies égarées sur les bords du lac. Cette abondance de nourriture réveilla le courage de mon serviteur.

— Prenons la hache, lui dis-je alors, allons à la forêt et recommençons à couper des arbres. Nous bâtirons une église.

— Père, me répondit le sauvage, nous avions beaucoup de peine à trois pour faire rouler les troncs sur la neige, comment ferons-nous à deux pour les pousser jusqu'ici?

— Dieu, qui est plus fort que toi et moi, poussera avec nous.

Je recommençai donc mes travaux de bûcheron. Pour nous aider à rouler les arbres abattus jusqu'au haut de mon rocher, j'avais imaginé d'y atteler mes quatre chèvres. Ce surcroît de force me fut d'un grand secours, et au mois d'avril nous avions déjà une assez bonne provision de bois de charpente.

L'église que j'allais construire devait avoir 16 mètres de long sur 8 mètres de large. Après son achèvement, la salle qui actuellement me servait de chapelle devait être convertie en une espèce de métairie où je pourrais nourrir des vaches. Les privations que

je venais d'endurer me commandaient de me mettre en garde contre les hivers à venir.

Mais le soin du temporel ne devait pas me faire oublier le spirituel.

Je me souvenais de la parole que j'avais donnée aux envoyés des sauvages du grand lac des Esclaves. Je leur avais promis ma visite, et le moment était venu de tenir ma promesse.

VOYAGE AU GRAND LAC DES ESCLAVES.

CHAPITRE XV

Départ pour le grand lac des Esclaves. — Les sauvages accompagnent le missionnaire jusqu'au rivage. — Première halte à la rivière des Rochers. — Les chiens mangent les provisions. — Famine. — Baptême d'une île. — Salut à l'île du Prêtre. — Cantique. — La chute du Pélican. — Arrivée à la rivière au Sel.

I

Au mois d'avril donc, *à la terre nouvelle*, j'abandonnais mon établissement naissant, et je partais accompagné de deux sauvages pour le grand lac des Esclaves, différant jusqu'à mon retour l'exécution de mes projets d'agrandissement.

Au moment où notre barque s'éloignait du rivage, les sauvages qui s'y étaient réunis me disaient :

— Nous allons donc être orphelins de nouveau ; qui sait quand notre père reviendra?

Et à l'instant une salve de coups de fusil faisait retentir les rochers environnants.

Bientôt, poussés par une douce brise, nous avions perdu de vue la plage d'Atthabaskaw, et nous glissions à travers ses îlots verdoyants.

A midi, nous faisions halte pour déjeuner à la rivière des Rochers, nom improprement appliqué, puisque, à l'exception de quelques pierres granitiques qu'on aperçoit çà et là, les rives de ce cours d'eau, plantées de grands arbres, forment dans la perspective un coup d'œil ravissant.

Tandis que nous étions attablés sur l'herbe, les chiens d'un métis, nommé Beaulieu, qui était avec nous, se ruèrent sur les autres provisions laissées dans le canot, en mangèrent la moitié et gâtèrent le reste qui dut être jeté à la rivière. En tout autre lieu on eût été effrayé d'avoir encore plusieurs jours de voyage sans aucune provision; mais ici on y est accoutumé, et après le premier mouvement de mauvaise humeur, nous finîmes par rire de cette mésaventure.

— Bah! disait le vieux Beaulieu en s'adressant à mes deux sauvages, dans trois jours nous serons chez moi et nous mangerons. Partons gaiement.

Puis, quand les bras affaiblis des rameurs semblaient fatigués, il leur disait avec un imperturbable sang-froid :

— Ramez plus fort, mes amis, nous n'avons rien

pour manger. Le meilleur moyen pour conjurer la famine, c'est d'arriver le plus tôt possible.

Nous naviguâmes ainsi pendant trois jours sans vivres d'aucune espèce; nous contentant, pour toute nourriture, de manger de gros joncs — que nous arrachions aux bords de la rivière, et dont nous sucions la moelle. Quelquefois aussi nous trouvions des nids de canards dont nous mangions les œufs quoique couvés.

— Ramez! Ramez plus fort, mes amis, ne cessait de crier le flegmatique Beaulieu. Courage, mes jeunes gens! Nous mangerons chez moi.

Mais avant d'arriver à la *rivière au Sel*, séjour du vieux Beaulieu, arrêtons un instant nos regards sur les beaux sites de la route.

En sortant de la rivière *des Rochers*, on rencontre la grande rivière *de la Paix* qui prend sa source aux montagnes rocheuses et qui, réunie à la *rivière des Œufs* et à celle *des Rochers*, forme le grand fleuve appelé la rivière *des Esclaves*.

II

De ce point la vue s'étend à une distance d'environ cinq lieues sur cet immense cours d'eau bordé de

splendides forêts, si bien qu'on croirait qu'il traverse un tunnel de verdure et qu'il va disparaître sous la terre. On avance. Le canot file rapidement sous ce tunnel, et bientôt l'on s'aperçoit que le fleuve divisé en deux par une grande île, fait un détour à droite et à gauche, pour se réunir à trois ou quatre lieues plus bas.

Cette île qui n'avait point de nom s'appelle aujourd'hui l'*île du Prêtre*, et voici dans quelle circonstance ce nom lui a été donné.

Tandis que nous passions en chantant devant cette île, Beaulieu fit signe aux rameurs d'arrêter le canot et aux chanteurs de se taire. — Puis, se levant noblement, il dit :

— Jeunes gens, à mesure que nous avançons, nous trouvons çà et là des îles, des presqu'îles, des lacs, des rivières. Tout porte le nom, souvent assez indifférent, de certains étrangers qui ont passé par ici. Dieu a permis que l'île que nous voyons là, et qui est une des plus grandes et des plus belles, n'ait point encore de nom. Donnons-en donc à cette île un qui nous rappelle un doux souvenir : le passage du premier prêtre qui ait visité nos contrées. Appelons-la L'ILE DU PRÊTRE.

A ces mots du vieux métis les sauvages crièrent :

— Salut à l'île du Prêtre : YALT-IYE-BENUÉ ! Ce nom lui est resté depuis.

En ce moment si le démon de l'orgueil avait passé par là, il m'aurait peut-être soufflé une pensée ambitieuse.

Le vieux Beaulieu avait fait amarrer le canot, et nous descendîmes dans l'île, comme pour en prendre possession en mon nom ; et aussitôt, pour donner à ce baptême toute la solennité de la situation, nous entonnâmes un cantique à la sainte Vierge, dont voici la traduction :

Umlathè san iyénithéni
Ot iyu dégayé Madih !
Sé dziyé aselinni tta
Sinyézé ne yenestshen si.

Tu es vraiment généreuse et bonne, toi qui es absolument pure, ô Marie ; toi qui dis à mon cœur : Mon fils, je t'aime.

[De gayé] Madih !
Sinnié walli
Itasin sekenelni dé
Népan yennit an
Né dakastté
Tta olsen qesnawalesi.

Pure Marie ! je serais au comble du bonheur, si toujours tu veillais sur moi ; je t'aimerai, je te serai soumis jusqu'au terme où je pourrai vivre.

III

Heureux d'avoir consacré une île au prêtre et de chanter la gloire de Marie, nos voyageurs paraissaient avoir oublié qu'ils n'avaient rien mangé

depuis deux jours, et nous voguions à grands coups d'aviron.

Bientôt l'île du Prêtre avait disparu, et nous avions devant nous un de ces points de vue d'autant plus beaux qu'ils sont très-rares dans ces sauvages contrées.

L'œil se perd au loin sur la rivière, dont le lit durant une vingtaine de lieues semble avoir été tiré au cordeau. De chaque côté on voit se dérouler une bordure de grands arbres dont les cimes nivelées s'en vont, comme deux rubans de verdure, se perdre et se confondre dans le lointain.

Poussés par un vent favorable, nous eûmes bientôt franchi cette distance, et le soir nous arrivions au-dessus d'une chute grandiose dont la masse d'eau se perd en bouillonnant sous des rochers caverneux qui l'environnent.

C'est au pied de cette chute que des milliers de pélicans se donnent rendez-vous. Aussi est-elle appelée *chute du Pélican*.

IV

Le pélican n'a, dans ces parages, aucun des nobles instincts que lui attribue la légende. Ses œufs qu'il

pond sur la première pierre venue, il les abandonne aussitôt qu'ils sont éclos. Il se tient au bas de la chute pour pêcher des poissons qu'il emporte tout vivants dans l'immense poche placée sous son grand bec et qu'il mange quand ils sont à demi corrompus. Cette poche d'une couleur rougeâtre est sillonnée par des lignes verticales qui feraient croire que le sang va en couler.

Cette particularité a sans doute donné naissance à l'antique fable du pélican se déchirant les flancs pour nourrir ses petits.

La chair du pélican est immangeable; elle a le goût du poisson corrompu. C'est le seul animal auquel les sauvages ne touchent jamais, quelle que soit la faim qui les dévore.

V

Après avoir transporté le canot et nos bagages au delà de la chute du Pélican, nous descendîmes avec une grande rapidité sur une immense nappe d'eau qui conduit en droite ligne à la rivière au Sel, où se trouvait la demeure du vieux métis.

Nous arrivâmes à cette demeure vers les neuf heures du matin. Quelques sauvages s'étaient réunis

à la famille de Beaulieu, et nous fûmes reçus avec des témoignages de joie qui nous firent oublier nos fatigues.

En sortant du canot Beaulieu s'écria :

— Jeunes gens, avez-vous de la viande ? Il y a trois jours que nous n'avons mangé.

— Non, répondirent-ils, nous n'avons que des carpes desséchées.

— Bien, dit le vieux, ça vaudra mieux que les joncs et des œufs pourris.

On nous servit alors des carpes sèches en abondance; puis le bon vieillard, m'ayant conduit à son habitation, voulut absolument me donner le peu de viande qu'il y trouva.

— Non, lui dis-je, je veux partir de suite; je ne veux pas te priver de ce peu de nourriture.

— Tu m'attristes profondément, me répondit-il. C'est peu de chose à la vérité; mais je sais que cela me fera plus de bien, si tu le manges, que si je le mangeais moi-même ; car enfin tu es mon père.

CHAPITRE XVI

La rivière au Sel. — Orage. — Inondation. — Trois jours entre la vie et la mort. — Le missionnaire ne meurt point. — La tempête se calme. — L'esquif est remis à flot. — Une nouvelle tempête. — Difficile traversée. — La protectrice des voyageurs. — Le beau temps revient. — Arrivée au fort Résolution.

I

La rivière au Sel tire son nom d'une source de sel qui coule sur ses bords. Le sel surgit de cette source comme d'un immense entonnoir souterrain. C'est d'abord une eau limpide, qui se cristallise quelques instants après et donne une qualité de sel supérieure à celui de la mer. Il a à peu près deux fois plus de force.

Après un repos de vingt-quatre heures dans la demeure de Beaulieu, je remis ma barque à flot, et, accompagné de mes deux sauvages, je continuai ma route comptant sur les oiseaux du ciel pour notre nourriture de chaque jour. Heureusement ils ne

nous firent pas défaut, car à peine étions-nous partis que nous tuâmes trois oies et deux outardes. Nous voilà riches et approvisionnés pour deux repas au moins.

II

C'était un samedi soir, veille de la Pentecôte, nous naviguions depuis deux jours dans la rivière au Sel. Le soir du deuxième jour, nous nous arrêtâmes au pied d'une côte escarpée. Comme nous devions partir le lendemain dans la matinée, la barque fut amarrée à un petit îlot de sable à peine élevé de quelques centimètres au-dessus de la surface de l'eau, et là nous dressâmes nos tentes.

Mais voilà que pendant la nuit, le ciel se couvre de nuages, un vent orageux se lève faisant rebrousser la rivière vers sa source. Bientôt la pluie tombe par torrents, et l'îlot où nous nous trouvons est inondé. Mes deux sauvages rivalisent de zèle pour me préserver de l'eau. Ils coupent des branches de saule et les étendent dans ma tente, formant ainsi un échafaudage sur lequel je me blottis péniblement. Mais l'eau montait toujours. Ils mettent branches sur branches, en mettent encore, jusqu'à ce qu'il ne

reste plus qu'un petit espace tout à fait au haut de la tente. L'eau continuait de s'élever.

Ne pouvant plus exhausser ce parquet d'un nouveau genre, mes deux sauvages vinrent se placer à côté de moi, s'estimant heureux, disaient-ils, d'être noyés près de leur père.

Un instant nous fûmes obligés de nous tenir debout; le niveau s'était considérablement exhaussé, et la tempête grondait toujours, et toujours la pluie tombait à torrents. — O mon Dieu! disais-je intérieurement, permettrez-vous que je meure ayant encore si peu fait pour votre gloire?

Parfois mes deux compagnons se désespéraient; et je relevais leur courage en leur montrant ma croix de missionnaire.

— Vous mourrez martyrs de votre dévouement à votre père, leur disais-je, et celui qui est mort pour vous sur cette croix vous récompensera. Et quand je les voyais plus abattus encore :

— Ne craignez rien, disais-je, le missionnaire ne meurt point, et vous êtes avec moi.

Comme nous n'avions aucune espèce de nourriture, mes sauvages avaient pratiqué un petit trou au haut de la tente, et quand les oies ou les outardes tombaient abattues par la tempête, ils parvenaient à en tuer quelques-unes. Nous les saisissions au moyen

d'une longue perche, et nous les mangions toutes crues.

Pendant trois jours et quatre nuits nous restâmes dans cette horrible situation.

. . . .

. . . .

Non, le missionnaire ne meurt point. Dieu veillait sur lui, car Marie protégeait son enfant. Après une dernière nuit de souffrances et d'anxiété des plus cruelles — nous vîmes que la rivière avait diminué, l'orage ne grondait plus. Nous pûmes alors descendre de notre échafaudage de branches et sortir de la tente, n'ayant de l'eau que jusqu'à mi-jambe.

Le ciel était redevenu clair, les oiseaux dans les forêts voisines chantaient la gloire de l'astre du jour qui se levait radieux derrière la cime des grands arbres.

III

Notre frêle esquif était remis à flot; à chaque instant nous rencontrions des volées d'oies et d'outardes; ces oiseaux étaient tellement joyeux de voir le beau temps qu'ils semblaient avoir perdu l'instinct de leur conservation, aussi mes sauvages en profitèrent-ils pour en tuer un grand nombre : en moins de

deux heures nous en avions une trentaine dans notre canot.

Le soir nous reposions nos membres fatigués sur une belle pelouse, oubliant déjà les souffrances passées quand nous entendîmes à deux pas de nous une voix qui disait :

— Tous nos frères sont dans l'impatience, et le parleur du bon Dieu ne paraît pas encore ; lui serait-il arrivé quelque malheur ?

A ces mots, je vis mes deux compagnons se lever, puis je les entendis pousser un grand éclat de rire.

C'étaient deux sauvages qui venaient à ma rencontre et qui, me voyant si attardé, faisaient ainsi leurs réflexions tout haut.

Mes deux compagnons les appelèrent. Quand les deux nouveaux venus m'aperçurent, ils tombèrent à genoux, comme frappés de la foudre.

— Père, me dirent-ils, quand leur émotion leur permit de parler, nous étions impatients de te voir, nous avions faim de ta parole ; c'est pour cela que nous sommes venus, sachant ce que tu avais promis l'an dernier à nos vieillards.

IV

Nous partîmes le lendemain matin vers neuf heures, avec ces nouveaux rameurs. — Nous arrivâmes bientôt aux cinq branches de la rivière, et le grand lac des Esclaves se déroula à nos regards avec ses myriades d'îlots verdoyants.

Avant de traverser la dernière baie qui nous séparait du fort Résolution situé sur l'autre rive du lac et où se trouvaient réunis les sauvages, nous fîmes halte, car le vent me paraissait trop violent pour hasarder le passage.

Cette multitude d'hommes venus presque de tous les postes du district du fleuve Mackensie étaient campés sur l'autre bord impatients de me voir, je demandais à mes conducteurs s'ils croyaient qu'on pût passer ; eux qui autant que moi étaient désireux d'arriver, dissimulant le danger à mes yeux, me dirent qu'à la rigueur on pouvait le tenter.

Mais à peine avions-nous fait un demi-kilomètre que, n'étant plus abrités par les îles circonvoisines, un vent affreux souleva les vagues, et nous vîmes notre canot battu affreusement. Déjà de grosses lames avaient inondé le frêle esquif que je tentais vaine-

ment de vider, je sentais le canot plier devant les flots courroucés. La poupe et la proue menaçaient de se réunir, nous allions être engloutis ; —mes compagnons épouvantés s'écriaient :

— C'est en vain que nous luttons et que vous cherchez à vider le canot, nous sommes perdus.

— Ayez confiance, leur répondis-je.

Sortant en ce moment suprême une petite statuette de la sainte Vierge, qui ne m'a jamais quitté et m'a toujours protégé, je leur dis :

— Voici la protectrice des voyageurs, c'est notre mère, mettons-nous à genoux et laissons aux vagues la liberté d'agiter notre canot.

Nous avions à peine commencé notre prière que les seize cents ou dix-huit cents sauvages qui nous regardaient venir en poussant des cris de terreur à l'aspect de notre lutte désespérée, s'agenouillèrent instinctivement sur le rivage en faisant le signe de la croix, seul signe religieux qu'ils connussent encore ; ils semblaient ainsi unir leurs prières aux nôtres. . . .
. . . .
. . . .

Quelques instants après le vent se calmait, nous étions hors de danger.

Je m'écriai alors dans un transport de reconnaissance :

— Quel est celui, quelle est celle qui nous protége? Les vents et les flots lui obéissent.

Bientôt nous abordions au petit quai en avant du fort Résolution.

CHAPITRE XVII

Le missionnaire au fort Résolution. — Discours. — Ovation. — Le missionnaire commence à instruire les sauvages. — Comment il leur apprend à lire. — Résultat extraordinaire. — Le missionnaire se fait législateur. — Une femme courageuse. — Jugement difficile. — Retour à Atthabaskaw.

I

Les sauvages saisis d'admiration et de reconnaissance s'étaient réunis en masse autour de moi, ne prononçant pas une seule parole. Je me dirigeai vers le fort, et aussitôt, un passage m'étant ouvert, j'avançai lentement au milieu de leurs rangs serrés, leur touchant la main à droite et à gauche suivant l'usage.

Jamais triomphateur arrivant au milieu de son peuple n'a reçu plus de témoignages d'amour et de respect. Quelques-uns versaient des larmes, d'autres disaient :

— Quel est celui qui vient nous visiter? Il faut que celui qui l'a envoyé soit bien beau, puisque lui paraît si bon.

Et les mères disaient :

— Voici, mes enfants, le parleur du bon Dieu. Ceux qui avaient été le voir l'année passée n'ont pas menti. Voilà que nous le voyons de nos yeux... le voilà...

En ce moment, un vieillard octogénaire perçait la foule et, arrivant à moi tout essoufflé, me parla ainsi :

— « Regardez mes cheveux blancs, mes reins affai-
« blis par les ans m'ont fait courber vers la terre,
« souvent je l'avais dit : fasse le Ciel que je vive assez
« longtemps pour voir *son parleur!* — Le voilà...
« pendant le cours de l'hiver qui vient de s'écouler,
« chaque jour me paraissait un mois et chaque so-
« leil levant je remerciais Dieu de revoir la lumière,
« j'étais malade et abattu et je disais à mon *grand-*
« *père* (Dieu) : — Quelques-uns des nôtres ont été
« voir le prêtre l'an passé, et le prêtre leur a dit : —
« Dites à vos vieillards que *je leur défends de mourir*,
« *je veux les voir tous*, — me laisserez-vous désobéir
« à ses ordres ?

« Le *grand-père* a écouté mes prières et avant *de*
« *me plier* pour toujours — je te vois... je sais que
« tu as une eau qui lave et qui purifie le cœur, tu ne

« partiras pas d'ici avant de l'avoir versée sur moi, et « alors je mourrai content. »

II

Enfin je pus arriver au fort où le chef traiteur m'avait fait préparer un appartement, et le lendemain je pus commencer à réunir les sauvages.

Je n'avais que peu de temps à donner à cette multitude qui bientôt devait repartir pour la chasse, je voulais cependant les instruire assez pour pouvoir leur donner le baptême.

Je commençai par écrire en caractères de leur langue, sur des bouts de papier, les vérités fondamentales de la religion. Je les leur répétais quinze à vingt fois, et quand trois ou quatre des plus intelligents les savaient, j'établissais des groupes autour d'eux à qui ils les enseignaient. Par ce moyen au bout de huit jours tous les sauvages savaient le *Pater* et pouvaient réciter le chapelet en commun.

Au bout de ces huit premiers jours, je leur écrivis les préceptes de morale, puis des prières, et je puis l'affirmer, pas un de mes morceaux de papier ne fut perdu, tous portèrent leur fruit.

C'est peut-être le plus grand effort qui ait été accompli en fait d'instruction.

III

Comme ces sauvages étaient tous plus ou moins polygames, la difficulté la plus sérieuse était de les marier.

En conséquence, je les avertis que « contrairement « à leurs usages le mariage était un acte libre et « que je ne voulais pas qu'aucun d'eux donnât son « consentement ou l'exigeât sans une complète in- « dépendance, quant à ceux qui avaient plusieurs « femmes, ils pouvaient choisir celle qu'ils aimaient « le plus — jeune ou vieille, — mais il était con- « venable pourtant qu'ils prissent la plus ancienne « ou celle qui avait le plus d'enfants. »

Il paraît que le mariage provoque partout un peu le rire. Le lendemain j'entendais dire aux sauvages, tout en se rendant chez moi : — Nous allons nous marier...

J'en avais réuni un certain nombre dans l'appartement où je me trouvais.

Je comprenais que les sauvagesses fussent fières en

pensant qu'elles pourraient désormais agir avec des droits égaux.

J'inscrivis leurs noms, et, après avoir discuté avec ceux qui avaient plusieurs femmes quelle était celle qui devait obtenir la préférence, je leur dis :

— Vous allez sortir aujourd'hui de l'état de brutes dans lequel vous avez vécu jusqu'ici, c'est au nom de Dieu et en présence de tous vos frères que vous allez vous marier. — Le mariage a été fait par Dieu lui-même, et moi, son ministre, je veux en son nom que l'épouse ait la même liberté que l'époux, déclarant indigne du nom d'homme celui qui va dans la tente de son voisin pour lui prendre sa fille de vive force. Je vais donc vous marier et je vous défends de dire OUI quand votre cœur dira NON. C'est la volonté de Dieu.

J'appelai alors un premier couple.

Le mari s'appelait TOQEIYAZI (petit foin).

La femme s'appelait ETHIKKAN (tête brûlée).

— Toqeiyazi, dis-je au mari, veux-tu Ethikkan pour épouse ?

— Oui.

— Et toi, Ethikkan, veux-tu Toqeiyazi pour époux ?

— Non, répondit la sauvagesse à ma grande stupéfaction et à celle non moins grande de son mari, et se tournant en face de celui-ci, elle continua :

— Tu m'avais prise par force, tu es venu dans notre tente, tu m'as arrachée à mon vieux père, et tu m'as traînée dans la forêt. Là je suis devenue ton esclave parce que je te croyais le droit d'être mon maître, — mais le prêtre vient de nous dire que Dieu donnait à la femme la même liberté qu'à l'homme — je veux jouir de cette liberté, je ne te veux point.

Les sauvages témoins de cette scène se regardaient interdits, les sauvagesses tremblaient comme à l'approche d'un grand malheur, les paroles que venait de prononcer Ethikkan étaient le renversement de l'ordre social de ce peuple.

Quant à moi, je promenais sur tous un regard assuré, ne témoignant aucune surprise.

Tout à coup et comme électrisés, les sauvages s'écrièrent :

— Voilà une femme courageuse... elle a raison.

Ce fut le dénoûment heureux de cette scène étrange.

Je pus célébrer ce premier jour une vingtaine de mariages, mais une pareille scène ne se renouvela plus : sans doute dès lors les sauvages eurent soin de bien s'assurer de la volonté de leur fiancée.

IV

Dans la soirée un vieillard se présenta à moi avec ses deux épouses et me dit :

— Voici mes deux femmes, je prendrai celle que tu me donneras.

— Ce n'est pas à moi, lui répondis-je, à faire ce choix, indique-moi toi-même celle que tu veux.

— Mon cœur est bien malade et bat bien fort, fit le sauvage. — J'ai depuis longtemps ces deux femmes, elles ont toutes les deux des enfants... Je les aime également...

Je m'adressai alors aux deux femmes, et je leur dis :

— Déterminez entre vous deux celle qui doit rester.

Toutes deux me répondirent en larmoyant :

— Il ne nous appartient pas de décider.

— Combien avez-vous d'enfants? leur demandai-je.

Elles en avaient quatre chacune, seulement la plus vieille avait deux garçons déjà en âge de chasser, tandis que l'autre n'avait que de petits enfants.

Je dis alors à la plus ancienne :

— Tu vois que tu ne seras pas délaissée, puisque

tu pourras vivre avec tes enfants, veux-tu que je donne ta compagne pour épouse à ton mari ?

Elle me répondit un OUI si douteux qu'il était équivalent à un NON.

Me tournant alors du côté du vieillard, je lui dis :

— Et toi, qu'en penses-tu?

— Rien, dit-il, tu es maître. Je ferai ce que tu voudras.

Je me décidai enfin pour la plus jeune.

Dès que le mari eut accepté, la vieille rompant le silence qu'elle avait gardé jusque-là se leva furieuse, disant à son mari :

— Est-ce ainsi que tu me récompenses de ma fidélité ? — C'est moi jusqu'ici qui ai eu soin de toi, — ma rivale ne raccommodait pas même tes souliers, et maintenant tu la prends pour ta légitime épouse.

Je dus me raidir devant ces plaintes, quoique mon cœur en fût navré — et maintenir mon jugement.

V

Les mariages finis, j'invitai tous les sauvages à venir se confesser, — afin de leur donner à chacun en particulier les avis dont ils pouvaient avoir besoin.

Ils furent si fidèles à mon invitation, que pendant les cinq semaines que je restai parmi eux ils ne me laissèrent pas le temps de dormir.

Quelquefois, au milieu de la nuit, quand la fatigue m'accablait, je m'accoudais sur une chaise, — un sauvage entrait — me remuait fortement et me disait :

— Je veux me confesser.

— Mais, mon ami, il faut bien que je prenne un peu de repos.

— Je le sais, mais tu dois partir bientôt. — Je ne puis pas vivre avec la masse de mauvaises actions que j'ai sur le cœur. — Il faut que je te p arle.

Un sauvage lui-même a besoin de communiquer ses pensées.

Pendant mon séjour j'avais pu initier quatre jeunes gens des plus intelligents à la lecture et à l'écriture ; — je leur laissai des manuscrits et des alphabets, et l'un d'eux, appelé Joseph Touzaé, qui depuis est venu me faire plusieurs visites à Atthabaskaw, a eu assez de zèle et de courage pour apprendre à lire à plus de quinze cents sauvages.

Je repartais joyeux de ces résultats, et après douze jours de voyage, étouffé cette fois par la chaleur et dévoré par les moustiques, j'étais de retour à mon établissement d'Atthabaskaw.

CHAPITRE XVIII

Bonheur de revoir sa maison. — Joie des sauvages à l'arrivée du missionnaire. — Il travaille à la construction d'une église. — Retour des sauvages. — La plupart ont appris à lire dans les déserts. — Leur satisfaction de revoir le père. — Un sauvage exalté. — Les sauvages repartent pour la chasse. — Le missionnaire reprend ses travaux de construction. — Il est fatigué pour la première fois de sa vie. — Les sauvages arrivent de nouveau mieux disposés que jamais à se convertir. — Le missionnaire leur promet de leur faire entendre la voix de Dieu.

I

Je trouvai mon établissement bien désert, l'herbe avait poussé sur ce sol que nul pas humain n'avait foulé depuis le jour de mon départ. Et cependant je revoyais cette demeure avec une joie indéfinissable. Je retournais à Atthabaskaw comme on retourne dans sa patrie, je rentrais dans ma maison avec la joie de l'enfant qui, après une longue absence, retrouve le toit qui l'a vu naître!..... Dans cette maison, n'étais-je pas né une seconde fois ? — Cette plage

déserte, n'était-ce pas la patrie adoptive où m'avait appelé la voix de Dieu ?

Quelques vieillards, quelques femmes et quelques enfants sauvages, tous ceux que l'âge empêchait d'être à la chasse, s'étaient trouvés sur le rivage à l'heure de mon arrivée, et tous m'avaient accompagné au haut de mon rocher. Les paroles d'amour de ces pauvres gens, leurs témoignages expansifs de bonheur, ajoutaient encore à ma joie de revoir des lieux qui m'offraient de si douces consolations.

Le lendemain je disais à mon serviteur :

— En attendant le mois d'octobre, époque de l'arrivée de tes frères qui sont à la chasse, nous allons travailler à la construction de l'église.

— Mais, père, comment faire? Nous ne sommes que deux pour élever ces gros troncs d'arbre, que nous avons eu tant de peine à faire rouler jusqu'ici avant votre départ pour le lac des Esclaves.

— Aie confiance et courage, — lui disais-je, nous nous ferons aider par les vieillards. — Il faut qu'au retour des sauvages l'église soit commencée... travaillons.

Nous nous mîmes résolûment à l'ouvrage, mes doigts eurent encore à subir de rudes épreuves, mais au bout de quelque temps ils s'étaient de nouveau endurcis.

Après deux mois de travail, nous étions parvenus à dresser les charpentes et nous avions presque assez de planches pour le couvert.

Mais l'époque de l'arrivée des chasseurs approchait et avec elle l'interruption de nos travaux. — J'étais certain maintenant de pouvoir montrer aux sauvages la carcasse du monument que je leur avais promis. Ma satisfaction était complète.

II

C'était à la fin du mois de septembre, et les chasseurs commençaient à arriver. Tous, à mesure qu'ils apprenaient mon retour, venaient me voir et me témoignaient leur joie ! — chose surprenante : la majorité maintenant savaient lire, les plus intelligents avaient appris aux autres, au milieu des déserts ; presque tous avaient tenu leur promesse d'étudier dans leurs tentes au moyen des tableaux qu'ils avaient emportés.

III

Un jour qu'un grand nombre de sauvages étaient réunis chez moi, une de ces âmes ardentes à qui Dieu

a départi plus de talents et plus de sensibilité, m'aborda et me dit :

— « Sois le bien venu, mon père, la courte absence que tu as faite nous avait attristés ; nous craignions que nos frères du Grand Lac ne te retinssent. — Je suis jeune encore, mais il me semble que je ne me méprends point sur tout ce que je vois, — je parle peu, mais je pense beaucoup, — dans deux ans tu as changé tout notre peuple. Je ne vois plus aujourd'hui d'enfants malades, de vieillards infirmes, mourant de faim au pied des grands arbres de la forêt, les jeunes gens en partant pour la chasse, ne condamnent plus à périr ceux des leurs qui ne peuvent pas les suivre ; ils leur laissent du poisson et de la viande sèche, je ne vois plus mes frères s'égorger, ni les jeunes filles traînées dans les bois. Autrefois, je n'entendais invoquer que le *puissant mauvais*, — je n'entendais que des cris de colère, des chants de vengeance ; — aujourd'hui j'entends prier, lire, pérorer. En trois ans tu as changé notre peuple, aussi tout le monde parle de toi et t'aime, tu es devenu la pensée de tous.

Je parle sans doute sans esprit, mais j'ai voulu te dire cela en présence des jeunes gens qui sont ici. — Car moi je t'aime beaucoup et je voudrais que

tous les autres en fissent autant. Malheureusement les jeunes gens sont tout feu en ta présence, et quelques-uns aussitôt qu'ils t'ont laissé n'ont pas une conduite conforme à leurs promesses.

Je lui répondis :

— Tu as parlé sagement, c'est certainement Dieu qui a mis ces paroles dans ta bouche, continue à parler, quand bien même ce serait pour n'être pas écouté ; tu auras toujours le mérite d'avoir voulu le bien de tes frères, et un jour, quand tu *auras fait pitié*, tes enfants, qui semblent ne pas t'écouter aujourd'hui, diront : — C'est ainsi que parlait notre père, — et ils pratiqueront après ta mort ce qu'ils semblent ne pas vouloir faire aujourd'hui.

— Tu dis vrai, la vérité vient de sortir de ta bouche, répondit-il. Et tous les sauvages présents de s'écrier :

— Si nous entendions souvent de semblables discours, nous ne serions pas si méchants et nous ne ferions jamais de sottises.

En ce moment un vieillard un peu exalté se leva et dit :

— Je n'ai ni tête ni mémoire, je suis un imbécile, je n'ai pas de facilité pour parler, je ne sais point de discours, mais encore je veux dire un mot. Si notre père prenait un bon bâton et qu'il m'en

donnât quand j'ai fait quelque chose de mal, — je l'en remercierais.

Tous les auditeurs s'écrièrent :

— C'est en effet ce qu'il aurait de mieux à faire, et nous serions tous contents.

— Puisqu'il en est ainsi, leur dis-je, je vais faire fabriquer un gros fouet, il sera prêt pour votre retour, prenez garde.

— C'est très-bien, exclamèrent les sauvages en riant; il y a longtemps que tu aurais dû en avoir un, et ils se retirèrent.

IV

C'était le 15 octobre, les sauvages partaient pour la chasse.

Les voyez-vous, ces rudes enfants des bois, dans leur costume pittoresque, composé d'épaisses fourrures? — Un large bonnet à poil leur couvre le front, un carquois rempli de flèches, un fusil de gros calibre sont suspendus à leurs épaules, une hache et deux couteaux pendent à leur ceinturon, — ils sont là, réunis par groupes de cinquante ou soixante, attendant dans la plaine le moment du départ. Tout à coup les groupes s'ébranlent, se séparent, et après

les dernières poignées de main, on les voit s'acheminer lentement dans toutes les directions.

Du haut de mon manoir je contemplais mes pauvres sauvages qui s'en allaient ainsi rester six mois de l'hiver au milieu des forêts, tous soutenus par l'espoir d'apporter au printemps une quantité de fourrure qui les ferait riches pour l'année.

Ils étaient environ deux mille. La veille je leur avais donné ma bénédiction, j'avais distribué à chaque groupe des tableaux où j'avais tracé en caractères de leur langue des prières et des préceptes de morale, en leur faisant promettre de me les rapporter au retour, c'est-à-dire au mois de mars suivant.

Presque tous savaient le NOTRE PÈRE, — et j'avais la consolation de les voir partir avec la certitude que le soir, groupés dans leurs tentes, ils réciteraient en commun cette sublime prière.

Au milieu des déserts, — quand la neige trop abondante empêchera les sauvages de chasser l'orignal ou le caribou, — quand le froid aura glacé la rivière, ces hommes de la nature auront enfin une formule pour élever leur âme vers le Créateur.

Ils auront aujourd'hui le sentiment de l'amour, eux qui n'avaient jamais eu que le sentiment de la crainte. Ils diront : — « *Notre Père qui êtes aux cieux*,

que votre nom soit sanctifié ! » eux qui n'ont jamais cru qu'à la vie matérielle, ils diront : — « *Mon Dieu ! que votre règne nous arrive.* » Eux qui n'ont jamais obéi qu'à leurs sens, ils mettront la volonté de Dieu au-dessus de leur volonté, et ils diront : — « *Mon Dieu ! que votre volonté soit faite sur la terre et dans le ciel.* Leur nourriture quotidienne, seule nécessité de leur existence, c'est à Dieu qu'ils la demanderont. Eux chez qui le pardon des offenses est considéré comme une lâcheté, ils diront : — « *Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

C'est à Dieu qu'ils demanderont de les délivrer du mal et de ne pas les laisser succomber à leurs instincts barbares.

V

O vous qui n'avez jamais vu l'homme qu'au milieu des sociétés civilisées, transportez-vous en esprit dans une tente de sauvage, voyez ces êtres que la nature a placés sur une terre ingrate; qui jusqu'à ce jour n'ont eu que l'instinct pour guide, la force pour loi, le présent pour croyance ! écoutez la prière de ceux qui n'avaient jamais su prier. Écoutez-les récitant avec foi le PATER, — ce programme

divin du christianisme, cette sublime expression d'AMOUR et de CHARITÉ.

L'amour et la charité, deux mots jusques alors inconnus chez ces barbares, deux sentiments que le christianisme a réveillés dans leurs cœurs et qui les ont régénérés.

VI

Mes sauvages partis, je repris mes travaux de construction et, simultanément, je me mis à préparer un champ pour y semer des pommes de terre; un vaste marais, au bas de mon rocher, me parut convenable. Je voulus le drainer; j'avais remarqué que la terre noire ainsi que les feuilles sèches attiraient la gelée pendant l'été; j'essayai donc d'obvier à cet inconvénient en creusant la terre à près d'un mètre de profondeur et mettant la terre vierge au-dessus; pendant trois mois que dura ce travail, aidé de mon unique serviteur, j'arrachai au moins deux mille pieds d'arbres et je charriai plus de mille tombereaux de pierres; j'éprouvai à la fin une très-grande chaleur dans les bras et dans les jambes.

C'était la première fois de ma vie que j'étais fatigué.

Cependant j'étais satisfait, mon église était quasi

terminée, mon établissement ainsi considérablement agrandi — et j'avais un champ où je pouvais semer des pommes de terre, seule récolte possible dans ce pays.

VII

L'hiver s'écoula ainsi bien vite, au printemps mes sauvages arrivèrent mieux disposés que jamais ; puis ils repartirent encore; je leur promis de les faire jouir à leur retour d'un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu ; — de leur faire entendre une musique qu'ils n'avaient jamais entendue.

— Que sera-ce, père, que sera-ce? me disaient-ils vivement intrigués.

— Soyez sages, leur disais-je, apprenez bien à lire et à prier. Montrez-moi que j'ai fait de vous des hommes, et à votre retour je vous ferai entendre la voix du Puissant qui vous appellera à la prière.

J'avais projeté la construction d'un clocher et j'attendais une cloche que déjà j'avais demandée.

A peine les sauvages repartis pour la chasse, je mis la main à ce nouveau travail.

CHAPITRE XIX

Le missionnaire construit un clocher. — Le sauvage *Dénégonusyé.* — Étonnement de ce sauvage en voyant que le père est aussi savant que lui. — Il se convertit. — Il repart avec promesse de venir se faire baptiser dans un an.

I

J'étais occupé à construire mon clocher quand j'aperçus venir de loin un sauvage déjà âgé suivi de son épouse et de trois petits enfants. A chaque pas le sauvage faisait une génuflexion, puis se relevait en poussant des cris d'admiration.

Du haut de mes échafaudages je le regardais attentivement, il m'était inconnu.

Je descendis alors de mon clocher, j'allai à sa rencontre, et, après lui avoir touché la main, je l'introduisis dans ma maison.

Le sauvage s'assit avec une gravité remarquable, prit son sac à tabac, chargea sa pipe, et l'alluma en silence.

C'était un homme de taille ordinaire, ses yeux lançaient des éclairs : — il avait le front large, les sourcils épais, le nez aquilin et un peu pointu, le menton long et les oreilles apparentes, — tout en ce sauvage révélait l'énergie et même le génie.

Quand je le vis en train de fumer son *tshé* (pipe), je lui dis :

— ETLA UNLYÉ (comment t'appelles-tu) ?

— DENEGONUSYÉ.

— Pourquoi es-tu resté si longtemps sans venir me voir ?

— Pourquoi? mais la chose est toute simple.

— Quelque simple qu'elle soit, je ne la comprends point.

— C'est bien simple pourtant, répondit-il, et ce n'est certes pas le manque d'affection, ni le désir de te voir qui m'a arrêté ; peut-être plus que tout autre j'ai le désir du bien et je te regarde comme un Dieu descendu du ciel... Si je voyais Dieu lui-même, je ne serais pas plus ému..... mais, continua-t-il après une pause..... je ne suis point fait comme les autres; quand je parle, je veux être compris, et quand on me parle, je veux comprendre. Or jusqu'ici on m'avait dit que *tu parlais comme un enfant*. — Voilà la raison pour laquelle je n'étais point venu te voir. Mais dernièrement j'ai rencontré un de nos amis qui m'a dit

que *tu parlais comme un homme*... et me voilà.

— Mais, répondis-je, si tous avaient fait comme toi, je serais resté longtemps seul.

— Oui, mais je savais que d'autres venaient et qu'ils se contentaient du peu que tu savais dire — si personne n'était venu, je serais arrivé le premier.

— Hé bien ! lui dis-je, le Fils de Dieu assure que les premiers seront les derniers et les derniers les premiers, — voyons si tu seras du nombre. Il se prit à rire en me disant :

— Je suis sûr que tout ira bien puisque tu aimes à rire.

Je commençai à l'instant son instruction ; il m'écouta avec un religieux silence, puis il sortit toujours avec sa même gravité.

Alors je fus témoin d'une scène qui se reproduisit les jours suivants, ainsi qu'on va le voir, et qui témoigne de la grande mémoire de beaucoup de sauvages, de leur insatiable besoin de discourir et de l'organisation puissante de quelques-uns, — qui, élevés dans d'autres conditions, auraient pu donner au monde des orateurs de premier ordre.

A peine sorti de ma maison, Dénégonusyé réunit autour de lui quelques sauvages qu'il rencontra dans les environs, et, s'asseyant sur une pierre, il se mit à les haranguer. — Il parla toute la journée, et la nuit

était venue que j'entendais encore sa voix sonore et timbrée.

Le lendemain, le tribun du désert vint de nouveau me trouver et je continuai à l'instruire. — A peine sorti, il recommença ses harangues de la veille, et bien avant dans la nuit je l'entendais encore pérorer.

— Mais pourquoi parles-tu tant? lui dis-je quand il revint chez moi. — Il y a de quoi te rendre malade et empêcher tout le monde de dormir.

— Pourquoi? me répondit Dénégonusyé; — la chose est naturelle: quand je viens ici et que tu me parles, c'est sans doute afin que je retienne ce que tu me dis; or le meilleur moyen, ce me semble, pour ne pas l'oublier, c'est de le répéter aux autres: — voilà pourquoi je parle si longtemps.

Il y avait à peine dix jours que j'avais commencé l'instruction de ce sauvage que déjà il avait retenu toutes les choses importantes de la religion.

Alors Dénégonusyé m'annonça qu'il devait partir et je lui dis:

— Tu es assez instruit maintenant; si tu veux, je te donnerai le baptême.

— Non! me répondit-il, je n'ai encore rien fait pour le bon Dieu.

— Eh bien ! lui dis-je, quand tu auras fait quelque chose, tu reviendras, et je te baptiserai.

Il partait pour un an.

Il retournait à cent cinquante lieues, sur les bords de la mer Glaciale, d'où il était venu exprès pour me parler.

— Dans un an je reviendrai te voir, dit Dénégonusyé en me serrant la main.

CHAPITRE XX

La nouvelle église est terminée. Le missionnaire reçoit une cloche. — Arrivée de M. Grolier. — Le missionnaire n'est plus seul. — Bonheur de revoir un Français. — La cloche est placée. — Surprise et terreur des sauvages en l'entendant. — La voix de Dieu. — Les sauvages se groupent en plus grand nombre autour du clocher chrétien. — Le missionnaire projette une nouvelle église de vingt mètres de long sur douze de large.

I

Ma nouvelle église était terminée, mon champ ensemencé, — il ne me manquait plus que la cloche, que les barques de la Compagnie devaient m'apporter de jour en jour, — et qui m'arriva avant le retour des sauvages ; nous travaillâmes aussitôt à la placer : ce qui fut l'affaire de peu de temps, et j'attendis, heureux de ménager cette surprise à mes naïfs disciples.

Nous étions alors vers le milieu du mois de septembre, et un jour que, venant de visiter mes filets,

j'étais monté au haut de la colline pour couper les fagots de bois, — je lève la tête et je vois avec une surprise suivie d'un indicible tressaillement un prêtre se dirigeant du côté de ma maison.

A cette vue, je laisse là le fagot commencé et je vole vers mon rocher.

Un instant je crus à un rêve, — c'était une douce réalité..... je n'étais plus seul.

Ah! lorsque pendant de longues années, vos pensées ont dû se replier sur elles-mêmes, — quand votre cœur si longtemps n'a pu s'épancher dans un autre cœur, après de longues heures d'isolement, — comment définir cette émotion de joie et de bonheur qu'on éprouve à l'aspect d'un ami, d'un frère, d'un compatriote peut-être?

Ce prêtre était un compatriote en effet, — c'était un Français, — il s'appelait Grolier.

J'allais pouvoir enfin parler de ma famille, de mes amis, — de tous ceux que j'avais connus et aimés, — j'allais pouvoir parler de la France.

II

Enfin je n'étais plus seul; — je pourrai désormais m'absenter de mon établissement et aller au

milieu des lointains déserts, aux bords des rivières et des lacs chercher les tribus sauvages qui ne viennent pas à Atthabaskaw, — et répandre un peu partout, dans les pays inexplorés, la semence évangélique.

Je pourrai laisser à mon troupeau un second pasteur qui aura soin de lui. Qu'importe maintenant qu'il ne sache pas parler la langue de mon pauvre peuple ? — Mes sauvages en le voyant diront : — « C'est le frère de notre père, c'est notre père aussi. »

Et il pourra les réunir dans le sanctuaire de Dieu.

III

Quelques jours après les chasseurs arrivaient.

Je leur avais promis une surprise.

Aussitôt que les premiers groupes apparurent dans la plaine, je dis à mon serviteur de se tenir prêt à ébranler la cloche. Le brave garçon — qui ne comprenait rien à ce que je voulais faire, m'obéissait machinalement.

Enfin, lorsque quelques centaines de sauvages furent assez rapprochés,

— Sonne, sonne fort, lui criai-je.

Le sauvage m'obéit ; — mais au premier tintement il lâche la corde et s'enfuit épouvanté.

A leur tour, je vis tous les sauvages s'arrêter interdits dans la plaine, cherchant des yeux et des oreilles d'où était parti ce tonnerre qui venait d'éclater.

Un instant je m'amusai de leur étonnement, puis, prenant la corde moi-même, je me mis à sonner à grande volée.

Alors vous eussiez vu tous ces sauvages, les uns à genoux, les autres les bras levés au ciel, gesticulant, priant, criant, — n'osant ni avancer ni reculer...

Ils auraient vu le Grand Lac se changer en forêt, et la forêt se transformer en lac, que leur stupéfaction eût été moins grande.

Je cessai d'ébranler la cloche, et, me montrant à eux, — je leur fis signe d'avancer.

A ce signe, tous, poussés par un élan de joie ou de curiosité, se mirent à courir de toutes leurs forces. C'était à qui escaladerait le premier jusqu'à l'église : jamais l'expression de *course au clocher* ne fut plus vraie ni mieux appliquée.

Ici j'aurais une longue page à écrire des mille questions qu'ils me firent tous à la fois.

Je leur expliquai quel était le but de la cloche ; je leur dis qu'en France elle annonçait toutes les cérémonies religieuses, et tous me promirent bien de

venir à la prière chaque fois qu'ils entendraient sa grande voix.

C'était la première fois que la cloche retentissait sur cette plage jadis déserte.

IV

Je m'aperçus dès lors que le nombre des sauvages qui fréquentaient le poste d'Atthabaskaw s'était considérablement accru. Ma nouvelle église était presque déjà trop petite, mon rêve de fonder sur cette plage une mission considérable se changeait en réalité. Je consacrai cette nouvelle année à agrandir mon champ, à ouvrir des fossés ; je projetai deux autres maisons, l'une pour le compagnon qui venait de m'arriver et l'autre pour les serviteurs que la mission naissante pourrait enfin engager.

Je projetai aussi une autre église, — mais assez spa cieuse cette fois pour parer à toutes les éventualités. — Cette église, qui aura dix-sept mètres de long sur neuf de large, je ne la commencerai que l'année d'après et je resterai quatre ans pour la terminer.

Ces divers travaux ne m'empêcheront pas de visiter régulièrement les tribus disséminées dans toute l'étendue de ce vaste continent.

IV

Déjà presque tous les sauvages qui visitaient le poste d'Atthabaskaw savaient leurs prières, plusieurs savaient lire et passablement écrire. Je m'appliquai ensuite à donner aux cérémonies religieuses le plus de pompe possible, j'avais appris à la plupart des cantiques, qu'ils chantaient en masse au refrain : leurs voix, malgré leur discordance, me charmaient le cœur. Ces hommes qui célébraient aujourd'hui la gloire du Seigneur, étaient hier encore des malheureux dominés par les plus tristes passions et les superstitions les plus hideuses.

Le temps que je n'employais pas à la prière, au catéchisme et à la lecture, était pour moi le plus précieux. C'est dans ces moments de loisir que j'allais visiter les sauvages un à un dans leur loge, soit pour les diriger, soit pour mettre la paix dans leur ménage, calmer les haines, réconcilier des ennemis mortels. Beaucoup encore ne se trouvaient pas toujours bien disposés à recevoir mes conseils, mais je trouvais parfois çà et là des âmes d'élite, des prédestinés qui me payaient surabondamment

de mes fatigues, en me donnant l'espérance pour la conversion de tous ces infidèles.

V

— Mon père, me disait un jour un sauvage baptisé depuis un an, je t'aime et j'aime tes discours; depuis le jour où tu m'as donné le baptême, je ne crois pas qu'il soit sorti de ma bouche une parole malséante. J'aime mon épouse comme moi-même et j'ai la consolation d'en être aimé; tu m'as dit que je devais aimer mes enfants comme un dépôt sacré que Dieu m'a confié. Je les aime comme cela, — je sais qu'ils sont à Dieu plus qu'à moi. Depuis que ta parole s'est fait entendre à mes oreilles, j'ai beaucoup souffert, beaucoup jeûné, sans jamais me plaindre; — Dieu le veut, et je le veux aussi.

—Le Fils de Dieu, comme toi, a jeûné dans le désert, et comme toi il a souffert, répondis-je. Dieu qui aime la résignation, accomplit toujours les désirs de ceux qui savent se résigner; tu seras récompensé dans les cieux de ta bonne conduite.

— Un seul désir me reste, interrompit le sauvage, c'est de mourir bientôt pour voir les merveilles que tu nous prêches.

VI

Peu de temps après mon arrivée à Atthabaskaw, j'avais baptisé une jeune sauvagesse de dix-huit à vingt ans. Pendant les premiers mois de sa conversion cette sauvagesse venait souvent à mes prédications, puis je ne la revis plus. Je lui avais donné le nom de Berthe, et elle était un exemple de modestie et de ferveur. Un jour son mari, que j'avais baptisé aussi, vint me trouver et me dit : — Père, mon épouse est malade, viens la confesser.

Je partis au même instant, en compagnie du sauvage, et quelques heures après nous arrivions à sa loge.

Je trouvai Berthe couchée sur une natte dans un coin du réduit.

— Mon père, mon cher père, s'écria la pauvre malade à mon aspect, Dieu m'est témoin que la vérité va sortir de ma bouche : je vois approcher avec bonheur le jour de ma délivrance. C'est sans doute pour me punir des péchés que j'ai commis avant d'être chrétienne, que Dieu me fait souffrir, car je sais que j'ai été coupable. Mais, depuis huit mois que j'éprouve de cruelles douleurs, je n'ai

jamais laissé échapper de plainte; aussi je sens que Dieu m'a pardonné.

— Oui, Dieu t'a pardonné comme je t'ai pardonné moi-même, lui dis-je, ému jusqu'aux larmes des accents de cette âme résignée.

La sauvagesse se releva à demi sur sa couche; ses yeux, brillant de leur dernier éclat, s'arrêtèrent un instant sur moi... puis elle dit :

— O mon père, je le vois entr'ouvert pour me recevoir, le ciel dont tu m'as tant parlé, je vois la bonne Marie qui me tend les bras. Depuis le jour heureux où tu m'adoptas pour enfant, en versant sur mon front l'eau régénératrice, je t'avais pris pour mon père, et Marie pour ma mère; vous ne m'avez point manqué depuis, et je te vois encore au moment de ma mort. Merci, père, merci d'être venu dans la tente de ton enfant.

— Dieu a exaucé tes prières, mon enfant, il a tenu les promesses que je t'avais faites, de ne jamais t'abandonner.

— Dans le long cours de ma maladie, repartit la sauvagesse, j'ai adressé de nombreuses prières à Jésus et à Marie, non pour leur demander de vivre, mais plutôt de mourir.

Le lendemain, je vins donner à Berthe la sainte communion, et quelques jours après elle expira.

Que de consolations me donna cette bienheureuse mort! Le nom de cette sauvagesse mérite d'être inscrit dans le livre de vie.

VII

— Le père Abraham est malade, me dit-on un jour, il désire te voir.

Celui qu'on appelait le père Abraham était un vieillard octogénaire que j'avais baptisé un an auparavant; son nom sauvage était : INTSOLLÉIYAZI (*bouton de rose*).

Véritable patriarche de sa nation, sa foi ne le cédait en rien à celle de l'ancien patriarche dont il portait aujourd'hui le nom. Je me hâtai de courir vers lui et je le trouvai presque mourant de vieillesse plutôt que de maladie; il était plus qu'octogénaire.

— Mon petit-fils bien-aimé, me dit le vieillard, à peine entré dans sa loge, je veux avant de mourir que tu saches l'histoire de ma vie. Avant de te connaître j'avais eu un autre guide dans la voie du salut; jeune encore, j'interrogeais les plantes, j'interrogeais les fleurs, les astres, les oiseaux, et tout me disait ou semblait me dire : — Je ne me suis

point fait; — il y a donc un Dieu créateur, me disais-je à moi-même; ce maître souverain mérite donc d'être honoré. Seul peut-être de toute ma nation, j'ai commencé à l'adorer, à lui demander mes besoins, à lui offrir ma vie et mes actions. Guidé par une main invisible, je ne me suis point vautré dans le vice; comme mes compatriotes, mes lèvres n'ont jamais proféré ni blasphèmes ni mensonges. J'ai tâché d'élever ma nombreuse famille dans la crainte du Créateur et l'amour des hommes. Le maître qui a parlé à mon cœur dès mon bas âge, n'a pas été pour moi avare de ses dons, la chasse et la pêche ont toujours été faciles et abondantes.... tel était mon état, quand je vis luire pour la première fois le soleil lumineux qui nous annonçait ton arrivée, — toi, l'envoyé du Créateur. — Je bénis ce jour heureux, en pensant que mes parents, jusque-là sourds à ma voix, se rendraient dociles à la tienne.... A Dieu en soit rendu tout honneur, toute gloire, ô mon cher petit-fils bien-aimé.

Abraham, malgré son grand âge, devait vivre encore assez longtemps quoiqu'infirme; il put revenir encore à Atthabaskaw.

— Tu vis donc encore, grand-père? lui dis-je la première fois que je le revis.

— Oui, me répondit-il, Dieu m'a fait vivre jusqu'à

ce jour pour que j'eusse le plaisir de te revoir.

Un jour, je le vis arriver au printemps dans le même état où je l'avais toujours connu ; il tenait entre les bras un de ses petits-fils malade, qu'il m'amenait afin que je le bénisse une dernière fois ; quand j'eus satisfait à ce légitime désir, je voulus essayer de l'encourager, car il paraissait très-affecté ; il m'interrompit en me disant :

—Mon bien-aimé fils, mon heure est proche, mon petit-fils mourra bientôt et je l'accompagnerai au tombeau ; je sais que mon temps est arrivé et je n'en suis point fâché ; il me tarde de voir notre père à tous, la seule prière que je lui fais, c'est de m'appeler à lui.

Il repartit, et huit jours après il était mort. Sa mort fut digne de sa vie. La veille, il avait rassemblé sa famille et lui annonça positivement qu'il allait mourir.

— Je suis sûr, leur dit-il, qu'avant que le soleil de demain disparaisse de l'horizon, je verrai mon Dieu ; ne vous attristez pas sur mon sort, il est digne d'envie ; pour vous, mes enfants, si vous marchez sur mes traces, vous me suivrez dans l'éternité.

A ces mots, il fit le signe de la croix, ferma les yeux et rendit doucement son âme à son Créateur.

CHAPITRE XXI

Dénégonusyé retourne à Atthabaskaw. — Ce sauvage raconte ses aventures dans le désert. — Ce qu'il a fait pour mériter le baptême. — Il veut être baptisé le jour de Saint-Pierre. — Pourquoi. — Prière de Dénégonusyé. — Il reçoit le nom de Pierre. — Sa foi. — Il repart pour sa tribu. — Il fait des conversions.

I

Un jour, comme j'étais à équarrir un tronc d'arbre, je vis venir à moi un sauvage que je crus reconnaître, — mais dont le nom m'avait complétement échappé.

Le sauvage s'était arrêté gravement à quelques pas de distance et gardait le silence ; — puis, voyant qu'à mon tour je ne lui parlais pas, il s'approcha, et, me tendant la main, il me dit :

— Tu ne me reconnais donc pas que tu ne me dis rien?

— Non, qui es-tu ?...

— Mon père n'a donc point de mémoire ?

— Si, j'ai de la mémoire, dis-moi ton nom, et tu verras!

— Je suis Dénégonusyé. L'année passée, en retournant sur les bords de la mer Glaciale, je te promis de venir te revoir dans un an, — et me voici.

— Je vois, lui dis-je, que tu as été fidèle à ta promesse. — Tu voulais travailler pour le bon Dieu avant d'être baptisé; voyons ce que tu as fait depuis.

— Père, me répondit le sauvage, qui n'était autre que le fameux orateur, depuis que je t'ai quitté, j'ai prêché nuit et jour au peuple de ma nation tout ce que tu m'avais appris. J'ai fait prier, j'ai marié, — j'ai enterré : — je crois avoir converti plus de trois cents des miens.

— En ce cas, Dénégonusyé, tu as mérité le baptême.

— Je ne m'appelle plus Dénégonusyé ; — dans ma nation j'ai reçu le nom de Yalty-iyazi, le *Petit-Prêtre*.

Les paroles de ce sauvage me surprirent; je l'emmenai jusqu'à ma maison; — aussitôt qu'il se fut assis, — il sortit méthodiquement son sac à-tabac, bourra son *tshé,* l'alluma, puis il me dit :

— J'ai faim.

— Manques-tu de provisions ?

— Ce n'est pas cela que je veux dire.

— Comment as-tu donc faim?

— Oh ! fit-il avec un soupir prolongé, — il y a longtemps que tu ne m'as parlé, j'ai déjà tout digéré, j'ai faim de ta parole, il me faut quelque chose de nouveau.

— Si c'est de ma parole que tu as faim, je t'en rassasierai, tu sais que je n'en suis pas avare ; — mais dis-moi bien tout ce que tu as fait pour le bon Dieu afin de mériterle baptême.

— Je te l'ai dit, j'ai converti un grand nombre de sauvages, j'ai baptisé, j'ai confessé, j'ai donné des pénitences.

— Alors tu as bien mérité le baptême, convenons du jour où je te l'administrerai.

Dénégonusyé réfléchit un instant et me dit :

— Je veux être baptisé le jour de la fête de saint Pierre.

II

Comme il y avait encore une quarantaine de jours et que nous nous trouvions dans une très-grande pénurie, puisque nous vécûmes cinq semaines, ne mangeant que des fraises sur les collines, ne sachant plus où mettre nos filets à cause de la crue des eaux du lac, je dis au sauvage :

— Pourquoi ne pas choisir une autre fête plus rapprochée? Tu vois que nous ne pouvons rien te donner pour manger, — tu auras longtemps à souffrir.

— N'importe, dit-il, je veux être baptisé le jour de Saint-Pierre. Voyant qu'il tenait tant à son idée, je voulus en connaître la raison.

— Pourquoi le jour de Saint-Pierre ?

— Mais c'est bien simple, fit Dénégonusyé en prenant son ton d'orateur, — moi, je ne fais rien sans raison. Or, si j'ai bonne mémoire, tu me disais l'année passée que Dieu avait donné les clefs du paradis à saint Pierre; je suis bien résolu de ne plus offenser le bon Dieu aussitôt que j'aurai été baptisé, — je choisis donc la fête de saint Pierre afin qu'il m'ouvre la porte et qu'il ne la referme plus.

La raison me parut bonne, et il fut résolu que Dénégonusyé serait baptisé pour la Saint-Pierre ; je recommençai alors son instruction, et, comme l'année précédente, quand il était sorti de chez moi, il haranguait les sauvages.

Quelques jours après, je m'aperçus qu'il était excessivement desséché, et je lui dis :

— Te voilà suffisamment instruit pour recevoir le baptême, va-t'en, tu chercheras çà et là ta nourriture, et tu reviendras quelques jours avant la fête. —

Tu sais que nous n'avons rien nous-mêmes, et nous ne pouvons te faire manger.

— Oh ! ce n'est pas nécessaire, dit-il.

Au bout de quelques jours, craignant qu'il ne s'affaiblît trop, je l'engageai encore à aller chercher un peu de nourriture dans la forêt.

— Tu souffres, lui disais-je, tu as faim ; pourquoi ne pas partir? Il me regarda et me dit :

— Je ne te comprends plus, tu me parles tantôt d'une façon et tantôt de l'autre.

— Je parle pourtant assez bien.

— Ce n'est pas cela; je te comprends bien.

— Mais alors y a-t-il contradiction dans mes paroles?

— Certainement, tu ne dis pas toujours la même chose.

— Explique-moi alors en quoi je me contredis.

— Eh bien, je vais te le dire. L'année passée, tu me disais que lorsque le Fils de Dieu fut décidé à prêcher sa parole, avant d'être baptisé, il répétait souvent : — Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait. — Or, il s'en alla dans le désert et il jeûna quarante jours et quarante nuits ; puis il fut baptisé. Eh bien ! ne faut-il pas que je fasse un peu comme lui?.. Et tu me dis de m'en aller.

III

La veille de la Saint-Pierre, je vis Dénégonusyé plus affaibli encore et ne pouvant presque plus marcher, entrer à l'église. Je le suivis, il s'agenouilla en face de l'autel et j'entendis qu'il disait :

— « Mon Dieu, vous avez beaucoup d'esprit, et moi j'en ai fort peu. Je suis si ignorant que je n'ai pas pu apprendre la prière que j'ai à vous faire. Je vous parlerai avec mon cœur, et j'espère que vous me comprendrez.

« Mon Dieu, je dois être baptisé demain ; mais il y a une foule de choses qui m'embarrassent pour ne plus vous offenser : ainsi j'ai mon épouse qui est borgne, mais c'est là son moindre défaut ; elle est très-lente, quand je la commande ; elle me fait impatienter, il faudrait la corriger, afin de ne plus m'exposer à pécher après mon baptême. — Le deuxième de mes fils a le même défaut que sa mère, il faudrait l'en corriger aussi. Quant aux sauvages mes frères, je les connais beaucoup mieux que le prêtre : — il faudrait donc les convertir ou bien les faire tous mourir d'un seul coup.

« Mon Dieu, je dois être baptisé demain ; mais il y

a longtemps que je ne mange guère ; vous avez dit : Demandez, et vous recevrez ; or, comme je ne peux pas vivre sans manger, vous êtes obligé de me donner bonne chasse après, car je partirai demain. »

Et le sauvage continua, longtemps encore, à faire à Dieu ses naïves recommandations.

Le lendemain, un peu avant l'aurore, on frappait à coups redoublés à ma porte.

— Qui est là ? criai-je.

— C'est moi, — Dénégonusyé. — Tu devrais savoir que c'est aujourd'hui Saint-Pierre et que je dois être baptisé.

— Il est encore trop matin, lui répondis-je, attends après la messe.

Il attendit, et, de suite après la messe, au moment où je me tournais pour dire quelques paroles aux sauvages qui étaient là, il se leva au milieu de l'assemblée et me dit :

— Tu devrais savoir que c'est aujourd'hui que je dois être baptisé.

Les assistants, surpris de cette apostrophe, firent entendre quelques murmures. — Je leur imposai silence de la main. En ce moment, on eût dit qu'un rayon lumineux environnait la tête du néophyte des bois. — Le Saint-Esprit avait hâte d'habiter dans ce nouveau tabernacle.

— Pierre, lui dis-je, — car ce fut le nom que je lui donnai, — veux-tu te trouver baptisé ?

— Oh ! oui, je le veux, dit-il, il y a bien longtemps que je le demande. — C'est l'unique désir de mon cœur.

Bientôt l'onde régénératrice coulait sur le front du sauvage.

L'Église comptait dans son sein un prédestiné de plus.

Le lendemain, Dénégonusyé me dit :

— Je pars. Je vais chercher de la nourriture. Dieu s'est obligé à me faire manger.

Quelques jours après, il revint frapper à ma porte et me dit :

— Viens sur les bords du lac, et tu verras.

Il avait un canot plein de viande et il me le montrait en disant :

— Tu vois que le bon Dieu a tenu sa promesse. — Je sais que tu es dans le besoin, je t'apporte des provisions.

Il repartit en m'annonçant qu'il ne reviendrait que dans un an ; mais, à ma grande surprise, quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'il entrait encore chez moi, et me disait suivant son habitude :

— Père, j'ai faim de la parole de Dieu. J'ai digéré tout ce que tu m'avais donné.

Je le gardai quelques semaines encore.

Un jour, pendant que je l'instruisais, il aperçut une vieille calotte, jetée par mégarde sur une chaise. Il la prit en me priant de la lui donner.

— Je veux bien, lui dis-je, si elle peut t'être utile.

— C'est ainsi qu'il me la faut, dit-il.

Ignorant ce qu'il voulait en faire, je la lui laissai, et il partit. — Quand il fut de nouveau au milieu de son peuple, il mettait la vieille calotte sur sa tête et disait :

— « Le printemps passé, quand je vous ai laissés,
« quelques-uns croyaient que je n'étais pas prêtre,
« que peut-être je ne parlais pas toujours très-juste,
« voyez cette calotte, c'est la calotte de notre Père.
« — Ce qu'il dit, c'est ce que je vais vous dire;
« quand je parlerai, dites : — Ce n'est pas lui qui
« parle : c'est notre Père. De cette manière, vous
« profiterez bien mieux. »

Ce ne fut que plus tard que je sus l'usage que Dénégonusyé avait fait de ma calotte ; il me l'apprit lui-même un jour qu'il vint me demander une clochette pour dire *la messe.*

CHAPITRE XXII

Éloquence des sauvages. — Ce que les sauvages appellent *faire la messe*. — Discours des sauvages.

I

Dans les tribus où le christianisme a pénétré, les types de Dénégonusyé ne sont pas rares.

L'histoire que je viens de rapporter est un tableau véritable des mœurs des sauvages devenus chrétiens. Les sauvages qui restent loin de l'église, se réunissent le dimanche sur le mont voisin le plus élevé, ils s'orientent le mieux possible, se tournent du côté où ils savent qu'une église se trouve, et chantent des cantiques ou récitent des prières. Bientôt le plus grand orateur se lève, fait le sermon : il rappelle tout ce qu'il a ouï dire et fait des applications morales. Quand l'un a fini de parler, un autre recommence.

C'est ce qu'ils appellent *faire la messe*.

Il arrive souvent que ces chrétiens, étant malades et trop éloignés du prêtre, disent à l'un de leurs parents ou amis, au moment de mourir : — « Écoute « ce que je vais te dire. — Si je voyais le prêtre, je « lui dirais ceci.... Quand tu le verras, tu te con- « fesseras pour moi. » C'est dans ce sens que Déné-gonusyé disait la messe et confessait.

Il n'est pas rare aussi de les entendre discourir entre eux, prenant pour sujet la religion : ils aiment à parler des choses de Dieu.

Je me souviens d'avoir entendu quelques sauvages tenir conversation au milieu d'une trentaine des leurs. — J'ai retenu quelques-unes des paroles qui me frappèrent le plus, tant par la justesse du fond que par l'originalité de la forme.

II

L'un disait :

— « Je n'ai pas besoin de lire, comme font les « jeunes gens, pour comprendre les choses du bon « Dieu. — Je regarde le ciel, je regarde la terre et « je dis : C'est lui qui a fait tout cela. Quand je « passe le long des rivières et que je vois des plantes, « des oiseaux, des poissons, je dis encore : C'est le

« bon Dieu qui a fait tout cela, et je l'en remercie.
« — Depuis que nous avons connu le prêtre, je n'ai « jamais désiré de vivre. Je vis au jour le jour. « Chaque matin, en m'éveillant, je dis : — Voilà « que le bon Dieu me donne un nouveau soleil, et « ma pensée ne se porte pas plus loin.

« J'entends quelques-uns dire : — Le printemps « prochain je ferai telle chose ; mais je ne trouve « pas cela bien ; il faudrait ajouter : — Si le bon « Dieu me conserve, si je vis jusqu'à ce temps-là. »

Un autre lui répondit :

— « Tout ce que tu dis est bien vrai ; mais je « remarque une chose qui me fait de la peine ; il « y a des sauvages qui sont fiers quand ils ont de « beaux habits, ils chassent tout l'hiver, apportent « beaucoup de fourrures et ne trouvent jamais qu'il « y en a assez. — Moi, je n'aime pas cela : mes ha- « bits peuvent bien être laids ; si mon cœur est bon, « cela me suffira. Aussi, je dis toujours à mes en- « fants :

— « Mes enfants, faites de la sorte..... écoutez « bien ce que je vous enseigne ; je pense que j'ai un « peu le souffle du bon Dieu : ma tête, mes bras, « mes jambes, mon esprit, tout cela ne fait qu'un ; « ce que le bon Dieu dit est comme cela..... « écoutez donc bien sa parole.... Que vous importe

« que vous ayez de beaux habits ? — ce n'est pas ce « qu'il demande. »

Un troisième ajouta :

— « Nos ancêtres, que nous regardions comme « des hommes distingués, nous disaient : — Vous « êtes comme des dieux... ils parlaient comme des « sages suivant la nature ; mais comme Dieu ne leur « avait pas encore donné à *manger sa pensée*, ils « ne disaient que des sottises. Moi-même, jeune « encore, quand mon esprit commença à prendre « de l'énergie, je commençai à avoir une très-grande « estime de ma personne ; je disais : — Qui plus que « moi a droit de se croire Dieu? Quand les vieillards « parlaient en ma présence, je trouvais que très- « souvent ils disaient des inepties ; — il faut donc « que je leur sois supérieur, pensais-je. Grandis- « sant dans ces pensées, je me disais : — Moi seul « je suis grand. Mais, depuis que le prêtre est venu, « depuis que j'ai entendu ses paroles, mes idées « ont changé : de grand, je suis devenu petit, je « suis redevenu comme enfant ; je regarde comme « rien ce que j'aimais autrefois. — Les fourrures, « les draps fins, les beaux fusils, voilà ce qui est bon, « me criait-on. Sans doute, cela est utile ; mais, « quand je considère et que je médite la parole « du père, je regarde tout cela comme rien. »

CHAPITRE XXIII

Le rêve est devenu réalité. — La mission est assurée pour l'avenir. — Le missionnaire est proclamé par les sauvages le *petit faiseur de terre*. — Projet d'un voyage chez les Castors.

I

C'était en 1859, il y avait près de dix ans que j'étais arrivé à Atthabaskaw, seul et ne connaissant ni les mœurs, ni les coutumes, ni les langages des peuples sauvages qui fréquentaient ce poste.

Mes longues veilles d'études avaient porté leur fruit ; à force de persévérance, j'étais alors parvenu à approfondir ces différentes langues sauvages, que nul étranger encore n'avait pu apprendre et qu'il fallait savoir, sous peine de reprendre le chemin par où j'étais venu.

Mon désir de créer sur cette place une mission qui pût rayonner sur tout l'extrême nord du continent américain, s'était accompli.

Mon rêve s'était presque réalisé : la première année j'avais construit une maison et une chapelle; la seconde année j'avais transformé les marais en champs fertiles et en jardins; la troisième, je construisais une nouvelle église, une nouvelle maison et cuisine, une étable, une autre maison pour les engagés de la mission, puis j'entreprenais enfin une grande église qui, sur cette plage, peut passer pour un véritable monument et que j'avais terminée après quatre ans de travail.

Quelle différence du jour où j'étais arrivé à Atthabaskaw! Maintenant, en ces lieux déserts si longtemps, une population considérable venait s'agglomérer; chez ces hommes, qui désormais se regardaient comme des frères, le christianisme avait remplacé l'idolâtrie, la barbarie avait fait place à la civilisation et quand les tentes se dressaient à l'entour de mon établissement, quand la cloche se faisait entendre, ce n'était plus une tribu sauvage qui était là réunie, c'était une société de chrétiens.

Quel triomphe pour la religion!

Quelle joie pour le ciel!

Quelle consolation pour le missionnaire!

II

Sous le rapport matériel, la mission était désormais assurée de l'avenir. J'avais pu engager des serviteurs, sans crainte de ne pouvoir les nourrir. Dans les champs que j'avais créés, les pommes de terre poussaient à merveille, l'orge nous promettait une récolte, des vaches à lait étaient à l'étable et nos chiens, si utiles dans ces contrées, se multipliaient.

En automne 1858 nous récoltions 150 sacs de pommes de terre, 70 sacs d'orge et un peu de froment. L'étable renfermait des bœufs, des vaches et des chevaux.

Les sauvages, habituellement si pauvres, et dont l'ambition se borne au bien-être que leur procure la chasse ou la pêche, étaient grandement surpris de tout ce qu'ils voyaient, aussi ne m'appelaient-ils plus que : LE PETIT CRÉATEUR, ou, pour mieux dire, LE PETIT FAISEUR DE TERRE.

A Dieu ne plaise que je me glorifie dans ces souvenirs ! les œuvres de la foi ne sauraient être dominées par un motif humain.

Est-ce à l'instrument de s'attribuer l'œuvre de celui qui le met en mouvement ?...

III

Mais je n'ignorais pas que j'avais été envoyé en ces lieux, non pas uniquement pour bâtir des maisons, construire des églises, drainer des marais et ensemencer des champs.

J'étais venu, surtout, pour répandre la semence évangélique, et si Dieu m'avait donné l'intelligence des langues sauvages, ce n'était pas pour ma gloire mais pour la sienne. Le moment était donc arrivé pour moi d'aller faire entendre sa parole, un peu partout, dans ces immenses contrées, d'aller prêcher la bonne nouvelle aux nations encore ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance.

IV

Confiant donc en Dieu, plus qu'en moi-même, je résolus de visiter tour à tour les tribus disséminées sur ce lointain continent.

Tantôt entraîné sur une frêle barque, je traversais les lacs ou côtoyais les rivières, tantôt je m'aventurais à petites journées à travers les neiges et

les glaces, ayant pour toit la voûte azurée, pour lit la terre nue et pour voiture mes raquettes et mon bâton. J'allais semant, d'ici de là, dans toutes les directions, et quand au bout de plusieurs mois je revenais de ces courses lointaines à ma demeure d'Atthabaskaw, j'étais heureux de penser que le grain que je venais de répandre, au milieu des forêts ou sur les bords des rivières, ne serait pas tout à fait stérile pour la moisson du Seigneur.

V

C'est ainsi que j'ai pu visiter toutes les tribus qui forment aujourd'hui le district auquel Atthabaskaw a donné son nom; c'est ainsi que j'ai pu voir la sauvagerie dans tout ce qu'elle a de plus navrant.

Quand j'arrivais au milieu d'une peuplade non encore convertie, que je voyais ces malheureux Indiens s'enfuir à mon approche, comme des animaux effarouchés, parfois le découragement s'emparait de mon âme et je regrettais même d'être venu apporter la parole de vie à ces êtres dégénérés, qui semblent n'être nés que pour végéter et mourir. Parfois aussi j'étais reçu sans crainte, mes paroles étaient comprises, et alors j'étais heureux, le cou-

rage revenait dans mon âme. C'étaient là mes grandes consolations. Les sauvages, toujours avides de nouvelles, m'écoutaient avec avidité, me promettaient de venir me voir à Atthabaskaw. Ces promesses, presque toujours tenues, étaient un succès pour le missionnaire.

Lorsqu'au milieu du désert, sur le haut d'un rocher ou au bord d'un lac, j'apercevais tout à coup une croix, quand ce signe triomphant m'indiquait que des tentes chrétiennes étaient dressées non loin de là, oh! comme alors mon âme débordait de joie! A mon entrée dans la tribu, les sauvages poussaient des cris d'allégresse, comme des enfants qui revoient un père.

Oui, j'étais heureux alors, car je sentais que ma semence avait porté son fruit.

VOYAGE CHEZ LES CASTORS.

CHAPITRE XXIV

La rivière à la Paix. — Beautés du paysage. — Commencement des difficultés de ce voyage. — Les rameurs découragés. — Ils veulent retourner. — Le missionnaire refuse. — Le canot est crevé. — Des secours arrivent. — On repart à cheval. — Arrivée à Dunvergun. — Joie des Castors. — Leur démoralisation. — L'incantation chez les Castors. — Le jeu de main. — La médecine des Castors. — Les docteurs *ès magie.* — Les Castors ne veulent pas renoncer à leur superstition. — Une fête chez les Castors. — Le *Redoutable.* — Festins, danses. — Caractère des Castors.

I

Un des affluents du lac Atthabaskaw est la *rivière à la Paix;* ce nom lui vient de la paix qui fut faite il y a environ soixante ans entre les Montagnais d'un côté et les Castors de l'autre.

Cette rivière prend sa source dans un petit lac situé au haut des montagnes Rocheuses. Dans son cours rapide depuis sa source jusqu'au lac Atthabaskaw, deux cents lieues environ, elle s'est creusé un lit

14

très-profond ; sur son parcours on aperçoit des côtes abruptes qui ne mesurent pas moins de 300 mètres de hauteur, on assure même qu'un peu plus loin il en existe de plus élevées.

Vers la fin du mois de juin et pendant le mois de juillet, la rivière, accrue par la fonte des glaces des montagnes Rocheuses, entraîne dans sa course des bois de haute futaie; j'ai mesuré quelques-uns de ces troncs d'arbres qui avaient 4 à 6 mètres de circonférence. La masse d'eau de cette rivière à cette époque est immense. J'ai vu souvent le lac Atthabaskaw, qui déverse lui-même son trop-plein dans la grande rivière des Esclaves, monter en peu de jours de 3 à 4 mètres sur toute sa vaste superficie.

Les rives de la rivière à la Paix, d'une extrémité à l'autre, sont riches de toutes manières, le sol y est excellent et serait très-fécond s'il était livré à la culture. J'ai vu au fort *Vermillon* des épis de blé en parfaite maturité.

Plus on remonte la rivière, plus le climat est tempéré. La pierre à chaux, le plâtre, le charbon de terre, le soufre pur et transparent, le fer, l'airain, que sais-je encore? toutes les richesses abondent sur ces rives inexplorées; j'ai trouvé même, en remontant le cours d'un torrent, un limaçon de mer pétrifié dont les parois intérieures étaient recouvertes d'une forte

couche d'une matière jaune et luisante que je pris pour de l'or.

J'ai su, depuis, qu'une mine d'or a été découverte non loin de là.

Les hauteurs éloignées de cette rivière sont recouvertes de hautes forêts, et, au bas, se déroulent d'immenses et fécondes prairies, dédaignées maintenant par les buffles qui autrefois y étaient très-nombreux. Aujourd'hui tous les affluents de la rivière abondent en castors ; le voisinage de ces animaux a fait donner aux sauvages habitants de ces contrées le nom de CASTORS.

Je savais cette tribu dans une position affreuse, les maladies, suite de leur vie déréglée, les décimaient peu à peu ; depuis longtemps je gémissais en pensant qu'elle était sur le point de disparaître, et je voulais porter la lumière au milieu de ces ténèbres.

Le dessein d'entreprendre une mission chez les Castors m'occupait depuis longtemps, c'est-à-dire depuis le jour où j'avais entendu parler d'eux.

II

La Compagnie de la Baie d'Hudson a trois forts le long de la rivière à la Paix, un au *Vermillon*,

l'autre à *Dunvergun* et le troisième presque à sa source, appelé le fort *Jhon.*

Mon but, en entreprenant ce voyage, était de visiter tous les sauvages qui fréquentent ces deux postes, de juger de leurs dispositions et de dresser ensuite mes plans. Je m'étais proposé de passer quelques jours à Dunvergun et quelques jours au Vermillon, espérant recueillir une abondante moisson spirituelle. La Providence en avait décidé autrement. Je ne recueillis que des fatigues et des dangers.

III

Le 15 septembre 1859, quittant ma demeure d'Atthabaskaw, je me déterminai à remonter la rivière à la Paix, accompagné d'un chargé d'affaires de la Compagnie, de huit jeunes rameurs et d'un vieux guide; je devais arriver vers le 15 octobre au plus tard à Dunvergun, époque où j'étais sûr d'y rencontrer les Sauvages, mais j'avais compté sans le mauvais temps. Peu de jours après notre départ, le soleil sembla tout à coup avoir disparu de l'horizon, à chaque instant nous étions arrêtés par des pluies torrentielles; le 12 octobre, nous avions fait à peine la moitié du chemin. Cependant, jusqu'à ce

moment, j'avais conservé l'espoir de voir enfin la nature cesser d'être inclémente et d'arriver au but, avant le départ des sauvages ; mais, le 13, nous avions fait à peine une lieue, qu'un vent violent se leva, il fallut s'arrêter ; j'étais triste de ce contre-temps fatal pour la mission que j'entreprenais, tandis que les rameurs qui m'accompagnaient en étaient au contraire tout joyeux. — « Nous sommes dans l'impossibilité d'avancer, disaient-ils, il faudra bien que nous retournions. »

Notre canot était amarré au bord de la rivière.

— Père, me disaient mes compagnons, cessons de remonter. Nous reviendrons l'an prochain, en quatre jours le courant nous ramènera à Atthabaskaw.

— Non, mes amis, je ne retournerai pas, — du courage, — le vent cessera, dans quatre jours nous serons à Dunvergun.

— Mais !.....

— Pas de mais, exclamai-je avec force. Si vous voulez retourner, je resterai seul ici.

— Vous abandonner ! jamais, jamais, s'écrièrent-ils en chœur.

— Eh bien, alors, ayons confiance en Dieu.

IV

Nous étions en ce moment sur une plage des plus désertes, nous apercevions de tous côtés des ours, des orignaux et autres animaux sauvages.

— Amis, dis-je à mes jeunes gens, puisque Dieu nous force à nous arrêter ici, nous pourrons, au moins, y augmenter nos provisions.

— Père, me dirent-ils, redevenus joyeux par la perspective d'une bonne chasse, si demain le vent continue à souffler, nous ne perdrons pas notre temps.

Le lendemain, en effet, une chasse abondante venait faire diversion à mon ennui, en moins de cinq heures deux gros ours et quatre orignaux étaient tués.

Mes compagnons, transportés d'ardeur, s'étaient dispersés au loin dans les bois, — j'étais resté blotti dans le canot; seul, le vieux guide était près de moi.

Nous entendions de temps à autre les coups de fusil des jeunes chasseurs.

Le vent soufflait toujours avec une extrême violence. Le ciel se chargeait de nuages noirs, précur-

seurs de l'orage. La rivière grossissait à vue d'œil.

— Père, me disait le vieux guide, il doit pleuvoir tout près d'ici... j'ai bien peur que nous ne puissions plus ni avancer ni reculer.

— Ayons confiance, ne cessais-je de lui répéter; demain il fera peut-être soleil.

Le vieux sauvage secouait la tête d'un air d'incrédulité. Tout à coup, vers les trois heures du soir, le canot reçut un choc terrible, il était crevé, un gros tronc d'arbre, entraîné par le courant, avait produit ce désastre en moins de cinq minutes; nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture.

Heureusement nos jeunes gens arrivaient de la chasse, ils entendirent nos cris de détresse.

Réunissant nos efforts, nous parvînmes à décharger le canot, puis à le ramener à terre. La plupart de nos provisions étaient perdues, tous nos effets étaient mouillés. C'était le 14 octobre.

Le lendemain le vent s'était apaisé et le soleil apparaissait à travers quelques rares nuages. Nous travaillâmes à radouber l'embarcation et à faire sécher nos vêtements.

V

Le 15, nous pûmes nous remettre en route. Dieu, ce jour-là, sembla vouloir nous récompenser de notre constance, en nous envoyant un splendide soleil. La soirée fut magnifique, le firmament avait revêtu ses plus beaux ornements; les aurores boréales le sillonnaient dans tous les sens, les étoiles brillaient comme des lampes ardentes, nous nous couchâmes joyeux, pleins d'espoir pour le lendemain.

Hélas! le lendemain, nouvelle déception, nous nous éveillâmes couverts d'un pied de neige. C'était la nuit du 16 au 17 octobre. La neige continuait à tomber à gros flocons, mais la température était douce et nous pûmes nous remettre en route. Le soir, la plus grande difficulté fut de trouver une place pour passer la nuit, la terre étant couverte de plus de deux pieds de neige. A force de recherches, nous pûmes dresser nos tentes à l'abri de quelques gros sapins.

Si le jour a ses alarmes, la nuit a ses rêves heureux. — Je rêvai que nous étions rendus à Dunvergun que j'y étais entouré de Sauvages, tous joyeux de m'y voir. Je remerciai Dieu de m'avoir permis de

faire quelque chose pour ces malheureux enfants, lorsque tout à coup je suis réveillé par ces paroles du guide :

— Debout, debout, amis ! la neige tombe plus fort que jamais et le froid arrive.

C'était une triste vérité. La rivière était encore libre, nous attendîmes jusqu'à midi, et alors, malgré la neige qui tombait toujours, encouragés par un vent favorable, quoique froid, nous nous remîmes en route.

VI

A la nuit tombante nous ressentons, pour la première fois, un froid glacial ; on ne peut plus se faire illusion, c'est l'hiver qui commence. Nous nous empressons de sauter à terre, d'immenses feux sont allumés, nous nous réchauffons, nous mangeons, et nous dressons nos tentes pour la nuit.

Dieu seul sait ce qui se passa pendant cette nuit néfaste; quant à moi, j'avais dormi d'un profond sommeil; mais quelle ne fut pas ma surprise, le matin en me levant, de voir le bateau pris dans la glace; heureusement le centre de la rivière était encore libre, nos hommes débarrassèrent le canot,

à coups de tête de hache, et nous pûmes repartir.

Le froid était devenu d'une intensité extraordinaire, la rivière charriait des glaçons d'une grosseur démesurée. A dater de ce moment nous dûmes nous livrer à un travail qui paraîtra fabuleux en Europe et surtout en France.

Comme le courant était très-rapide, les glaçons, entraînés par le courant, venaient parfois heurter notre embarcation et auraient dû infailliblement la faire chavirer; il fallut attacher un câble à l'avant, et nos hommes s'y attelèrent. Ils traînèrent ainsi le canot pendant quatre jours, ayant de la neige jusqu'au-dessus des genoux, et très-souvent obligés de traverser des bras de la rivière, en marchant dans l'eau, sans cesse frappés par les morceaux de glace qu'elle charriait.

Ces braves gens étaient exténués, mais ne murmuraient pas, quelquefois même je les entendais plaisanter sur la rigueur du froid.

Le 27 octobre, vers midi, nous entendîmes des cris de joie en haut de la côte. C'étaient les hommes du fort qui arrivaient à notre rencontre avec des chevaux, pour nous transporter avec nos bagages et nos provisions.

VII

Le canot est solidement amarré au bord de la rivière, bientôt les chevaux sont chargés et nous nous mettons en route, le cœur plus joyeux, et pleins d'espérance d'arriver bientôt au but.

Ici se présente un spectacle d'un nouveau genre. Qu'on se figure sept ou huit monticules superposés en forme de mamelons et à pentes rapides, au bas vous verrez une vingtaine de chevaux, chargés de caisses et de ballots, une trentaine d'hommes les suivent.

Il faut grimper sur le haut de ces monts recouverts de neige, des milliers de chevreuils, paisibles et uniques habitants de ces déserts, fuient à notre approche, puis s'arrêtent étonnés... et regardent.

On monte, on monte toujours, la plus simple prudence semble vous dire qu'on est exposé à un péril certain, n'importe, les chevaux deviennent chevreuils, les hommes chamois, l'ascension se prolonge, puis arrivé au sommet, il faut descendre, et c'est alors que l'effroi est permis.

Après trois heures d'escalades et de descentes,

nous arrivons enfin sur le sommet du dernier mamelon.

Quant à moi, monté sur un vigoureux cheval, j'avais eu l'audace de prendre les devants, et j'arrivai le premier au faîte.

Alors se déroule, à mes regards surpris, une plaine immense; le danger est passé, nous dressons nos tentes pour camper.

VIII

Le lendemain nous reprenons notre course, nous n'avons plus à redouter les glaçons, les avalanches, les précipices; nous marchons aujourd'hui dans la prairie, et quand les broussailles nous empêchent, nous traçons une voie avec nos haches. Un beau soleil brille sur nos têtes; en tout autre moment il nous aurait réjouis, aujourd'hui, au contraire, le soleil fond la neige, et il faut nous résoudre à marcher dans l'eau.

Enfin le 28 octobre, vers le milieu du jour, nous aperçûmes le fort Dunvergun.

— Dieu soit loué, m'écriai-je, nous touchons sinon à la terre promise, du moins au terme d'un périlleux voyage.

Avant la nuit j'arrivai à Dunvergun.

IX

La nouvelle de mon arrivée fut bientôt répandue parmi les sauvages. Le lendemain j'entendis tout à coup, dans le lointain sur les deux côtés de la rivière, quelques décharges de coups de fusil, bientôt les détonations se rapprochèrent, c'étaient les Castors qui arrivaient en masse.

Ces pauvres jeunes gens me faisaient une démonstration à leur manière : je m'empressai d'aller au-devant d'eux, et dès qu'ils m'aperçurent, ils poussèrent des cris de joie mille fois répétés par les échos d'alentour. J'étais payé de mes fatigues, leur joie de mon arrivée remplissait mon âme d'espérance : hélas ! je ne me doutais pas de la profonde démoralisation de cette tribu.

Dès le lendemain je commençai à les instruire : les premiers jours ils obéirent à mon appel, ils écoutèrent mes exhortations, beaucoup même me promirent de se convertir ; pendant une semaine tout alla au mieux.

Le dimanche, j'annonçai une réunion générale, les Castors m'arrivèrent en grand nombre. Après leur avoir expliqué les devoirs réciproques des époux

et des épouses, j'arrivai à la question du jeu, cause principale de leur abrutissement.

X

Le jeu, après la magie ou incantation, est la passion dominante des Castors. Ce jeu consiste à cacher un osselet dans une main et à faire deviner par l'adversaire dans quelle main se trouve l'osselet. C'est bien naïf, direz-vous; mais, chez les Sauvages, ce jeu est rempli de mystère. D'abord ils se réunissent en très-grand nombre d'associés: derrière se trouvent les témoins, et aux extrémités de la troupe se tiennent les joueurs de tambours. Tandis que les uns poussent des hurlements, que les autres battent du tambour, que tous s'agitent comme des énergumènes, un mystère s'accomplit, c'est la divination.

Par ce jeu, en apparence puéril, il arrive que les sauvages perdent poudre, balles, plomb, hardes, chevaux et enfin tout ce qu'ils ont. Ce jeu dure le jour et la nuit, par le beau et le mauvais temps. La chaleur et le froid, rien ne les arrête, de là résultent les maladies, les querelles, les inhumanités, car les Castors sont sans entrailles, ils éprouvent un bar-

bare plaisir à voir mourir, de faim ou de froid, ceux à qui ils ont gagné leur unique moyen de subsistance. Le mal est si grand et si invétéré chez eux, que même les femmes et les enfants croiraient ne pouvoir passer la journée s'ils n'avaient pas *joué à la main*.

XI

J'attaquai donc résolûment la question de ce jeu. Je l'attaquai avec modération et douceur, leur démontrant ses inconvénients et ses suites fâcheuses. Mon discours terminé, un Castor se leva et me dit :

— Père, tu as raison : jusqu'ici, dans notre ignorance, nous jouions pour bannir l'inquiétude, mais puisque tu le défends, nous y renoncerons.

— Dieu le fasse, répondis-je, et vous serez heureux.

— Voyons, criai-je alors à l'assistance, promettez-vous à Dieu et à moi son ministre, de ne plus *jouer à la main* ?

— Oui ! oui ! dirent-ils avec enthousiasme, nous le jurons !

La suite fera voir quelle foi il faut ajouter à leurs serments.

— Mes amis, leur dis-je, le moment est venu, vous

allez bientôt partir pour la chasse, amenez-moi immédiatement les enfants et je les baptiserai.

Personne ne répondit.

Je répétais mes paroles; un vieillard se leva et me dit gravement :

— Les Castors ne veulent pas que tu baptises leurs enfants.

— Pourquoi?...

— Parce que, après le baptême, ils ne pourraient plus exercer la magie, et que, s'ils étaient malades, ils mourraient.

Je compris, dès lors, la profondeur du mal, mais ce que je ne pouvais comprendre c'est que ces hommes qui, hier encore, me promettaient de se convertir, que ce peuple qui, à mon arrivée, semblait se prêter en masse à l'impulsion que je voulais lui donner, refusât aujourd'hui le baptême.

— Malheureux, m'écriai-je alors presque indigné, votre magie, votre incantation n'est pas plus permise avant qu'après le baptême. Si, comme vous me le disiez hier encore, vous voulez être chrétiens, sachez que la loi du REDOUTABLE (Dieu) défend la magie et que toutes vos incantations n'empêchent pas de mourir. Depuis moins de deux ans la moitié de vos frères sont morts, quoiqu'ils eussent exercé sur eux toute leur science magique.

— Père, me répondit le Castor qui avait pris la parole pour tous : — l'incantation est notre seule médecine, si tu veux que nous ne l'exercions plus, il faut nous apporter plusieurs grandes caisses d'autres médecines pour nous empêcher de mourir.

Je tâchai de leur faire comprendre que la fonction du prêtre n'était pas de guérir le corps, que, cependant, je ne défendais pas l'usage raisonnable de la médecine et que moi-même, quand je pourrais, je leur donnerais des remèdes pour le soulagement de leurs maladies, sans avoir la prétention de les guérir. Ils parurent convenir de ce que je leur disais, mais ils ne voulurent pas m'apporter leurs enfants pour recevoir le baptême.

La superstition de ce peuple m'attrista, je venais de me convaincre que tous mes efforts seraient inutiles, pour les convertir au christianisme, s'il n'y avait pas moyen de leur permettre de continuer *leur médecine*, ainsi qu'ils appellent leur magie ou leur incantation.

XII

La médecine des Castors n'est pas absolument mauvaise; bien différents des Cris et des Sauteux, qui prétendent avoir un commerce habituel avec le

démon, les Castors prétendent n'invoquer ni Dieu ni le diable; mais ils croient avoir le pouvoir de guérir les maladies par le chant et les attouchements. Tous les Castors sont docteurs, mais non pour eux et leur famille.

Voici l'usage à ce sujet.

Aussitôt que quelqu'un est malade le *docteur ès magie* est appelé. En entrant dans la cabane du malade il lui présente un tambour peint en rouge, bleu, blanc et noir ; après quoi il commence un chant lugubre et larmoyant qu'il accompagne de battement sur sa caisse bariolée. Tout à coup il s'arrête, s'assied à côté du malade, simulant une grande agitation, puis le flaire dans toutes les parties du corps, et enfin s'écrie :

— Je vois le mal, je le sens. C'est un esprit mauvais ; je vais l'arracher.

Alors il suce la chair du malade, depuis les pieds jusqu'à la figure, puis il s'écrie victorieux :

— Le voilà !... je le tiens !

Et l'imperturbable docteur montre dans sa main tantôt une petite pierre ronde, tantôt un osselet qu'il prétend avoir arraché du corps du malade.

Si, après cette première scène, le malade n'est pas guéri, ce qui arrive toujours, la comédie recommence, le docteur s'agite plus que jamais, crie

comme un possédé, frappe du tambour et continue, pendant plusieurs nuits consécutives, à extraire du corps du malade des pierres, des osselets, des vers. Quand la maladie a résisté à ces savantes opérations, le médecin déclare, doctoralement, que le corps du malade est plein de mauvais esprits et qu'il n'est pas assez fort pour les déloger.

Ce qui n'empêche pas M. le docteur ès magie de recevoir son payement qui consiste en hardes ou en viande sèche.

Le métier de docteur est lucratif même chez les Castors.

Cette médecine est plutôt un enfantillage et une supercherie qu'une opération magique; si ces sauvages ne m'avaient pas refusé de faire baptiser leurs enfants, j'aurais certainement excusé leur ridicule manière de chercher à se guérir.

XIII

Après ce qui venait de se passer, je m'attendais à ne plus revoir les Castors, lorsque le surlendemain, et à ma très-grande surprise, ils m'envoyèrent une députation.

— Père, me dirent les députés, nos concitoyens

nous envoient auprès de toi, pour te demander si tu veux nous permettre de nous réjouir un peu aujourd'hui ; tu nous défends le jeu de main, la médecine, y a-t-il aussi du mal à faire un festin?...

— Non, répondis-je, il n'y a pas de mal à se réunir en famille, pour prendre un repas et entretenir ainsi la charité, non-seulement cela n'est pas un mal, mais c'est un grand bien.

— Tu nous permets de danser.

— Danser n'est pas mauvais non plus, mais rappelez-vous que vous êtes en présence du *Redoutable*.

Je savais, pourtant, que les festins et les danses des Castors ne sont pas sans pratiques superstitieuses, mais je savais aussi que si je le leur avais défendu ils ne m'auraient pas obéi. — Cette démarche était une nouvelle feinte.

Les députés, néanmoins, parurent joyeux de ma condescendance.

— Pour vous prouver que je ne m'oppose point à votre demande, leur dis-je, quand ils furent sur le point de me quitter, j'irai moi-même vous voir danser.

Les députés partirent. Quand les Castors connurent ma décision, il y eut explosion de joie parmi eux.

Danser avec la permission du prêtre c'était une nouveauté.

Le lendemain la fête était organisée.

XIV

C'est sur le bord de la rivière, au centre d'une belle prairie que doit avoir lieu le festin. A peine le soleil est levé que déjà, de tous les points environnants, arrivent hommes, femmes et enfants, tous chargés de branches d'arbres. En peu d'instants une salle verte, de 200 mètres environ de circonférence, est construite.

Au milieu de cette enceinte verdoyante, un grand feu est allumé, c'est là que se feront les libations.

A un signal donné s'avance cette foule d'hommes, parés de leurs plus beaux habits, ils portent chacun un plat rempli de graisse et un petit sac plein de viande sèche.

Deux vieillards, debout au milieu du cercle, reçoivent avec cérémonie l'offrande de chacun, à côté sont des jongleurs qui s'agitent, grimacent tout en battant avec frénésie sur un tambour assourdissant.

Quand les offrandes sont terminées, les vieillards jettent de grandes cuillers de graisse fondue dans

le feu, une fumée épaisse s'élève, et aussitôt il se fait un silence absolu. C'est le moment solennel, le grand chef commence son invocation au *Redoutable*. Il dit :

— « Reçois, ô Redoutable, l'offrande que te font « tes enfants, accorde-leur à jamais bonne chasse « d'animaux bien gras, veille sur leur vie afin que, « réunis un autre automne, ils puissent de nouveau « t'offrir un don de plus fine graisse. »

Il dit, et aussitôt, hommes, femmes, enfants, répètent la même invocation. La graisse est répandue en abondance sur les charbons ardents, une flamme vive s'élève, le feu dévore l'offrande du Redoutable, tous les spectateurs alors tombent à terre, c'est le moment du repas.

Ce repas dure trois ou quatre heures. Après vient la danse.

Une dizaine de musiciens, battant du tambour, passent devant, hommes, femmes, enfants les suivent, en les accompagnant de la voix, tout en sautant et grimaçant, ils tournent ainsi autour du cercle, bientôt cette danse ou plutôt cette course devient plus rapide, les voix prennent un diapason étrange, les tambours battent avec plus de frénésie. La foule devient tourbillon, les chants deviennent des hurlements, la musique un tam-tam affreux. Cette danse ridicule a quelque chose

de si beau, de si émouvant pour les Castors, qu'ils la prolongent pendant des jours et des nuits entières.

XV

J'avais espéré que ma condescendance aurait de bons résultats et qu'avant leur départ ils m'amèneraient quelques-uns de leurs enfants. Le lendemain j'attendis, personne ne parut. Où étaient donc ces Castors si empressés naguère?... Hélas! ils étaient occupés à jouer, malgré la promesse solennelle qu'ils m'avaient faite... ils jouaient et ils jouaient tous; quelques-uns cependant se repentirent et se présentèrent à moi vers le soir.

— Puisque vous n'avez pas trouvé le temps de venir pendant la journée, leur dis-je, puisque vous avez passé tout votre temps à jouer, je ne suis pas disposé à vous instruire pendant la nuit.

Ils se retirèrent confus ; à partir de ce moment je ne vis plus personne ; je tentai d'aller les voir dans leurs tentes, mais ils fuyaient maintenant à mon approche comme des réprouvés.

Une douzaine cependant se convertirent.

XVI

Pauvres Castors, pourquoi avez-vous été sourds à ma voix ? Ma parole vous apportait la vie, et vous avez voulu rester dans la mort; elle vous apportait le bien-être en ce monde, et vous avez voulu rester dans l'abrutissement, elle venait vous dire que le *Redoutable* veut être aimé plus que craint, et vous n'avez pas voulu me comprendre.

Pourquoi m'aviez-vous fait solliciter de venir vous voir, si c'était pour ne point croire à ma parole? Voyez vos frères les Montagnais, vos frères du grand lac des Esclaves : ils ont écouté la parole du Puissant, et le Puissant les protége; pourquoi ne voulez-vous pas suivre leur exemple?...

Hélas ! le Castor a un caractère si lâche, si plein de duplicité, il est si versatile, que sans un miracle de la grâce il ne se civilisera jamais.

CHAPITRE XXV

Suite du voyage chez les Castors. — Comment on voyage l'hiver. — Bertrand et Bourchet. — Petite caravane.— Périls de ce voyage. — Famine. — Les chiens ne veulent plus marcher. — Le missionnaire a trois doigts gelés. — Dévouement de Bertrand. — Il va chercher du secours. — Bourchet s'évanouit. — Découragement. — Douleurs du missionnaire. — Bourchet sur la traîne. — Une fumée. — Les libérateurs. — Retour de Bertrand. — Joie du missionnaire. — Arrivée au Vermillon. — Rentrée à Atthabaskaw.

I

Ma mission chez les Castors était terminée, c'était le moment de songer au retour. L'hiver, l'impitoyable hiver avait commencé. La prudence semblait me commander d'attendre le printemps à Dunvergun, mais j'avais laissé mon établissement d'Atthabaskaw dans une situation telle que mon retour était impérieux, et je me décidai à partir.

J'avais amené avec moi deux jeunes Canadiens français qui seuls consentirent à m'accompagner; l'un s'appelait Bertrand, l'autre Bourchet.

Ce n'était plus en canot qu'il fallait songer à voyager maintenant. La rivière était glacée, il fallait traverser les déserts ; malheureusement Dunvergun était pauvre, si pauvre que nous ne pûmes y trouver que sept chiens, pour porter les vivres et les couvertures.

Le 29 novembre, aidé de Bertrand et de Bourchet, nous chargeâmes notre traîne, nous ne pûmes nous procurer, pour toute provision, que quelques livres de taureau et quelques livres de viandes sèches, nous en avions à peine pour huit jours et nous avions au moins vingt-cinq jours de marche à faire.

Nous comptions sur la Providence.

II

Le lendemain matin les chiens sont attelés à la traîne et nous partons. Les employés du fort, qui comprenaient notre témérité versaient des larmes, quelques vieillards sauvages, agenouillés sur la neige, nous criaient au revoir en faisant des signes de croix, Bertrand et Bourchet souriaient comme pour exprimer qu'ils partaient sans aucune crainte.

Voici notre ordre de marche.

Bourchet marche devant, un bâton ferré à la

main, son fusil en bandoulière et un fardeau sur les épaules, après viennent les chiens et la traîne, que Bertrand pousse avec son bâton, moi je suis l'attelage, gémissant et me demandant si je ne suis pas trop téméraire.

La neige n'était pas très-solide, la marche devenait assez difficile, nous avions à peine fait quelques lieues que nos chiens commencèrent à faiblir ; pour aplanir la voie et pour durcir le chemin, je passe devant, les chiens encouragés font un dernier effort, nous suivent encore environ une lieue, mais arrivés là ils s'arrêtent exténués. Les fouetter eût été inutile.

— Couchons ici, dis-je à mes dévoués compagnons, nous irons mieux demain.

III

La nuit paraît longue, quand on la passe couché sur la neige, par un froid rigoureux. Le ciel était étoilé, pas un souffle de vent n'agitait les branches des grands arbres couverts de glaçons, tout était silence et mystère. Mes deux amis dormaient paisiblement auprès de la traîne, et moi je priai : « O Marie, protectrice des voyageurs, disais-je, jette un regard sur tes enfants. »

A quatre heures nous sommes tous trois debout, nous déjeunons, les chiens semblent avoir repris courage et nous partons.

Le froid de la nuit a durci la neige, nous voulons réparer le temps perdu. A leur tour, les chiens semblent vouloir se faire pardonner leur inertie de la veille. Mais la force ne correspond pas toujours au courage, vers midi les pauvres chiens ne peuvent plus marcher, on les fouette, mais vainement... Il faut faire halte de nouveau.

Nous n'avions parcouru encore que six lieues au plus, il y avait loin de là à deux cents.

Le lendemain nous repartons, presque joyeux, Bourchet tire au passage un cygne exténué. Bertrand, qui est un peu farceur, se livre à des appréciations sur les *agréments* de notre voyage, et, parfois même, fait des lazzis plus ou moins spirituels. Moi je remercie Dieu qui semble nous avoir préparé un chemin uni et luisant. — C'est merveille de voir cette petite caravane traversant les forêts en glissant sur la neige glacée, nous ne marchons plus, nous volons, nos coursiers, favorisés par un bon vent, sont entraînés plutôt qu'ils ne traînent, à midi nous avions fait douze lieues au moins.

Malheureusement la glace vive est passée, nous voici encore dans la neige jusqu'au-dessus des

genoux, il faut nous arrêter. A dater de ce moment les difficultés du voyage augmentèrent, et pendant huit jours, nous ne pûmes faire que peu ou pas de chemin.

IV

Nos provisions sont presque épuisées, et nous avons fait à peine la moitié de la route. —Nos chiens, considérablement amaigris, se refusent au travail, ils marchent à peine, et nous, l'estomac vide, l'esprit tourmenté par la crainte d'un jeûne plus rigoureux, nous avons perdu aussi notre première vigueur.

Au lieu d'une surface luisante et unie, l'œil ne rencontre plus que des montagnes de neige.— Nous marchons cependant ; chaque jour nous parvenons à franchir quelques-unes des pointes formées par les détours de la rivière.

Mais le but est encore bien éloigné.

V

Le 14 décembre, après une journée de fatigue qui nous avait bien peu rapprochés, nous fûmes forcés de nous arrêter. Des nuages sombres avaient

remplacé le soleil, un vent violent se levait, les chiens tombèrent saisis par le froid.

— O ciel, ayez pitié de nous, sans votre secours nous périssons, m'écriai-je.

Alors, mes deux intrépides compagnons rivalisent de courage, nous réunissons toutes nos forces pour ramasser du bois sec, mais le froid est devenu si rigoureux que le bois ne veut plus brûler (1), que faire ?... nous jetons des couvertures sur les chiens, nous nous enveloppons nous-mêmes, le mieux qu'il nous est possible, et nous nous étendons sur la neige, à côté de nos pauvres animaux.

A deux heures du matin, me sentant presque gelé, je me lève : j'appelle mes deux jeunes gens, je leur fais comprendre que le seul moyen de salut qui nous reste c'est de combattre le froid par la marche. — La nuit est noire, n'importe, il faut partir. Les pauvres chiens, un peu réchauffés, obéissent à notre appel.

Nous marchions au hasard, trébuchant à chaque minute, j'excitais mes jeunes gens à marcher toujours et quand même. — Il faut nous réchauffer, leur di-

(1) Ceci n'est point une exagération : quand la température est excessivement froide, le bois ne peut pas s'allumer, ou s'il s'allume il est tellement écrasé par la fumée qu'on ne ressent pas la moindre chaleur; c'est ce qui arriva cette nuit-là.

sais-je, dans deux heures il fera jour et nous déjeunerons.

— Déjeuner, quel joli mot ! exclama Bertrand qui poussait la traîne.

Enfin, le jour parut ; nous fûmes assez heureux pour trouver une place un peu abritée du vent, nous pûmes prendre un léger repas. Obligés de ménager nos provisions, nous avions dû nous réduire à une once de taureau chacun : — C'est bien léger, avait dit Bertrand.

VI

Nous nous trouvions à cinq jours de marche du fort Vermillon, et il ne nous restait plus que quelques onces de taureau. Nous ne pouvions évidemment pas nous y rendre, la faim ou le froid devaient nous faire périr presque infailliblement.

J'appelai mes deux compagnons que je voyais causer avec une grande animation.

— Mes amis, leur dis-je, ne désespérez pas du secours d'en haut.

— Père, nous n'avons jamais perdu confiance, répondit Bourchet.

— Nous avons un projet, dit Bertrand.

— Nous étions en discussion pour savoir qui l'exécuterait, interrompit Bourchet.

— C'est moi qui l'ai conçu, exclama Bertrand avec vivacité.

— Vous oubliez, mes amis, que vous ne m'avez pas encore dit ce que vous voulez faire. Je ne vous comprends pas.

— C'est bien simple, répondit Bertrand, — je vais vous débarrasser d'une bouche, je vole au Vermillon vous chercher du secours et vous êtes sauvés.

Ce projet était, tout simplement, un acte héroïque de courage et de dévouement. — Car il ne s'agissait rien moins que de passer devant, marcher trois jours et trois nuits, sans manger, sans dormir, arriver au fort Vermillon, et de là nous envoyer des secours.

C'est Bertrand qui a conçu ce plan, mais Bourchet veut l'exécuter.

— Je suis le plus jeune, dit-il, c'est à moi de partir.

— C'est toi qui as travaillé le plus pendant la route, tu resteras avec le père.

— Non, c'est toi.

— Que le père décide.

Il y eut, pendant quelques minutes, assaut de générosité entre mes deux héroïques compagnons,

tous deux comprenaient l'immensité des périls auxquels il fallait s'exposer, tous deux voulaient les affronter.

— Écoutez, leur dis-je alors. Vous avez été tous deux, depuis que nous sommes en route, pleins de dévouement et d'intrépidité, sans vous j'aurais infailliblement péri. J'ai été téméraire en entreprenant ce voyage, la nécessité où je suis de ne pas laisser, pendant tout un hiver, mon établissement d'Atthabaskaw m'a obligé de le faire, c'est là mon excuse, maintenant l'un de vous veut s'exposer encore davantage, je vous en remercie au nom de celui qui m'a envoyé au milieu de ces déserts de glace. Vous voulez que je décide quel est celui de vous deux qui partira. Eh bien! ce sera Bertrand, il est le plus âgé, il a le plus de force, il est juste que Bourchet lui cède le pas.

A peine ai-je prononcé ces paroles que l'héroïque Bertrand se débarrasse de sa tunique de peau, qui aurait pu ralentir sa course, il prend son bâton, je lui donne un morceau de taureau glacé, gros comme le poing, puis en me serrant la main :

— Je pars, dit-il, si je vis, vous aurez bientôt des secours.

— Homme héroïque, m'écriai-je, que Dieu te

bénisse comme je te bénis, que ton saint ange t'accompagne.

Une minute après, j'étais seul avec Bourchet.

VII

Le froid était devenu très-intense, jamais, même dans ces régions polaires, je n'en avais éprouvé de pareil. Nous fûmes bientôt obligés de quitter notre abri, car nous gelions. Il fallait marcher quand même; mais ces pauvres chiens avec lesquels nous avions partagé nos dernières provisions étaient devenus si faibles et si engourdis qu'ils ne pouvaient plus se relever; bon gré, mal gré, nous parvînmes à les pousser. Bourchet, bien faible lui aussi, marchait devant au petit pas, et moi je venais derrière, m'épuisant à aider les chiens à mener leur traîne. Ceci eut son bon côté, car ces efforts continuels me réchauffèrent. Bientôt il fallut nous arrêter encore, les chiens ne pouvaient plus marcher.

Le soleil était brillant, le froid n'était pas moins terrible, je vis le moment où j'allais me trouver complétement seul. Bourchet, affaibli par la marche, la faim et le manque de sommeil, s'évanouissait à chaque instant et gelait.

Je me mis alors à chercher du bois sec, j'avais trois doigts de la main droite complétement gelés ; malgré ma souffrance, Dieu aidant, je parvins à allumer du feu, mais quel feu... pas de flamme et beaucoup de fumée. Je plaçai mon jeune ami d'un côté de ce foyer fumeux, de l'autre côté je mis les chiens. Nous parvînmes à nous réchauffer un peu, Bourchet avait repris connaissance. Nous nous partageâmes alors un tout petit morceau de taureau, et après nous nous remîmes en marche.

En ce moment je fus témoin d'une chose inouïe même dans ces climats du Nord. Deux de nos chiens avaient les quatre pattes gelées, nous les abandonnâmes sur place à leur triste sort.

Après quelques heures de marche, nous trouvâmes une excellente place au milieu de grands arbres entourés de broussailles. Là nous sentîmes moins les rigueurs du froid, nous pûmes y établir un foyer plus ardent que celui de la veille, et bientôt hommes et chiens blottis à l'entour, nous pûmes prendre du repos. Nous dormîmes pendant douze heures.

A mon réveil, je me sentis tout rajeuni, Bourchet paraissait moins faible que la veille. En ce moment il ne nous manquait qu'un bon déjeuner. Hélas ! il ne nous restait plus qu'un tout petit morceau de

taureau, nous nous le partageâmes avec nos chiens et nous nous remîmes en route.

Cette fois j'ouvrais la marche ; comme les côtes étaient moins hautes, la neige était moins amoncelée. Ces petites marches nous rapprochaient du but, mais ne nous y rendaient pas.

VIII

Toutes nos provisions étaient achevées, il ne nous restait qu'un espoir, l'arrivée des secours que Bertrand avait été courageusement chercher.

Nous nous arrêtâmes à la nuit, et le lendemain nous étions encore en route deux heures avant le jour, mais ce jour-là nous avions dû partir le ventre tout à fait vide. L'espoir nous soutenait, nous marchions, nous courions, à chaque détour nous croyions apercevoir nos libérateurs. D'un point de vue à l'autre nous hâtions de plus en plus le pas, les chiens semblaient comprendre que nous faisions ce jour-là un suprême effort, l'énergie leur était revenue. Nous voulions tous nous sauver.

Mais, quelque ardente que soit la volonté, il vient un moment où le courage s'affaisse, où l'esprit s'abat, où la chair succombe.

Avant le coucher du soleil nous franchissons une dernière pointe, de là nos regards peuvent s'étendre à trois lieues, nul être humain n'apparaît à l'horizon.

Le corps brisé de fatigue, presque le découragement dans l'âme, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit.

Mon pauvre Bourchet était démoralisé.

— Père, me disait-il, c'en est fait, je serai mort demain.

— Courage, mon ami, lui disais-je, demain des secours nous arriveront.

— Ils devaient arriver aujourd'hui, demain ce sera trop tard.

J'allumai du feu et je fis du thé que nous bûmes bien bouillant. Ce fut notre seule nourriture ce jour-là. Les chiens durent se contenter de sucer un peu de neige.

Nous nous couchâmes.

IX

Quoique ma couche fût dure et froide, je m'endormis bientôt d'un profond sommeil; il m'arriva même que dans un de ces rêves heureux où l'on voit

tout en beau, je crus entendre une voix qui me conviait à un bon repas, puis un inconnu s'approcha de moi et me fit asseoir à une table abondamment servie : il me semblait être déjà rassasié, quand je fus réveillé par la voix de Bourchet.

— Père, me disait-il, partons, partons de suite. J'ai froid, plus tard je ne pourrai plus.

Je me lève aussitôt, mais, ô miracle, je me sens parfaitement à mon aise, je n'ai plus besoin de manger, je suis presque encore fort.

Nous partons ; il était cinq heures du matin. A peine avons-nous fait quelques pas que mon pauvre compagnon perd connaissance et tombe évanoui.

A cette vue, une larme vient mouiller ma paupière.

— Pauvre jeune ami, m'écriai-je, faudra-t-il que ton dévouement pour moi soit la cause de ta mort ?

J'arrête les chiens, je décharge la traîne décidé à abandonner les bagages. Je prends dans mes bras le malheureux Bourchet, je le couche sur le traîneau aussi commodément que possible et je le couvre chaudement.

— A la garde de Dieu ! me dis-je, mort ou vif, je ne l'abandonnerai pas.

Les chiens reprirent leur marche, — je me remis à pousser la traîne avec plus d'ardeur que jamais.

Bientôt, soit par suite de la chaleur ou du mouvement de la traîne, Bourchet reprit ses sens.

Il releva la tête. Je vis sa figure amaigrie et son regard presque éteint.

— Merci, père, merci, me dit-il d'une voix agonisante, et sa tête retomba.

— Courage, mon enfant, courage, lui dis-je, la protectrice des voyageurs veille sur nous, des secours vont nous arriver.

IX

Vers midi il me sembla apercevoir dans l'île comme une espèce de petite fumée.

— Ne seraient-ce pas nos gens? me dis-je; mais je n'osais plus espérer, quelques instants après je vois quelques étincelles s'élevant au-dessus des grands arbres, bientôt c'était une fumée épaisse.

Il n'y avait plus à en douter, nos sauveurs étaient là, je pousse un grand cri, — deux voix me répondent du milieu de la forêt.

Je laisse la traîne, je précipite mes pas. O joie, ô bonheur, ô ivresse! deux hommes accourent vers moi, — ce sont deux libérateurs, c'est l'intrépide Bertrand.

Des larmes coulaient de mes yeux, une indicible émotion s'était emparée de tout mon être.

Bientôt nous étions tous quatre assis devant un bon feu, un repas réparateur était préparé, mon pauvre Bourchet revenait à la vie.

Depuis quatre jours nous n'avions presque rien mangé, — mais enfin la Providence était venue à notre secours.

XI

Le lendemain nous arrivions au fort Vermillon.

Je restai là cinq jours pour rétablir un peu nos forces épuisées. Le chargé du poste m'avait reçu avec des témoignages d'amitié véritable, et nous y fûmes entourés, moi et mes deux compagnons, de tous les soins que méritait notre position.

Pendant ces quelques jours de repos, une nouvelle traîne est préparée, des chiens plus robustes sont mis à ma disposition. Le fort Vermillon n'était pas pauvre comme celui de Dunvergun, et je pus m'y procurer des provisions bonnes et abondantes.

Je partis de ce poste accompagné seulement de mon fidèle Bertrand. Car Bourchet était encore trop faible.

Douze jours après je rentrais heureusement à Attha-

baskaw. Mon arrivée fut une fête pour ma petite colonie; on savait les difficultés du voyage que je venais d'entreprendre, et l'on me croyait perdu. C'était la première fois que je retournais à une époque aussi avancée de l'hiver.

XII

J'ai voulu raconter ce voyage afin de montrer les périls auxquels sont exposés les missionnaires appelés à évangéliser dans les pays sauvages. — Combien auraient à faire des récits plus émouvants encore! Cette histoire n'est donc pas seulement la mienne, c'est celle de vous tous, ô courageux travailleurs, pionniers ardents de l'idée chrétienne, qui quittez volontairement votre douce patrie, pour vous en aller au loin, sous des cieux incléments, tracer avec la croix, sur une terre ingrate, le sillon civilisateur; — ce sillon où vous semez la parole de Jésus, ce sillon que vous arrosez de vos larmes et que vous fécondez parfois de votre sang.

DEUXIÈME PARTIE

LES SAUVAGES

DE L'EXTRÊME NORD DE L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE

MŒURS ET COUTUMES DES SAUVAGES

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales. — Comment on devient sauvage. — La civilisation. — La barbarie.

I

Le nom de sauvage donne une idée, souvent fausse, de l'organisation physique et intellectuelle des peuples nomades, qui habitent certaines contrées de l'Amérique du Nord.

Lorsque, vers le milieu du seizième siècle, les Européens allèrent créer des établissements dans le Canada, alors habité par les Hurons, ils furent bien surpris d'y trouver des peuples qui, avec une extrême naïveté, étaient doués d'une intelligence rare et dont

la constitution organique ne le cédait en rien à celle des races civilisées; ils furent étonnés de la fertilité de cette terre, à laquelle il ne manquait que la culture pour la rendre productive, et des mœurs presque sociables de ses habitants, à qui manquait seule la connaissance du bien et du juste, pour les élever au niveau de certains peuples de l'ancien monde.

II

Lorsque en 1556 Jacques Cartier rendit compte à François Ier de son deuxième voyage au Canada, il insista surtout sur ceci : « qu'il était digne d'un prince, qui portait la qualité de Roi Très-Chrétien et de Fils aîné de l'Église, de procurer la connaissance de Jésus-Christ à tant de nations infidèles, qu'il ne serait pas difficile de civiliser en les convertissant au Christianisme. »

III

Bientôt des missionnaires français et espagnols se donnèrent rendez-vous sur cette terre nouvelle, et la loi évangélique commença son œuvre de régénération.

Peu à peu les nouveaux saint Patrice, l'alphabet et la croix à la main, se sont aventurés dans des contrées plus éloignées; franchissant les lacs et les rivières, traversant les forêts et les prairies, ils ont semé partout la parole de Jésus. La civilisation dans sa marche lente, mais progressive, est arrivée jusqu'aux peuples, encore nomades, de l'extrême nord du continent américain.

IV

A l'heure où je trace ces lignes, le pays appelé si longtemps la *Nouvelle France* devrait s'appeler la *Nouvelle Chrétienté.*

Faut-il désespérer de voir, sur les bords du Mackensie comme sur ceux du fleuve Saint-Laurent, le sauvage n'exister que de nom?

V

Quelle que soit l'origine des peuples sauvages, ils sont nos frères en Jésus-Christ; ils ont été créés à l'image de Dieu, ils sont une portion de l'humanité, et, comme tels, ils méritent que les peuples avancés

s'intéressent à leur sort. Leur origine n'est-elle pas la même que la nôtre ?

Des navigateurs, poussés par la tempête, échouent sur une plage inhabitée, ils errent longtemps le long de la côte, cherchant à découvrir au loin une voile libératrice ; maisles années s'écoulent et la voile ne paraît point ; alors ils s'en vont dans les forêts ou sur les bords des rivières, vivant de chasse et de pêche : dans ce nouveau genre de vie ils ne se souviennent bientôt plus de celle qu'ils ont abandonnée, la privation des choses nécessaires à l'existence leur en fait oublier le nom avec l'usage ; ils créent de nouveaux mots pour désigner les nouveaux objets qui se présentent à leurs yeux, leur langage s'altère, ils perdent la religion de vue, l'enfant qui naîtra ne la connaîtra plus que par une tradition déjà obscurcie ; plus tard cette tradition, s'altérant davantage, dégénérera en conte puéril, et le sauvage paraîtra.

VI

L'homme n'est pas sauvage seulement parce qu'il habite les déserts, il est sauvage surtout parce qu'il n'a pas la connaissance du vrai Dieu. Tant que la religion n'est pas venue en l'éclairant adoucir ses

mœurs, il se laisse fatalement entraîner par ses instincts animaux et devient barbare.

Mais que le Christianisme pénètre où la sauvagerie habite, l'homme acquiert alors le sentiment du vrai et du bien, il cultive les arts, et la civilisation apparaît.

Tous les peuples de la terre ont été barbares à leur heure, tous ont plus ou moins commencé par l'état sauvage.

Ne serait-il donc pas insensé de croire que l'idée chrétienne, qui depuis deux mille ans fait sa marche à travers les siècles, pût trouver au nord de l'Amérique une barrière infranchissable?

VII

Nos pères les Gaulois ne furent-ils pas aussi des sauvages? Le tableau qu'en font Posidonius et Diodore de Sicile est-il plus flatteur que celui que nous allons faire des Cris, des Montagnais, ou des Hommes de Sang ?

« Les Gaulois, dit Rollin, immolent des victimes humaines à Bellone et à Mars, buvant dans le crâne de leurs ennemis, les faisant périr par le fer et le feu ou les étouffant par la fumée, enfin se por-

tant à cet excès d'éventrer les femmes grosses et d'arracher la vie tout à la fois aux mères et à leurs enfants. »

La barbarie a duré dans les Gaules jusqu'au règne de Tibère, ou plutôt au règne de Jésus-Christ.

VIII

Au quatrième siècle, les peuples de la Bretagne et de l'Irlande vivaient encore à l'état sauvage.

Strabon dit au sujet de l'île d'Ierne (Irlande): « Nous n'avons rien à rapporter sur cette île, si ce n'est que ses habitants sont encore plus sauvages que ceux de l'île de Bretagne; ils sont anthropophages, ils mangent les cadavres des auteurs de leur vie et regardent cela comme une action louable. »

De l'orient à l'occident, du septentrion au midi, tous les peuples à leur enfance ont ignoré les lois de l'humanité et de la pudeur.

Tous à leur commencement ont fait consister la religion dans les pratiques les plus frivoles, puis à côté des pratiques frivoles se sont placés fatalement des usages inhumains. Chez la plupart, comme chez les sauvages qui nous occupent, ces usages barbares étaient plutôt le résultat de la superstition

que d'une cruauté réfléchie. Aussi, partout où la foi évangélique a détruit la superstition, la barbarie a disparu; et de nouvelles générations de chrétiens, parmi lesquels règne la simplicité des premiers siècles, ont commencé.

IX

Ainsi que tant d'autres peuples, avant que la vraie religion les eût éclairés, les sauvages encore infidèles ont tous les vices, toutes les corruptions; le sentiment de la retenue leur est inconnu; ils sont méchants plus par ignorance que par instinct. Leurs vices sont moins le résultat de leur nature que du milieu abject où ils vivent; ils sont égoïstes, et cela s'explique par la nécessité où ils sont de ne s'occuper que du soin de leur existence. Le *chacun pour soi* est la loi naturelle de tous les peuples vivant encore à l'état de nature, leur grossière superstition les pousse à la barbarie, et, comme ils sont faciles à entraîner, il y a toujours parmi eux quelques imposteurs habiles qui les dominent et deviennent, le plus souvent, les instigateurs de leur cruauté.

X

La nature des sauvages est bonne, et la preuve, c'est que, dans les tribus converties, la loi du Christ est respectée, le meurtre et le vol n'existent plus qu'en souvenir. Le mariage, en détruisant la polygamie, a créé la famille ; l'accroissement du bien-être matériel qui s'en est suivi les a vite convaincus que la religion seule pouvait les rendre heureux.

Encore quelque temps, et la barbarie, fruit de la superstition, disparaîtra de cette partie du nouveau monde, comme elle a disparu de la Bretagne et de la Gaule, du haut et du bas Canada.

La civilisation chrétienne, qui a régénéré tant de peuples depuis la venue de Jésus-Christ, pénétrera un jour dans les pays les plus reculés de l'Amérique du Nord.

CHAPITRE II

Caractère des sauvages. — Perfection de leurs sens. — Leur mémoire. — Logique d'un sauvage. — Comment les sauvages pérorent. — Comment les sauvages deviennent orateurs. — Leur insensibilité. — Leur cupidité. — Leur lâcheté. — Que me donneras-tu si je fais cela? — Comment on les guérit de la peur de la mort. — Comment on fait des miracles chez les sauvages. — Comment on passe pour prophète. — Les magiciens. — influence de la magie chez les sauvages.

I

Les sauvages ne sont donc pas d'une nature différente de la nôtre, ils ont même sur nous l'avantage de la perfection des sens, tant extérieurs qu'intérieurs; malgré la neige qui les éblouit six mois de l'année, malgré la fumée, qui les accable dans leur tente, leur vue ne s'affaiblit presque jamais; ils ont l'ouïe très-subtile et l'odorat extrêmement fin; ils ont la conception lente, mais la mémoire extraordinaire. Leur esprit est positif, je dirai même mathématique comme leurs langues; vivant des mois entiers seuls dans les forêts, ils ont l'habitude de la

réflexion. Chez les natures privilégiées cette réflexion constante leur remplit tellement l'esprit, que, facilement elle se produit par des discours. Leurs discours renferment de fort belles images, et, quoiqu'ils ne gesticulent pas en parlant, ils ont une véritable éloquence. Ce que l'art ne leur a point enseigné, la nature le leur donne. Les Grecs avaient admiré aussi cette éloquence des Barbares.

Dans leurs discours ils font de fréquentes répétitions, craignant qu'on ne les ait point compris ; ils sont toujours pénétrés de ce qu'ils disent, ne parlant jamais qu'après une longue réflexion ; mais ils tiennent à se faire comprendre.

Souvent, après avoir répété huit ou dix fois une phrase, ils vous demandent encore... si vous vous souvenez, et ils éprouvent un véritable bonheur quand vous répétez leur pensée avec précision.

La lenteur de la conception s'explique du reste chez un peuple qui, n'ayant point de livres, n'a jamais eu la possibilité d'apprendre la parole écrite ; de là son aptitude à se souvenir, à la longue, de la parole pensée et d'exprimer cette pensée par le discours.

S'ils aiment à se faire comprendre, ils veulent surtout comprendre avant de se décider à croire : cela tient à leur esprit positif.

Il arrive d'expliquer à un sauvage telle vérité de notre religion; le sauvage, ne comprenant pas bien, vous dira : — Je réfléchirai à ce que tu m'as dit et dans un an, à mon retour, je te répondrai.

Au bout d'un an, quelquefois même après plusieurs années, il revient vous trouver et vous dit : — J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit; tu as raison. Si toutefois un nouveau *Mais* ne lui faisait renvoyer à une autre année une nouvelle réponse.

II

« Un sauvage que (1) je n'avais pas vu depuis deux ans se présenta à moi, s'assit gravement et, avec le sans-gêne qui caractérise ces peuples, me dit après un moment de silence, sans que je lui eusse fait une seule question :

— Oui !

Surpris de ce monosyllabe, j'attendais, et il répéta encore par trois fois :

— Oui ! oui ! oui !

— Pourquoi, lui dis-je enfin, me dis-tu oui ! sans que je t'aie adressée la parole?

(1) Nous continuerons à donner la parole au missionnaire dans la suite de ses récits.

— Ce que tu me disais il y a deux ans est vrai, me répondit-il.

Je reconnus alors que c'était un souvenir resté gravé dans sa mémoire et auquel il avait tant réfléchi, qu'il avait fini par comprendre. »

III

« Un autre sauvage, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années, vint me dire un jour :

— Je réfléchis chaque moment à ce que tu m'as dit, mais je n'ai pas encore compris assez pour me faire chrétien.

— Que t'ai-je dit ?

— Comment, tu l'as oublié !

— Je parle à tant de monde !

— Tu m'as dit que quiconque n'était pas baptisé ne pouvait aller au ciel. Mais, si Dieu est venu sur la terre pour sauver tous les hommes, pourquoi nous a-t-il laissé ignorer si longtemps ta religion ? je ne m'explique pas cela.

Je répondis à son objection, il m'écouta en silence, puis il me dit :

— Je réfléchirai à tes paroles, et quand j'aurai compris, je reviendrai te voir.

Il revint au bout de deux années.

— J'ai compris, me dit-il en m'abordant, et comme si je venais de lui parler à peine. Baptise-moi.

— Prouve-moi que tu as compris.

Le sauvage alors me répéta, presque mot à mot, ce que je lui avais dit deux ans auparavant, et me prouva qu'il avait parfaitement compris mes raisons en me demandant enfin le baptême. »

IV

Devenus vieux, les sauvages sont tous plus ou moins péroreurs, ils font des discours à propos de tout et sur tout ; mais, discoureurs sans but et sans goût, ils ne choisissent ni le temps, ni le lieu, ni la circonstance favorable ; un groupe de sauvages s'arrête tout à coup ; au milieu des vociférations, un vieillard se lève et sa voix retentit ; le tapage qu'on fait autour de lui est son stimulant, plus on crie, plus il s'anime. Les sujets ordinaires de ces discours sont de longues lamentations sur la perte de parents morts, quelquefois sur le mauvais succès d'une chasse. Le premier ayant fini, un autre le remplace ; ce deuxième orateur confirmera-t-il le discours du premier ou va-t-il détruire ses arguments ? Point. Celui-ci commence un

sujet nouveau, et ne s'occupe pas de ce qui vient d'être dit : un troisième procède et finit de la même manière, jusqu'à ce qu'enfin le groupe s'étant dispersé, le dernier orateur reste seul et finisse son discours en se parlant à lui-même. C'est cette manie de pérorer, inhérente à ces peuples, qui fait surgir parfois au milieu d'eux de véritables orateurs.

On voit des sauvages, impressionnés par les paroles du missionnaire auxquelles ils ont médité dans la solitude, inspirés par les merveilleuses créations de leur étrange monde, une fois chrétiens, composer pour leur usage particulier des discours surprenants, qu'ils se plaisent à répéter toutes les fois qu'ils en ont l'occasion.

V

Doués d'une bonne constitution, les sauvages vivraient longtemps, si des privations de toute nature, de longs et pénibles jeûnes ne les affaiblissaient pas avant le temps.

Ces excès de privations les entraînent souvent dans des excès contraires qui ruinent aussi leur tempérament. Après une abstinence forcée de plusieurs mois, s'il leur arrive abondance de viande, ils mangent

avec gloutonnerie, et ceux qui ne sont pas morts de faim meurent alors d'indigestion. Une chose qui contribuait surtout à abréger leur existence, c'était l'abus des liqueurs fortes introduites chez eux par les commerçants qui font la traite des fourrures. Heureusement cette traite immorale a disparu de la plupart de ces contrées et un sensible bien-être en est résulté.

Il est remarquable que le crétinisme et l'imbécillité sont presque inconnus chez les sauvages.

Quant aux qualités du cœur, ils n'en ont pour ainsi dire aucune. Le sentiment de l'amitié, de la compassion, de la reconnaissance, est moins dans leur cœur que dans la réflexion.

Ceux qui sont hospitaliers, par exemple, ne le sont que parce qu'ils sont persuadés que tout doit être commun parmi les hommes.

Leur attachement, leur dévouement même pour le missionnaire, n'a souvent pour motif que l'intérêt.

VI

« Un jour, en abattant un arbre dans la forêt, je m'étais fait une forte coupure à la cheville. La douleur était si forte que j'avais été obligé de me cou-

cher au pied de l'arbre, ne pouvant marcher pour rentrer chez moi. Je vois venir des sauvages, je les appelle et je les entends dire entre eux :

— Le père est malade... puis ils passèrent sans s'arrêter; alors j'en appelle un par son nom... il approche et je le prie de m'aider à marcher jusqu'à ma maison.

— Que me donneras-tu si je te porte? me dit le sauvage.

Cette preuve d'insensibilité me révolte toutes les fois que j'y pense. »

Voilà les sauvages, ils ont de la tête, ils ont de l'esprit, mais ils n'ont pas de cœur : l'égoïsme est le côté laid de leur caractère.

VII

— Qu'est-ce que tu me donneras si je fais cela? voilà les premiers mots des sauvages.

Il n'en entrait jamais un dans la maison du missionnaire sans lui demander quelque chose.

Quand ils lui écrivaient — car je leur appris à écrire — c'était encore pour demander.

Ils sont lâches et ont une grande peur de la mort. Aussi à peine sont-ils atteints d'une maladie qu'ils se

croient déjà à la veille du trépas. Néanmoins, dès que quelqu'un est malade, ils ne craignent pas de lui dire sans détour : — Tu vas mourir, bien qu'il ne soit pas en danger de mort. Souvent le malade même parle de son trépas, comme d'un fait déjà accompli, sans paraître s'en émouvoir, ce qui n'est point le résultat de la force de caractère, mais de l'espérance qu'ils ont de guérir. Aussi s'empressent-ils de faire appeler le jongleur ou la sorcière.

« Souvent plusieurs venaient chez moi de très-loin se croyant *in extremis*, pour avoir la consolation, disaient-ils, de mourir auprès de leur père. Je crois plutôt que c'était dans l'espérance que je les guérirais. A mesure qu'ils approchaient de ma maison, ils poussaient de profonds soupirs, sur le seuil de la porte ils soufflaient plus fort et enfin ils s'évanouissaient.

Je les laissais pendant un certain temps sans rien dire, puis, prenant mon bonnet de docteur, je palpais montre en main le pouls d'un malade. Les pulsations étaient régulières, il n'y avait donc pas danger de mort.

Prenant alors un air de prophète, je disais :

— Mon fils — ne crains rien... tu ne mourras pas.

Cette assurance les guérissait de suite de la peur et

peu d'instants après les malades plaisantaient, demandant à fumer et à manger. »

VIII

Les sauvages sont très-naïfs et très-crédules, ils naissent et meurent enfants.

« L'un d'entre eux vint une fois me trouver et me dit en pleurant :

— Mon père, j'ai mon enfant couché qui va mourir, viens ce soir, tu me le guériras : c'est lui qui chasse le mieux de la maison et j'en ai besoin.

— J'irai et je le guérirai, lui répondis-je avec une assurance de prophète.

J'allai en effet chez lui, je trouvai l'enfant couché, respirant à peine; je le crus mort et me repentais déjà d'avoir donné ma parole un peu légèrement, lorsque, mettant la main sur sa poitrine, je reconnus que la vie s'était retirée vers le cœur.

Je questionnai le père et je fus convaincu que le manque de respiration résultait d'une trop grande quantité de fruits du pays que l'enfant avait mangés.

Alors je lui ouvris la bouche et j'y soufflai à différentes reprises.

Quelques instants après les poumons étaient remis en mouvement. L'enfant vomit... ouvrit enfin les yeux et demanda à boire.

Il était parfaitement guéri.

Et les sauvages de s'écrier : Miracle, il donne la vie aux morts. »

IX

L'histoire rapporte que Cristophe Colomb, se trouvant au milieu d'une tribu sauvage qui menaçait d'être hostile, la menaça à son tour de faire disparaître le soleil.

Colomb savait qu'à cette heure-là une éclipse devait avoir lieu, et combien elle devait durer.

Les sauvages, à l'aspect de l'astre obscurci, se croyant menacés de la colère céleste, tombèrent aux genoux de l'étranger qui leur garantit de le faire reparaître s'ils se soumettaient.

Les sauvages prosternés promirent, et tout à coup l'astre des cieux rayonna.

Colombalors fut regardé comme un prophète.

« Que de fois les circonstances m'ont forcé aussi de jouer le rôle de prophète.

Les sauvages, en me quittant l'automne, me demandaient:

— Fera-t-il froid cet hiver ?

— Certainement il fera froid, leur répondais-je sans crainte de me tromper dans une contrée où trois mois de l'année le thermomètre varie de 35 à 50 degrés.

L'hiver arrivait avec sa rigueur, et les sauvages de dire :

Je le savais bien, le père l'avait dit.

Au printemps et en automne, pendant quelques semaines, il arrivait sur les bords du lac Atthabaskaw une grande quantité d'oies, d'outardes, de cygnes, etc., etc. Or ce qui intéresse avant tout les sauvages, c'est de savoir quand ces gibiers arriveront.

Connaissant, par l'époque de leur départ, approximativement le jour de leur arrivée, je le leur désignai ; mon semblant de prédiction s'accomplissait et les sauvages de dire :

— Le père Faraud est prophète, il nous a dit juste le jour. »

X

Il n'est donc pas surprenant qu'avec ce caractère naïf et crédule des sauvages, leurs jongleurs

ou magiciens, ou hommes de médecine, aient pris tant d'empire sur leur esprit.

Ces magiciens exploitent la peur qu'ils ont de la mort, leur laissant croire qu'ils peuvent les faire mourir en les regardant ou en leur jetant un sort, c'est ce qu'ils appellent faire une mauvaise médecine. Il est vrai qu'ils administrent parfois au malade un véritable poison, composé du suc de certaines herbes dont eux seuls ont le secret; aussi, quand ils ont prédit la mort d'un malade, la prophétie s'accomplit à leur gré.

XI

Les magiciens s'appliquent surtout à entretenir la surperstition chez les sauvages, et ils y réussissent facilement. Parmi ces superstitions, si les unes sont barbares, inhumaines, la plupart sont d'une puérilité ridicule; il est pourtant difficile de les déraciner de leur esprit.

« Quand j'arrivai à Atthabaskaw, il était reçu que tout ce que disait un Montagnais devait être nécessairement vrai. Or les Montagnais disaient :

« Lorsqu'un homme perd ses parents, il lui devient impossible de tuer des animaux pour vivre.

Quiconque donc perdra son frère, son père, ou sa mère fera de vains efforts pour chasser.

« Celui qui donne la tête des truites à manger aux chiens s'attire la malédiction et s'efforcera en vain de pêcher, les habitants des eaux lui seront désormais inaccessibles.

« Une femme éprouvant des commotions dans le sein devient subitement prophète, il faut la croire. Ils disaient encore :

« Un Cris peut, par un seul regard! empoisonner un Montagnais. Mais il peut aussi par des attouchements ou des souffles lui rendre la vie.

« Un Montagnais, après avoir fait noircir l'os de l'épaule d'un caribou, peut et doit nécessairement prédire l'avenir. »

XII

Les magiciens font aussi facilement le métier de devins; or, comme la nouvelle la plus importante dans ces contrées est de savoir quel jour les voyageurs arriveront, le magicien ne peut pas précisément fixer le jour de l'arrivée, mais il sait où ils sont et il peut approximativement l'indiquer.

Quand la prophétie s'accomplit, les sauvages s'écrient :

— C'est bien simple, le magicien l'avait dit.

Quand au contraire elle ne s'accomplit pas, le magicien sort d'embarras en prétendant un manque de réussite.

Pour prédire l'avenir, il en est qui se font attacher, avec de petites cordes, les bras et les jambes, très-fortement, et dans deux ou trois minutes ils se débarrassent de leurs liens; eux seuls connaissent ce secret des cordes. Par ce moyen encore ils exercent une grande influence sur les sauvages.

Ces magiciens entretiennent surtout leur empire par la prédiction des songes auxquels les sauvages ont grande foi, et par l'exercice de la médecine; ils prétendent connaître les secrets de toutes les maladies; les plus hardis sont ceux que les sauvages estiment ou plutôt craignent le plus, car, s'ils peuvent invoquer pour eux les bons génies, ils peuvent aussi leur jeter un sort funeste, et les faire mourir.

Leur science consiste à guérir les maladies par invocation et par incantation ; ils expliquent les songes, devinent les sorts et en empêchent les pernicieux effets. Toutes ces jongleries se pratiquent au moyen de certains animaux qu'ils égorgent, de plantes mystérieuses cueillies en certains temps, de serpents dont ils expriment le venin.

Il en est qui prétendent être descendus du ciel, le peuple les croit réellement d'origine surnaturelle, mais leurs artifices sont si grossiers, qu'il n'est pas difficile de les convaincre d'imposture.

CHAPITRE III

Pourquoi les sauvages ont le teint cuivré. — La tente riche. — La tente pauvre. — Veuves et orphelins. — Charité des sauvages. — Leur culte. — prière sauvage.

I

Les sauvages demeurent de longs mois consécutifs enfermés dans leurs tentes, vivant accroupis autour d'un foyer fumeux; c'est à l'influence prolongée de cette atmosphère qu'ils doivent leur teint cuivré ou d'un blanc sale.

Il y a chez eux, comme partout, les tentes riches et les tentes pauvres.

Quand le sauvage a fait bonne chasse et bonne pêche, il a alors beaucoup de viande pour manger, et il est riche.

Celui, au contraire, qui n'a pas été heureux à la chasse ou à la pêche, est pauvre et peut-être mourra de faim.

Tel est riche une année qui est pauvre l'année suivante, tout dépend du plus ou moins de chance à la chasse; et ainsi alternativement riche ou pauvre, ne faisant consister le bonheur ou le malheur qu'à plus ou moins *manger*, — ils deviennent totalement matérialistes.

Habitués à souffrir sans émouvoir leurs semblables, ils les voient souffrir sans être émus.

Quand ils ont de la viande dans leur tente, ils ne s'inquiètent pas si la tente voisine est dépourvue.

L'hiver dernier la tente voisine vivait dans l'abondance, et dans la sienne on mourait de faim.

C'est ainsi qu'ils deviennent fatalement égoïstes et insensibles.

Les sauvages le sont tous plus ou moins. La charité, cette reine des vertus chrétiennes, n'a jamais pénétré dans leur âme. Le cri de la miséricorde n'a pas encore retenti aux oreilles de ces infidèles; tous ne sont pas foncièrement cruels, mais presque tous sont indifférents aux maux d'autrui. — L'insensibilité est une cruauté encore.

II

C'est au milieu de ces nations qu'on peut s'écrier en

toute vérité : — Malheur aux veuves et aux orphelins.

Quand la nourriture quotidienne leur manque, quand dans la tente délaissée ils ont épuisé leur dernier morceau de viande sèche, les sauvages peuvent passer... entendre leurs gémissements... ils passent.

Bientôt les malheureux, égarés par la faim, sortent de leur tente, et s'en vont sur les bords de la rivière ou au milieu de la forêt... mais la rivière est gelée, des glaçons seuls pendent aux rameaux des arbres, la neige blanchit le sol.

Les sauvages les voient... détournent la tête... et ils passent.

Les abandonnés errent quelques jours à l'aventure ; tantôt on les voit coller leurs lèvres crispées aux jeunes arbustes pour en exprimer le suc, leurs dents s'imprègnent aux branches, les broient avec frénésie pour en arracher la moelle, mais la séve qui donne la vie à l'arbre ne peut la donner à l'être humain ; tantôt ils creusent la neige dans l'espoir d'y trouver une touffe d'herbe... l'instinct de la vie les soutient encore... ils luttent... ils luttent... ils voudraient vivre... mais, hélas ! la mort est là qui attend sa proie... les âcres serrements de la faim leur arrachent un dernier gémissement... ils ne luttent plus... Alors ils vont s'accroupir à l'abri d'un rocher ou sur le bord d'une rivière... puis ils meurent.

Le lendemain les sauvages voient leurs cadavres roidis.... et ils passent.

III

« Un jour un jeune sauvage vint me prier d'aller voir son père malade, il fallait faire plus de trente lieues dans la forêt couverte de neige. Je savais qu'à mon refus, le magicien serait appelé. J'avais espoir de convertir une âme à Dieu, je partis accompagné d'un guide.

Mes raquettes aux pieds et mon bâton à la main nous marchâmes pendant plusieurs jours pour arriver à la tente du sauvage. Chemin faisant, je visitais quelques familles enfermées dans les tentes qui se trouvaient sur mon chemin.

Malheureusement nos provisions étaient épuisées alors qu'il nous restait encore une grosse journée de marche.

Nous arrivâmes enfin exténués de fatigue et de faim.

Je vis le malade, je le consolai, lui donnai quelques médicaments, je lui parlai de Dieu, de la nécessité d'être chrétien pour aller au ciel.

Le sauvage, heureux de me voir, semblait être cer-

tain de sa guérison, mais il ne nous offrait pas à manger.

Mon guide me faisait signe d'en faire la demande, car, ainsi que moi, il avait grand besoin. Voyant enfin qu'on ne nous offrait rien, je dis au malade que depuis la veille nous n'avions rien pris et qu'il voulût bien nous faire donner quelque chose par sa femme.

A cette demande le sauvage rougit, balbutia, et finit par me répondre :

— J'ai bien un peu de poisson et un peu de viande, mais j'en ai besoin pour moi.

Si j'en avais eu la force, je lui aurais fait un sermon sur la charité et la reconnaissance. Je me contentai de le supplier de nous donner quelques poissons secs.

Il céda enfin à ma prière en me disant :

— Je te les prête, mange-les, mais à la condition que tu me les rendras quand j'irai chez toi au printemps. »

Ce prêt représente la charité sauvage.

IV

Les sauvages ont tous le sentiment d'un être supérieur et d'une nouvelle vie, ils adorent plus parti-

culièrement ce qui frappe leurs sens : le soleil par exemple ; ils invoquent plus communément la puissance qu'ils craignent, ils demanderont moins à Dieu de leur faire du bien qu'au démon (*Puissant Mauvais*) de ne pas leur faire de mal. Cela tient à leur caractère lâche et à la peur qu'ils ont de la souffrance. Mais ils n'ont pas de culte extérieur.

Dans leurs prières au *Puissant Bon*, ils demandent beaucoup de viande, beaucoup de poissons, beaucoup de fourrures.

Cela tient à leur matérialisme.

Voici une formule de leurs prières :

« Créateur, je ne te connais point, mais je sais que « c'est toi qui as fait toutes choses. Fais-moi vivre « longtemps, accorde-moi beaucoup d'enfants bien « forts afin qu'ils me fassent bien manger quand je « serai vieux. — Fais-moi découvrir beaucoup de « pistes d'orignaux, de biches, de cariboux, et, « si je suis poursuivi par la faim, empêche-les de « fuir à ma présence ; enfin, Créateur, aie pitié de « moi, afin que je ne fasse pas mal, et quand je m'en « irai *dans l'obscurité* (la mort), fais que j'aille trou- « ver mon père. »

Dans les tribus converties au christianisme, les Montagnais, par exemple, beaucoup aujourd'hui sont très-pieux, mais ce qui a beaucoup contribué

au triomphe de l'Évangile chez ces sauvages, — c'est que parmi ceux au milieu desquels une mission existe, le commerce est florissant, les fourrures se vendent mieux, ils ont moins de misère et ils se sentent protégés par le missionnaire.

Nous mettons en fait que la certitude qu'eurent les sauvages que M. Faraud ne les abandonnerait pas, quand ils le virent construire sa première maison à Atthabaskaw, fut une des principales causes de leur conversion.

V

Chez les sauvages où le christianisme a pénétré, la foi est vive et sincère, ces esprits déchus se relèvent, ces âmes avilies remontent vers le Créateur, ces cœurs insensibles s'humanisent par la prière, cette pure manifestation de l'amour.

Le protestantisme a tenté de s'établir sur quelques points de ce lointain continent : nulle part il n'a réussi, — le protestantisme est trop froid pour civiliser les peuples de ces régions de glace, il ne parle qu'à la raison où il ne faut parler qu'aux cœurs.

C'est surtout par les sentiments que nous pouvons inculquer aux sauvages la vérité religieuse.

Leurs âmes sont malades, leur conscience a besoin du médecin.

Le christianisme seul peut ranimer dans ces cœurs le foyer éteint, seul il peut régénérer ces âmes créées du même souffle divin que la nôtre.

VI

Voyez-vous ces milliers de sauvages barbares hier — chrétiens aujourd'hui.

Hier ils étaient la honte de l'humanité, hier ils étaient abrutis dans la matière, aujourd'hui ils participent à une nouvelle existence : la vie intellectuelle ; et quand le son de la cloche retentit dans les déserts, on les voit sortir de leur tente et accourir à ce temple chrétien où les appelle le Dieu d'amour.

CHAPITRE IV

La polygamie. — Comment se marient les sauvages. — Le bigame. — Influence de la prière sur les sauvages. — Un sauvage converti par lui-même. — WABISKOKKUMANIWIT.

I

Le vice le plus difficile à détruire chez la plupart de ces peuples, le vice qui a été le plus grand obstacle à leur régénération, c'est la polygamie. Dans beaucoup de tribus les sauvages ont la coutume de changer de femme selon leurs caprices ou leurs inclinations. Celui qui veut se marier va le soir, dans une tente, prendre celle qu'il convoite et l'amène dans sa propre loge de gré ou de force. L'usage est que les parents ne doivent pas s'en mêler. S'il y a deux prétendants, il y a querelle... puis combat... le plus fort a droit à la main de la jeune fille.

La même coutume a lieu à l'égard des femmes soi-disant mariées. Si un sauvage veut avoir l'épouse

d'un autre, il cherche querelle au mari; s'il est le plus fort, le mari lui abandonne sa femme et... ils se quittent bons amis. Ils ne font du reste, agissant ainsi, que ce qu'ils ont vu faire à leurs pères, ne se doutant même pas qu'ils puissent être répréhensibles.

Dans les tribus converties ces usages ont disparu, un grand nombre déjà, et les Montagnais surtout, se sont soumis volontiers à contracter des mariages légitimes. Depuis, très-peu ont cherché à briser des liens cimentés par la religion, c'est un déshonneur parmi eux d'agir autrement; ils ont le bon sens de comprendre qu'un mariage contracté de cette façon est seul digne de l'homme, aussi sont-ils plus satisfaits et se trouvent-ils moins misérables. Il n'y avait point autrefois de liens de famille, les enfants ne reconnaissaient plus les auteurs de leurs jours, les parents ne reconnaissaient plus leurs progénitures, leurs alliances ressemblaient à celles des brutes.

Le christianisme a éveillé dans ces cœurs un sentiment, jusqu'alors inconnu, en leur faisant comprendre l'affection la plus pure, la plus conforme aux lois de l'humanité : — l'affection conjugale.

Il arrive pourtant, assez souvent, que tel sauvage qui a promis solennellement de vivre en chrétien retombe dans ses habitudes perverses. — La civilisation n'a pas encore poussé d'assez profon-

des racines, — et il ne faut rien moins que la sévérité et la surveillance continuelle du missionnaire pour retenir dans le devoir — ces peuples encore enfants.

II

« Un sauvage avait épousé deux sœurs. Revenu à de meilleurs sentiments, il résolut de se convertir et de rendre la plus jeune de ses femmes à son beau-père ; il le fit, en effet, puis il vint me trouver.

— Père, me dit-il, j'ai fait ce que tu m'as ordonné, donne-moi le baptême.

— Je te le donnerai, lui répondis-je, quand tu m'auras prouvé, par ta bonne conduite, que tu en es digne.

Le sauvage me quitta.

Six mois après, au retour de la chasse, il revint me trouver.

— Père, me dit-il, je suis digne du baptême. J'ai gardé une seule femme. Baptise-moi afin que je puisse prier avec mes frères.

J'accédai à sa demande.

Peu de temps après, ses mauvais penchants reprirent le dessus et il voulut avoir de nouveau sa belle-

sœur. Il se rendit à sa tente bien résolu de ne pas en sortir sans elle.

Heureusement la jeune femme n'était pas seule. Son père, honnête vieillard que j'avais baptisé quelques années auparavant, était là pour la défendre.

— Que veux-tu ? dit-il en apercevant son gendre et devinant son dessein.

— Je veux ta fille, répondit le sauvage d'un ton impératif.

— Tu ne l'auras pas, homme indigne d'être chrétien, s'écria le vieillard.

Le sauvage leva son coutelas comme pour le frapper.

Un drame épouvantable allait se passer dans cette tente. Le jeune homme, l'œil hagard, dominé par sa passion, se précipite sur la jeune femme.

Mais le courageux père l'arrête, malgré l'arme homicide qui le menace.

— Frappe, scélérat, lui dit-il ; je ne te donnerai plus ma fille. Je suis vieux et courbé par les ans, mais, tant qu'il me restera un souffle de vie, tant que cette tête blanche restera sur mes épaules, je la protégerai... si tu veux avoir la fille, tranche la tête du père, je connais mes devoirs, j'y serai fidèle... toi tu iras en enfer...

A ces mots le bigame s'approche du berceau où

dormait le plus jeune de ses enfants ; la jeune mère, qui comprend son dessein, fait retentir la loge d'un cri déchirant, elle se jette sur le berceau pour en écarter son ancien mari ; mais, prompt comme l'éclair, l'affreux sauvage a déjà saisi son enfant et il dit à son beau-père :

— Puisque tu ne veux pas me donner tes deux filles, garde-les toutes les deux. J'emporte mon enfant.

Ni les larmes de la fille ni les menaces de son mari ne purent ébranler le vieillard. »

III

« Un sauvage, nouvellement baptisé, vint me faire part un jour de la résolution qu'il avait prise de renvoyer sa femme pour en prendre une autre.

— Tu as donc oublié mes paroles et tes promesses ?

— Non... mais je n'aime plus ma femme.

— Pourquoi ?

— Parce que j'en veux une autre.

— Eh bien ! fais ce que tu voudras, mais je t'avertis que tu ne pourras plus venir à la prière avec tes frères.

— Quoi ! s'écria le sauvage, je ne pourrai plus prier avec mes frères ?

— Non.

— Mais quand ils se réuniront le dimanche dans ma loge, ne pourrai-je prier avec eux ?

— Non !

— Mais pourrai-je prier tout seul ?

— Oui !

Le sauvage, déconcerté par mon laconisme, me répondit brusquement après quelque hésitation :

— Je veux avoir cette femme.

Et il sortit triste et pensif.

Le lendemain je le vis revenir tout en larmes.

— Père, me dit-il en se jetant à mes genoux, j'ai prié tout seul.

— Eh bien !

— De grâce, ne me traite pas avec rigueur. Je reconnais que j'ai mal pensé... je ne veux pas être privé de la consolation de prier avec mes frères, — c'est le mauvais esprit qui me tourmentait, — prends pitié de moi, je garderai ma femme. »

IV

Être rejeté de la prière est pour les sauvages convertis le plus grand des malheurs. Être chrétien et prier, c'est pour eux la même chose.

« Voici ce que me disait un sauvage, le soir même de son baptême :

« Il y a deux hivers que j'entendis parler pour la première fois de la prière. J'avais alors deux femmes, je les aimais toutes deux beaucoup ; on m'avait dit que dans la prière il ne fallait n'en avoir qu'une et je disais dans mon cœur : — Je ne prierai point... cependant j'avais toujours la prière dans ma pensée.

« L'autre automne, quand je vins te voir pour la première fois, — toi le chef de la prière, — tu me fis comprendre combien elle était bonne et je dis dans mon cœur : — Voilà que je prierai. Je rejetai aussitôt une de mes femmes.

« Quand il fut hiver, j'eus un rêve : Je voyais en haut un homme qui me disait :

— Ne prie point *ch'awiya ayamiha Aayamihayani ki kahnipin*. Si tu pries, le printemps, quand il n'y aura plus qu'un petit brin de neige, tu mourras !

« Et moi je répondis :

— « Je mourrai s'il le faut, mais je prierai... Je l'ai promis.

« A ces mots la vision disparut.

« Je racontai à mes parents ce que je venais de voir et d'entendre, et ils me dirent aussi :

— « Ne prie point.

« Je leur répondis :

— Devrai-je mourir, je prierai !

« La neige commença à fondre, je m'attendais tous les jours à mourir... et je me disais : — Voilà que je vis encore.

« Quand la neige eut complétement disparu, je dis à mon père :

— Vous voyez que le mauvais esprit n'a pas dit la vérité, il ne reste plus un brin de neige et je vis.

« Dès ce jour, j'ai promis à Dieu de me faire chrétien. »

Ce fait est d'autant plus étonnant que chez les sauvages un rêve est regardé comme une révélation infaillible.

V

« Un jour, dans un de mes voyages, je vis venir à moi un sauvage de haute taille, mais excessivement maigre, il paraissait très-affligé.

— J'ai su par les chasseurs que tu étais ici, me dit-il, et je suis venu. Je veux prier.

— Le veux-tu sérieusement ?

— Crois-tu donc que j'aie fait plus de vingt-cinq lieues de marche, malade comme je suis, sans avoir envie de ta parole ?

— Comment t'appelles-tu ?

— WABISKOKKUMANIWIT.

— M'avais-tu vu déjà ?

— Non, mais j'ai entendu parler de toi, et l'on m'a rapporté tes paroles; dès lors j'y ai beaucoup réfléchi, écoute mon histoire :

« Je fais pitié sur la terre : l'Esprit bon a soin, dis-tu, de ceux qui sont en peine, moi tout ce que je lui demande, c'est qu'il m'accorde la faveur d'être baptisé. J'avais un enfant encore au berceau, le *grand chef* me l'a enlevé l'autre hiver, il doit être dans le ciel parce qu'il n'avait pas fait de mal encore. Or, moi aussi je veux aller au ciel, *anots tàpwèwokèyimin. N'ôta, àyàmiwi pikoko sàkihàyàn*, voilà pourquoi je veux prier. »

Le lendemain Wabiskokkumaniwit me présenta sa femme, je les instruisis tous deux et après quelques jours, je leur annonçai que je les baptiserais.

— Préparez-vous, leur dis-je, demain vous serez chrétiens.

Il était jour à peine, qu'ils arrivaient à moi, ils n'avaient pu attendre mon réveil. La pensée du bonheur qu'ils espéraient les faisait tressaillir, une sueur abondante les inondait, ils s'approchèrent en tremblant, des larmes mouillaient leurs paupières.

A l'instant où l'eau sainte coula sur leur front, je les vis changer de couleur, ils furent comme transfigurés, une joie céleste remplissait leur âme.

— Oh! que la prière est bonne, dit le sauvage, — que le baptême fait de bien ! — Je suis guéri.

— Va porter ces paroles à tes frères, lui dis-je en les congédiant, car ni eux ni leurs épouses, ne seront heureux en ce monde ni dans l'autre, sans la prière.

Jamais je n'avais si bien compris la sainteté du baptême. »

CHAPITRE V

Comment voyagent les sauvages. — Les chiens. — Les traînes. — Les raquettes. — Comment se logent les sauvages. — Intérieur des tentes chez les sauvages infidèles. — Chez les sauvages chrétiens.

I

Les sauvages voyagent par bande, jamais isolément. Les voyages d'été se font en canots, plus communément appelés pirogues ; ils sont fabriqués dans certaines contrées, chez les Esquimaux par exemple, avec des écorces d'arbres, mais le plus souvent au moyen d'énormes pieds d'arbres qu'ils ont creusés.

Les sauvages ont une habileté extraordinaire dans l'art de diriger leurs frêles embarcations ; dans les lacs, quand le vent le permet, ils naviguent quelquefois à la voile, mais dans les rivières ils se servent habituellement de la rame, qu'ils manient avec une adresse à rendre jaloux les canotiers de Paris.

Il est on ne peut plus curieux de voir glissant au

milieu d'une rivière, cette foule de petits canots, montés par un ou deux rameurs; quand le courant les entraîne, que les coups précipités de l'aviron défient le courant, on dirait des ombres fantastiques qui passent. Tout à coup, les bras des rameurs s'arrêtent, les embarcations se rapprochent de la rive... et s'arrêtent... on est en face d'une chute.

Aussitôt, les sauvages débarquent, et l'on voit ces canotiers des déserts, chargés de leur frêle esquif, s'en allant reprendre plus loin leur course interrompue.

II

Les voyages d'hiver sont plus pittoresques encore; et les chiens que les sauvages attellent aux traînes leur sont alors d'un précieux secours. On dirait que la providence a créé ces chiens exprès pour ces contrées; ils sont vigoureux, dociles et peuvent supporter de longs jeûnes.

Les traînes sont chargées des bagages consistant en couvertures, tentes, haches, provisions de bouche consistant en viandes, poissons; au besoin elles portent les malades.

La traîne est faite au moyen de deux planches assez minces de 40 centimètres de large chacune

sur 4 mètres de long ; le devant et le derrière sont peu relevés, les côtés sont bordés d'une bande de fer où l'on attache les courroies destinées à assujettir le chargement ; quatre chiens, quelquefois huit, sont attelés, un sauvage muni d'un bâton marche toujours devant l'attelage, la bande suit à petite distance.

III

Comme en hiver le sol est toujours couvert de neige, les sauvages ne pourraient marcher sans le secours des raquettes.

La raquette est de forme presque ovale, elle est arrondie sur le devant et l'extrémité de derrière est terminée en pointe et a 75 centimètres environ de long et 40 environ de large.

Elle est traversée de petits bâtons sur lesquels on place les pieds, qu'on assujettit fortement avec des lanières de cuirs ; le contour de la raquette, qui sert d'enchâssement aux pieds, est d'un bois très-léger qu'on a eu soin de faire durcir au feu. On éprouve au début quelque difficulté pour marcher facilement sur les raquettes, elles fatiguent même beaucoup à cause de la nécessité où l'on est de tenir les jambes écartées, mais une fois qu'on en a pris la coutume,

on marche avec cette chaussure, aussi facilement sur la neige que sur la terre ferme.

Pour enchâsser les pieds dans la raquette, il est indispensable d'avoir les souliers des sauvages qui sont fabriqués en peaux tannées et ressemblent assez à nos chaussons.

IV

Dans le cours de ces voyages, les pauvres Indiens sont exposés à mille périls, dont le froid est le moindre. Quelquefois les provisions sont épuisées, sans qu'ils aient pu faire chasse, et alors c'est la famine ; d'autres fois ce sont les chiens qui, malgré leur force et leur courage, meurent ou doivent être sacrifiés pour substanter leurs maîtres ; il arrive aussi que la tribu voyageuse rencontre une tribu ennemie, et alors c'est un combat à outrance qui a toujours pour résultat la mort de la plupart des voyageurs.

Rarement les malheureux hôtes des forêts retournent tous au lieu d'où ils sont partis.

V

Les sauvages partent habituellement au commencement du mois d'octobre pour la chasse d'hiver, et au mois d'avril ou mai pour la chasse d'été ; ils partent toujours par bandes assez nombreuses et ne se séparent qu'au point où doit commencer la chasse ou la pêche. Chacun dresse sa tente au lieu qui lui paraît propice, chacun s'arrête tantôt à un endroit, tantôt à un autre, le tout est déterminé par le plus ou moins d'abondances de poissons ou d'animaux à fourrures. Dès lors on aurait tort de supposer qu'ils habitent des maisons comme les nôtres.

Une tente faite de dix à douze peaux de buffles leur offre un abri suffisant, elle se plie et se transporte avec la plus grande facilité, et présente, lorsqu'elle est dressée, une forme conique d'environ 5 mètres de haut. Des perches, fixées à sa base par des chevilles, la soutiennent, une ouverture à laquelle deux oreilles mobiles servent d'abat-vent est ménagée au sommet de la tente, elle laisse une issue à la fumée du foyer.

La circonférence de ces tentes est variable. Les plus petites ont dix mètres de tour, et les plus grandes trente mètres.

Le père, la mère, les enfants et quelquefois plusieurs familles y trouvent un logis commun.

Le foyer occupe toujours le milieu, une tente de trente mètres de circonférence abrite habituellement vingt-cinq personnes.

Quoique ces loges soient toujours dressées sur la terre ou quelquefois même sur le granit, les femmes soigneuses trouvent moyen de leur donner un certain air de propreté en étendant, tout autour, des rameaux de sapins les plus fins qu'elles puissent trouver, elles placent ces rameaux de telle manière que les tiges sont toutes couvertes par les extrémités et offrent ainsi une couche passable.

VI

Les sauvages habitent ou dans grand camp, ou famille par famille, selon la localité.

Dans les vastes prairies où se fait la chasse des buffles, sur les bords de la mer Glaciale où se fait la chasse des cariboux, ils se réunissent par grosses bandes et font leurs expéditions en commun.

Dans ce cas, les loges présentent l'aspect d'un petit village et se comptent quelquefois par cent et cent cinquante.

Ceux qui voyagent isolément vivent au contraire famille par famille, dans les forêts ou le long des rivières, il est rare qu'il y ait plus de deux loges ensemble. La raison en est que les animaux solitaires, qui habitent les bois, sont comparativement peu nombreux et que les sauvages se nuiraient les uns aux autres en se réunissant.

Dans le cours de l'hiver, les sauvages, de qui l'on peut dire que toute la terre est à eux, puisqu'ils ne connaissent ni bornes ni limites, parcourent successivement de cent cinquante à deux cents lieues. — Ainsi ils dressent leurs tentes au milieu d'un bois, chassent autour pendant quelques jours, puis élargissent leur circuit et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient détruit tous les environs. Alors ils démolissent la loge et s'en vont recommencer plus loin.

VII

Voyez au milieu des vastes prairies, dans le creux des rochers, ou sous les grands arbres des forêts, les tentes des sauvages que le Christianisme n'a point encore éclairés. Voyez l'intérieur de ces familles infortunées et la tristesse descendra dans votre âme.

Là réside l'égoïsme le plus révoltant et les plus abominables dépravations des sens.

Là, si l'abondance existe, c'est l'orgie hideuse des invocations infernales. — C'est la brute qui mange, dort, digère.

Là, si la faim se fait sentir et si la nourriture manque, c'est le découragement, bientôt c'est la rage, puis le blasphème. — C'est la brute qui rugit.

Horrible rugissement du sauvage, qui, n'étant retenu par aucun frein intérieur, se laisse alors aller quelquefois à son instinct de canibale pour assouvir la faim qui le dévore.

VIII

Voyez l'intérieur de la tente des sauvages devenus chrétiens et vous serez consolé.

Un christ, une statuette de la Vierge, une image d'un saint vénéré, sont les protecteurs visibles de ces pauvres familles des bois.

Le soir, se fait la prière en commun, qui toujours est suivie d'un cantique ; souvent le père, ou, s'ils sont plusieurs familles ensemble, le vieillard le plus érudit, fait un discours aux jeunes gens.

Quelquefois aussi le besoin se fait sentir, mais

l'image du Christ est là, ils savent qu'il a souffert et ils endurent leurs privations sans blasphémer.

Plus heureux que leurs frères encore idolâtres, ils connaissent la résignation.

Comme dans l'intérieur de ces tentes il y a beaucoup plus d'ordre, plus de propreté, plus de sobriété, les privations y sont généralement moins fréquentes. J'ai peu d'exemples de familles chrétiennes mortes de faim dans leurs tentes, tandis que dans les tentes des familles idolâtres ce fait n'est pas rare.

CHAPITRE VI

Comment chassent les sauvages. — L'orignal. — Le caribou. — Chasse d'été. — Chasse d'hiver. — Superstition des chasseurs.

I

Dans la tente du sauvage la femme a le soin exclusif du ménage. C'est elle qui charrie le bois, le coupe, prépare les viandes, fait les souliers, raccommode les habits.

Le père part ordinairement le matin, son sac sur le dos, son fusil à l'épaule, sa petite hache, son pot à boire, son sac à tabac et sa pipe pendus à sa ceinture.

Il parcourt dans sa journée tous les lieux où il a dressé des piéges pour les petits animaux à fourrures, tels que le *renard*, le *fécan*, la *martre*, le *carcajoux*, l'*herminette*, etc., etc., et ne s'en retourne chez lui qu'à la nuit.

Quelquefois il suit à la piste les gros animaux,

tels que l'*orignal*, le *bizon*, le *cerf* et le *caribou*.

D'après les usages, le sauvage ne peut revenir sans avoir fait sa chasse; aussi, quand la nuit le prend avant d'avoir atteint la proie qu'il poursuit, il couche sur le lieu même, sans allumer de feu pour ne pas effaroucher les animaux, et s'enveloppant alors, le mieux qu'il peut, dans une petite couverture qui ne le quitte jamais, il s'étend sur la neige à l'abri d'un arbre ou d'un pan de rocher. Si le lendemain la chance n'est pas meilleure que la veille, il couche encore de la même manière sur un autre point.

En retournant sans avoir fait chasse, il serait appelé lâche et maladroit. Ce point d'amour-propre est commun aux chasseurs de tous les pays, à ceux de France surtout.

Les sauvages passent, s'il le faut, quatre à cinq jours sans manger, ils mourront de faim plutôt que de retourner sans gibier ou sans fourrure, car les usages de ces contrées ne permettent pas à un chasseur de porter de provisions.

C'est encore là une des causes qui abrégent leur vie et ruinent en peu de temps les plus robustes santés.

II

Le sauvage, pour atteindre l'animal qu'il cherche, surtout l'orignal, qui est le plus farouche et le plus méchant, a besoin de savoir distinguer, soit par la vue, soit par le tact, depuis combien de temps il est passé et la distance approximative qu'il a dû parcourir.

Quand cette première observation est faite, il remarque la trace laissée par l'animal sur la neige, il porte surtout son attention dans la direction du vent, et, faisant alors un demi-circuit dans le sens opposé, il ne perd que rarement la piste.

Quelquefois ce n'est qu'après avoir fait une vingtaine de ces demi-circuits, qu'il arrive à l'endroit où repose sa proie.

L'orignal est myope, mais il n'est pas sourd, et connaît instinctivement les bruits accidentels.

Le vent agite la forêt, déracine les arbres, l'animal insoucieux en apparence dort.

Le sauvage l'aperçoit, tend son arc, casse une branche, l'animal l'entend, le comprend.... se lève.... s'étire.... au même instant un trait mortel lui perce le cœur.

III

Quelquefois c'est le *caribou* que poursuit le sauvage. Ces animaux, réunis ordinairement en troupeaux assez nombreux, vivent entre le 55e et le 65e degré de latitude nord, dans les vastes contrées incultes qui bordent la baie d'Hudson.

Le caribou, à l'opposé de l'orignal, a de mauvaises oreilles, mais il a de bonnes jambes. Les sauvages disent qu'il a des ailes, dès lors il faut, pour l'atteindre, connaître, avant tout, ses instincts.

Il y a deux moyens.

En été ou en automne, les sauvages, qui distinguent parfaitement les lieux de passage des caribous, sachant qu'ils ne reculent devant aucun obstacle, ne se détournent jamais du droit chemin, se couchent derrière les grands arbres, non loin du lac que les animaux doivent traverser.

Les bandes de caribous arrivent, se jettent immédiatement à la nage, et au moment où ils atteignent le bord de l'eau, les sauvages quittent leurs embuscades, en poussant un grand cri ; les caribous, surpris et effrayés, retournent sur eux-mêmes, s'en-

tremêlent les uns dans les autres, semblables à un troupeau qui veut sortir tout à la fois d'une bergerie, et cherchent à regagner le large; mais, tandis que leurs groupes trop pressés s'éloignent péniblement du rivage, les sauvages lancent leurs canots d'écorces sur le dos des plus vigoureux qui, excités par ce fardeau, nagent au travers des autres, entraînant ainsi dans leur course et canots et chasseurs.

Les sauvages alors, armés de lances, tuent à droite et à gauche tous les caribous qu'ils peuvent atteindre, jusqu'à ce qu'enfin il ne leur reste plus à frapper que ceux qui les entraînent, complices innocents de la destruction de leurs frères.

Après ce carnage, ils ramassent leurs victimes gisantes au milieu des flots rougis, les chargent sur les canots et retournent à leur embuscade.

Pendant l'hiver, les sauvages procèdent d'une autre manière.

Recouverts de la peau de ces animaux, ils vont se placer au milieu du lac que leur bande doit traverser. Les caribous arrivent précipitamment, passent à côté des chasseurs, sans paraître y faire attention, puis, à une certaine distance, la curiosité les prend, ils reviennent sur leurs pas, regardant leurs frères inconnus, et vont circuler autour d'eux.

Profitant de ce moment, les sauvages commencent à leur tirer des coups de fusil. Plus les détonations sont nombreuses, plus la curiosité pousse les caribous à s'approcher des chasseurs qui en font alors un facile carnage.

S'il arrive que la bande ne soit pas nombreuse, ils les tuent tous, mais ordinairement ils atteignent le chiffre de deux à trois mille.

IV

La chasse des caribous est le sujet de quelques superstitions. Le sauvage, chassant et ne pouvant atteindre sa proie, avait coutume de faire noircir le paleron de l'orignal ou du caribou, le perçait dans le milieu et souriait; il prétendait avoir la force, par ce sourire, de jeter un sort sur les animaux et de les attirer par ses charmes.

Voici à ce sujet une autre superstition non moins absurde et accréditée néanmoins partout.

Lorsque les femmes mangeaient le *mufle* de l'orignal, il devait en arriver malheur aux chasseurs.

Les femmes prétendent, avec quelque apparence de raison, que la gourmandise a toujours été la principale cause de leur exclusion. — Car le mufle de

l'orignal est, sans contredit, le morceau le plus friand qu'il soit possible de trouver.

Ces superstitions sont tellement enracinées dans l'esprit des sauvages, que même ceux qui sont chrétiens se laissent difficilement désabuser.

CHAPITRE VII

La pêche. — Différentes sortes de poissons. — Le poisson royaliste. — Le poisson sans dents. — Pêche d'été. — Pêche d'hiver.

I

Les sauvages, pour subvenir à leur alimentation, emploient spécialement la pêche.

On trouve dans tous les grands lacs, dans tous les étangs, et l'été dans les rivières mêmes, une quantité prodigieuse de poissons dont plusieurs d'une qualité supérieure ; de ce nombre sont :

Le POISSON BLANC, qui ne se rencontre que dans ces contrées. Ce poisson est une excellente nourriture, surtout lorsqu'il a atteint une certaine grosseur ; simplement rôti devant le feu, il prend le goût du pain et de la viande tout à la fois.

La TRUITE, de deux espèces, la petite et la grosse. Parmi ces dernières, qui pèsent quelquefois jusqu'à quatre-vingts livres, on distingue la blanche, la

jaune et la rougeâtre ; les unes et les autres offrent un aliment succulent et fortifiant.

Le BROCHET devient aussi excessivement gros, il y en a quelques-uns qui pèsent jusqu'à cent livres, ce sont de vrais requins d'eau douce, et ils font une guerre cruelle à tous les autres poissons. C'est celui que les sauvages estiment le plus.

Le DORÉ, auquel on a donné ce nom à cause de sa couleur dorée, a bien quelque mérite ; d'une saveur agréable, il est le poisson providentiel des sauvages, attendu qu'il a la louable habitude de se présenter en grand nombre dans les temps où tous les autres manquent.

L'ESTURGEON, plus rare, ne se trouve pas dans les lacs les plus reculés du nord, mais il offre à la tribu des Sauteux une abondante subsistance au printemps et même pendant tout l'été. Ce poisson devient très-gros, on en voit qui pèsent jusqu'à deux cents livres.

L'esturgeon de la petite espèce a un goût exquis ; celui de la grosse espèce, au contraire, est très-coriace, et on ne le mange que par nécessité.

L'esturgeon, qu'on pourrait appeler le *poisson royaliste*, porte sur la tête une espèce de couronne ; les écailles dont il est couvert ressemblent à des fleurs de lis. Pour le pêcher, deux sauvages se placent chacun à une extrémité du canot. Celui qui

est derrière gouverne, l'autre se tient debout, ayant à la main un dard, auquel est attachée une longue corde, nouée au canot. Dès que l'esturgeon est à sa portée, il tâche de lui décocher le dard au défaut des écailles ; le poisson blessé fuit, emportant le canot avec rapidité. Bientôt ses forces s'épuisent, et il meurt.

L'INCONNU se rencontre dans les lacs du nord ; c'est un gros poisson blanc, que les sauvages appellent *béouly* (poisson sans dents); il ressemble à la morue fraîche, mais il n'a comparativement aucune valeur ; sa chair est très-indigeste.

On trouve en outre une foule de petits poissons sans valeur, tels que l'ALOCHE, le TOULIBRI, l'ALBASSOCHE et le POISSON ROUGE.

Cette abondance exubérante est une bénédiction de Dieu qui ne prive une contrée d'un produit que pour la pourvoir surabondamment d'un autre.

Les sauvages ne connaissent ni le pain ni le vin. Les fruits mêmes, dans la véritable acception du mot, leur sont inconnus.

Les lacs, les rivières et les forêts suffisent à la satisfaction de leurs besoins.

II

Ces peuples sauvages ont différentes manières de faire la pêche. L'été, ils poursuivent les poissons avec un dard qu'ils manient avec une adresse surprenante, ou bien, assis nonchalamment dans leur canot amarré, ils se servent de l'hameçon et deviennent ainsi de placides pêcheurs à la ligne; mais plus souvent ils fixent sur l'eau un filet ayant de quarante à quatre-vingts mètres de long et deux mètres de large ; ce filet, soutenu d'un côté par de petites planches flottantes, est pour eux un véritable grenier d'abondance agité par les flots. A quelque heure du jour ou de la nuit qu'ils viennent le visiter, ils sont à peu près certains d'y trouver des poissons pour eux, leurs familles et leurs chiens, seuls animaux domestiques qu'ils possèdent.

III

En hiver, les sauvages procèdent d'une autre manière. Comme les lacs sont gelés, ils percent la glace qui a quelquefois deux mètres d'épaisseur :

par cette ouverture, ils ont le talent d'introduire le filet au-dessous de l'eau. Le mécanisme qu'ils emploient pour arriver à ce résultat est vraiment remarquable, quoique très-simple.

Une perche et un cordeau de la longueur du filet suffisent : deux ou trois filets ainsi passés sous la glace, permettent à une famille de trouver tout l'hiver sa nourriture quotidienne.

CHAPITRE VIII

Éducation de famille. — Ce qu'on enseigne aux enfants. — Leur bonne constitution en naissant. — Comment on les élève. — Amour maternel.

I

Le sauvage, rentré dans sa tente, initie ses enfants, dans les longues soirées d'hiver, à toutes les connaissances qui lui sont nécessaires pour se suffire à lui-même. Il lui enseigne le nom de chaque animal, lui fait connaître ses instincts, les moyens à prendre pour le poursuivre, lui indique les lieux où il a l'habitude de se trouver, les signes distinctifs qui permettent de discerner la piste, et depuis combien de temps l'animal a passé; la route qu'il doit avoir parcourue selon le vent régnant; — il lui dit l'heure convenable pour l'attendre, lui faisant remarquer que la patience est la principale qualité du chasseur; il se plaît à lui citer telle circonstance, où

lui, son père, son grand-père, ont passé des jours et des nuits, seuls dans les bois, pour attendre l'orignal : — « Ta vie, lui dit-il souvent, sera misérable, tu laisseras mourir de faim ta femme et tes enfants, si, jeune encore, tu ne t'habitues pas à une vie de privations. »

II

Le sauvage indique aussi à ses enfants le mode à employer pour dresser des piéges aux caribous et à tous les animaux à fourrure ; il leur apprend en quel temps et à quelle saison la fourrure est blanche ou noire, l'époque où le poil est le plus fin et a par conséquent le plus de valeur. Puis, menant son enfant sur les lieux, il lui enseigne à connaître les différentes parties de l'animal, la direction des muscles, des fibres, des tendons, le nom de tous les os ; — il lui fait ainsi un véritable cours d'anatomie.

Passant ensuite aux ouvrages matériels, il l'habitue à se servir de la hache, des couteaux crochus pour fabriquer les canots, les traîneaux, les raquettes, les flèches, les berceaux, de sorte qu'un enfant, arrivé à sept ou huit ans, commence déjà — la grande chasse exceptée — à essayer tout ce que fait son père.

Arrivés à l'âge de quatorze à quinze ans, tous les sauvages sont à la fois ouvriers et chasseurs.

III

Les sauvages naissent forts et robustes; on ne les emmaillotte jamais ; — à peine peuvent-ils se rouler sur les pieds ou sur les mains, qu'on les voit tout nus courir dans la neige, dans les prairies ou dans les bois, semblables à de jeunes agneaux échappés du bercail; dans les beaux jours d'été, on les voit par bandes folâtrer dans les lacs, semblables à un troupeau de petits canards, ou à une bande de poissons qu'on voit, en un jour de beau temps, se jouer sur la surface de l'eau. Ces enfants sont la preuve vivante que tous les hommes savent nager en naissant ; ils acquièrent par cet exercice une grande souplesse dans les membres, deviennent agiles et endurcis contre les rigueurs du froid.

On leur met de bonne heure l'arc et les flèches à la main. Jeunes encore, ils savent atteindre un but avec une justesse surprenante; aussi les sauvages ont-ils acquis facilement une grande habileté dans l'usage des armes à feu.

Les enfants s'exercent de bonne heure à la lutte et à

la course. Quelquefois, on les fait escalader sur le haut des rochers ou grimper à la cime des plus grands arbres afin de leur inspirer le mépris du danger ; enfin on ne néglige rien pour les aguerrir et leur apprendre les seuls arts qui leur soient utiles : la chasse et la pêche.

IV

Chez les sauvages, les mères prennent un grand soin de leurs enfants ; bien plus mères que beaucoup de femmes européennes, qui, pour s'alléger des soins de la maternité, se dispensent de leur donner leur lait, au mépris de la nature, et qui même volontiers s'en séparent à leur naissance et les confient à des mains mercenaires.

Les mères sauvages ne se séparent jamais de leurs nourrissons ; elles les entourent des soins les plus assidus et les plus tendres ; dans leurs courses continuelles, elles les portent constamment, quelle que soit la charge qui leur incombe d'ailleurs.

Le berceau, suspendu derrière leurs épaules au moyen d'une lisière de cuir qui leur ceint le front, est un surcroît de fardeau toujours léger pour elles.

Le père et la mère sauvages gardent longtemps une

grande tendresse pour leurs enfants ; mais cette tendresse paraît purement animale : les enfants, une fois assez grands pour se suffire, ne payent pas leurs parents de retour, souvent ils les maltraitent, surtout quand la vieillesse ou les infirmités ne leur permettent plus de chasser.

CHAPITRE IX

Légendes des sauvages. — Comment l'Amérique fut découverte suivant eux. — Le déluge. — Le fils de Dieu. — L'enfant de bénédiction.

I

Dans les longues nuits d'hiver, pendant que l'orage gronde au dehors, les sauvages, réunis dans une tente, autour d'un foyer fumeux, se récréent parfois en disant des contes.

Parmi ces contes, la plupart absurdes, il en est quelques-uns qu'on peut considérer comme des traditions, et qui expriment clairement l'idée du déluge, d'un rédempteur à venir et de la chute de l'homme par la faute de la femme.

II

Toutes ces nations ont chacune quelques légendes

relatives à ces dogmes primitifs répandus généralement chez tous les peuples. La femme y est regardée comme un être inférieur, et ne jouit d'aucun droit; on est dispensé envers elle de reconnaissance ou de pitié ; elle n'est estimée qu'en raison des services qu'elle peut rendre. Ce qu'il y a de plus clair dans le fond de ces légendes, c'est que, si la femme est traitée comme une bête de somme, elle l'a bien mérité par sa paresse et sa gourmandise.

On pourrait dire, en les entendant parler et en les voyant agir, que, si la complaisance de notre premier père pour son épouse l'avait rendue coupable, eux s'étaient chargés de la vengeance divine, car partout et toujours ils exercent sur la femme un empire despotique.

III

Les légendes des diverses tribus sont à peu près les mêmes en substance; la forme seule diffère suivant leur génie propre, mais, tout absurdes qu'elles paraissent, peut-on douter que ces peuples n'aient connaissance du déluge universel et de la venue du Messie? Comme tous les peuples de l'antiquité, ils ne connaissent l'histoire des âges que par transmission orale, et c'est ainsi que les faits réels, en traver-

sant les siècles, finissent par devenir fabuleux.

En voici un exemple :

Les Européens ont découvert l'Amérique. Comment l'ont-ils découverte ?.. Un vieux sauvage va nous l'apprendre à sa manière.

IV

L'OURS BLANC.

« Il y a longtemps, un ours blanc venait faire la guerre à nos pères.

« Nos pères n'avaient alors que des *flèches de pierre,* tant ils étaient pauvres, et ne pouvaient pas tuer l'ours ; mais un jour ils se réunirent tous et lui lancèrent tant de flèches que l'animal irrité chercha son salut dans la fuite.

« Il entra dans la mer et passa plusieurs années sous les eaux, se nourrissant de poissons.

« Fatigué de cette demeure, l'ours voulut voir le soleil, il marcha ,... marcha longtemps sans savoir où il allait, puis il arriva à l'autre bord du grand lac et sortit de l'eau.

« Les Français, ayant aperçu cet ours blanc cou-

vert de flèches de pierre, comprirent combien nos pères étaient pauvres, et les prirent en pitié.

« C'est pourquoi ils vinrent dans leur pays. »

V

LE DÉLUGE.

Voici un récit des ancêtres. — Les hommes ingrats envers Dieu, qui leur avait donné le soleil, la lune, les étoiles, les lacs et les rivières, voulurent se créer des dieux à leur image ; — ils prirent des blocs de granit, en firent des statues gigantesques, — mais ces statues ressemblaient à des monstres, — ils en eurent peur pendant quelque temps, puis ils les adorèrent afin qu'elles ne leur fissent point de mal ; — alors Dieu, qui ne leur avait jamais fait que du bien, voulant les punir, résolut de les détruire.

Les rivières, les lacs, les mers se gonflèrent progressivement, les montagnes disparurent sous l'eau, toute la surface de la terre fut inondée. Les animaux moururent, les hommes se noyèrent.

Mais un homme qui n'avait point peur des statues hideuses fut sauvé, c'était ETCIÉ (le grand-père).

*
* *

Etcié s'était embarqué dans un grand canot qu'il avait eu soin de remplir de viande.

Il navigua pendant plusieurs jours, et alla loin, bien loin, sans jamais trouver de rivage. Chemin faisant, il rencontra une loutre qui n'était pas encore morte, il en eut pitié et la prit dans son canot, — puis il rencontra un caribou qui allait périr, n'ayant plus la force de nager; le grand-père en eut encore pitié, et il le prit aussi dans son canot.

Bientôt, las de voguer sur la surface des eaux, ne sachant de quel côté se diriger pour retrouver la terre, l'homme prit la loutre et la fit plonger. Au bout de peu d'instants, l'animal revint portant à sa gueule et à ses griffes un peu de vase. Etcié lui arracha desuite cette vase, la plaça dans le creux de sa main et se mit à souffler dessus.

Tout à coup cette terre commença à prendre du développement et, quand elle fut trop pesante pour être soutenue, il la déposa sur l'eau en la suspendant, continua à souffler dessus jusqu'à ce qu'elle se fût étendue comme une petite île.

Quand cette île fut devenue assez spacieuse pour

que son œil ne pût plus la mesurer, il cessa de souffler et se prépara à débarquer.

Mais le grand-père, qui était un homme réfléchi, voulut, avant de quitter son canot, bien s'assurer si cette île était assez grande, et il envoya le caribou pour en faire le tour. L'animal revint promptement et l'homme en conclut que cette terre était encore trop petite pour l'habiter.

Il continua donc à souffler jusqu'à ce que des rivières, des lacs, des mers, des arbres, des plantes apparussent de nouveau : et alors il débarqua.

VI

LE FILS DE DIEU.

Il fut un temps où le Puissant Bon père qui habite dans les cieux, mécontent des hommes, leur retira tous les caribous.

Les hommes s'en revenaient donc tristement des bords de la mer Glaciale et s'en allaient chercher fortune sur une terre nouvelle, quand une vieille grand' mère, qui les suivait péniblement de loin, ayant remué avec son pied des crottes de caribous, s'entendit tout à coup appeler par une voix enfantine : cette voix disait :

— Grand'mère, je viens pour faire du bien aux hommes, mais je suis tout petit, veux-tu prendre soin de moi ?

Elle regarda et aperçut un petit enfant long comme le pouce. La grand'mère, ayant pitié de cette innocente créature, la prit et lui promit d'en avoir le plus grand soin ; puis, réfléchissant qu'elle n'avait rien elle-même pour manger, elle dit à l'enfant :

— Je te promets, petit, de te garantir du froid ; mais comment te ferais-je manger ? je n'ai rien.

— Je suffirai moi-même à nos besoins, répondit l'enfant, je ne demande qu'à rester avec toi.

Or, le soir étant venu, on dressa les tentes, et l'enfant qui était seul avec la grand'mère lui fit cette confidence :

— Je viens pour faire du bien aux hommes, je ramènerai l'abondance parmi eux, seulement j'exige qu'ils me payent un tribut.

Ils me donneront toutes les langues des caribous qu'ils tueront ; s'ils sont fidèles, je resterai longtemps parmi eux et ils ne manqueront de rien. Va et répète-leur mes paroles.

La grand'mère alla de suite trouver les sauvages, et leur répéta ce que l'enfant avait dit. Tous consentirent à payer le tribut, et dès le lendemain les caribous reparurent.

*
* *

L'enfant restait avec la grand'mère, et il fut appelé BELCHUNGE-NELCHIAN (nom qui veut dire : *la grand' mère l'a élevé*).

En peu de temps il avait grandi, il était long comme le bras.

Chaque jour l'enfant sortait seul et s'en allait dans la forêt, et chaque soir, en rentrant, il disait à la grand'mère :

— Où sont mes langues ?

Pendant un certain temps, les sauvages furent fidèles à payer le tribut, mais enfin, l'abondance affaiblissant la reconnaissance, ils n'apportaient plus que quelques langues à l'enfant devenu grand comme les autres hommes.

Ce que voyant, Belchunge-nelchian dit un jour à la grand'mère :

— Tu vois, grand'mère, c'est toujours l'histoire du temps passé, l'abondance nuit, on m'oublie parce qu'on est trop bien. Je ne puis plus rester avec ce peuple, et, si le tribut n'est pas payé rigoureusement, je l'abandonnerai.

Plusieurs années s'écoulèrent, et enfin le tribut journalier, qui allait toujours en diminuant, était

réduit à cinq ou six langues. Belchunge-nelchian dit alors à la grand'mère :

— C'en est fait, je pars... je n'abandonnerai pas entièrement les sauvages ; mais je leur ferai sentir leur ingratitude.

La grand'mère voulut s'opposer à son départ, elle le supplia même de ne pas abandonner sa nation.

— C'en est fait, répéta-t-il, suivez-moi si vous pouvez, je pars.

Il partit, la grand'mère qui l'aimait beaucoup tenta de le suivre ; mais, comme elle était bien vieille, elle bronchait à chaque pas, et enfin elle fut obligée de s'arrêter.

— Sois tranquille, grand'mère, lui répéta l'enfant une dernière fois, je n'abandonnerai pas entièrement les sauvages.

Bientôt Belchunge-nelchian disparut du côté de la mer Gaciale, et il alla habiter au milieu des bœufs musqués qu'il rendit dociles à sa voix. Quand il fut las de vivre, il s'incorpora à ces paisibles animaux, et leur donna, en récompense de leur docilité, l'intelligence de la parole humaine.

*
* *

Lorsqu'une grande disette se fait sentir parmi les

sauvages, ils se dirigent vers les côtes inhospitalières de la mer Glaciale et ils appellent les bœufs musqués.

Ces dociles animaux entendent leur voix et se rendent à leur appel. Les sauvages alors se contentent d'en tuer quelques-uns, pour apaiser leur faim, et laissent les autres en paix.

— N'est-ce pas, disent-ils, le FILS DE DIEU, qui est allé habiter parmi eux, et qui leur donne cette intelligence ?

VII

L'ENFANT DE BÉNÉDICTION.

Une jeune fille trouva un petit enfant sur la terre qu'habitent les caribous, il était couché sur un peu de mousse au bord d'une rivière. Cette jeune fille abandonnée, elle aussi, par des parents barbares, prit l'enfant, l'enveloppa d'une peau de caribou et résolut de lui sauver la vie.

Tous deux vivaient bien misérablement, ne se nourrissant que de racines et de fruits sauvages dont elle exprimait le jus dans la bouche du pauvre petit ; aussi l'enfant ne grandissait pas et la jeune fille disait :

— S'il pouvait grandir vite, il aurait soin de moi quand je serai vieille.

Elle ignorait encore quel était son trésor, elle ne savait pas que ce petit être chétif était l'ENFANT DE BÉNÉDICTION.

Un jour, comme elle pleurait amèrement n'ayant rien à manger, l'enfant, qui n'avait jamais fait que balbutier, lui adressa la parole en ces termes :

— Ne te lamente pas, je sais où il y a des poissons ; tu as été bonne, moi je suis bon.

La jeune fille, surprise d'entendre parler son nourrisson, le regarda, et elle crut voir la peau du caribou qui le couvrait, briller comme une flamme, et un soleil entourer son front.

— Écoute, continua l'enfant, bientôt les Montagnais seront heureux plus que jamais, les caribous obéissant à leur voix viendront d'eux-mêmes se faire tuer, ils ne chercheront plus à fuir.

Quelques saisons s'écoulèrent encore et l'enfant ne grandissait toujours pas, mais la jeune fille n'était plus misérable, il lui découvrait la place où se trouvait le poisson quand bien même il était caché sous la glace.

Un jour l'enfant eut le désir d'aller se divertir dans la forêt; des raquettes proportionnées à sa taille lui

furent ajustées aux pieds, et il partit laissant ignorer son dessein.

Mais le soir venu, l'enfant n'était pas encore de retour, ce qui inquiéta beaucoup la jeune fille; bientôt la nuit enveloppa le terre de son ombre, et l'enfant ne revenait pas. La pauvre fille au désespoir pleurait et se lamentait sur son malheureux sort, quand tout à coup celui qu'elle croyait perdu se trouva à ses côtés et déposa, à ses pieds, une grande quantité de langues de caribous. Au même instant, la forêt fut tout illuminée, une foule de sauvages portant des torches allumées accouraient de toutes les directions venant lui rendre hommage.

L'enfant de Bénédiction alors monta sur le haut d'un rocher et dit aux sauvages qui l'entouraient:

— Je ne vivrai plus longtemps ; puis, se tournant vers sa bienfaitrice :

— Désormais, lui dit-il, les Montagnais s'adresseront à moi dans leurs besoins, c'est toi que je charge de leur faire connaître ma volonté : quiconque s'adressera à moi, j'exaucerai sa prière, et je lui enverrai les caribous afin qu'il vive dans l'abondance.

A peine avait-il fini de parler qu'on entendit un grand bruit dans la forêt.

— Allons, dit-il alors, le moment est arrivé, un

peuple immense m'attend au détour du grand Lac, il vient me chercher pour me conduire dans des lieux inconnus. Partons.

La jeune fille tout éplorée suivit son petit compagnon ; arrivés au détour du grand Lac, elle aperçut une multitude d'ours noirs, blancs et jaunes, qui s'empressèrent de venir rendre hommage à l'enfant de Bénédiction. Alors, jetant un dernier regard sur sa bien-aimée gardienne comme pour lui dire adieu, l'enfant s'avança bravement au milieu des ours et ne reparut plus.



Dans la plupart des tribus on a grande foi dans cette légende ; les vieillards assurent que, dans leur jeune temps, ils n'allaient jamais à la chasse sans invoquer l'enfant de Bénédiction, qu'ils regardaient comme le FILS DE DIEU.

TRIBUS SAUVAGES

CHAPITRE X

Les Cris (*Iyiniwok*, les hommes).

I

Ces sauvages sont disséminés entre le 80e et le 115e degré de longitude ouest.

Les Cris sont généralement petits, ils ont la figure grêle et allongée, les pommettes saillantes, le nez aquilin, les yeux vifs et sortant presque de leur orbite ; tout en eux annonce l'homme de l'action, on les dirait toujours prêts à livrer combat. Le repos leur est impossible ; fiers à l'excès, ils regardent, avec une certaine hauteur mêlée de dédain, tout ce qui n'appartient pas à leur tribu.

— Que penses-tu des Français et des Anglais ? disait un jour le missionnaire à un Cris.

— Père, lui répondit-il, ma nation les admire et les estime; mais *nous les valons bien.*

II

Le Cris est bon et compatissant pour sa famille, mais, comme il est irascible, il se porte facilement à des excès déplorables; dans ses moments de colère, il tuera sa femme et ses enfants. Ces exécutions sont faites avec un cynisme poussé jusqu'à la dernière limite, et il s'en vante volontiers.

En vertu de ses principes religieux il ne recule pas devant le meurtre et le pillage; la seule pensée qu'il est mésestimé de quelqu'un le pousse à des animosités cruelles; si c'est un de ses compatriotes, il le suit dans la forêt et le tue, si c'est un étranger, il ne rêve que sa vengeance; il est ombrageux, dissimulé et vindicatif.

III

Il résulte d'un tel caractère que les Cris, habitant les vastes plaines qu'on appelle prairies, sont en guerre continuelle avec les tribus qui les avoisinent; le plus souvent même, sans motifs avouables, ils

provoquent les autres sauvages en leur volant tout ce qu'ils peuvent, en brûlant et saccageant leurs tentes.

Dans les rencontres qu'ils ont avec leurs ennemis, les Cris sont braves et courageux, ils méprisent le péril; à l'issue d'un combat, ils deviennent d'une férocité sans égale, ils se jettent comme des forcenés sur leurs victimes, leur arrachent la chevelure, leur ouvrent ensuite la poitrine et en dévorent le cœur ensanglanté pour se donner du courage.

Quand ils ont assouvi leur rage sanguinaire, ils ornent de perles les chevelures des vaincus, les arborent, comme des trophées, au bout de longues perches et célèbrent par des chants la gloire des vainqueurs.

Dans ces chansons de guerre ils se promettent de nouveaux combats.

IV

Le Cris supporte la douleur avec une constance remarquable, une plainte lui semblerait une lâcheté; si la femme en travail d'enfant poussait un seul soupir, on la jugerait indigne d'être mère, parce qu'elle mettrait au monde un lâche.

Toujours maître de lui-même, dans le moment de sa plus grande colère, ses traits ne s'altèrent pas, la rage sera dans son âme et le sourire sur ses lèvres, il sait souffrir et se taire, dissimuler sa haine et le désir de se venger.

Voici un exemple.

V

Pendant que Mgr Faraud était à l'île la Crosse, une jeune Crise appelée IYINUVISKWEN était recherchée par un jeune homme de sa tribu ; mais comme ce jeune homme avait déjà tué deux de ses premières femmes, la jeune sauvagesse ne voulait point aller habiter avec lui.

Iyinüviskwen avait pour tout protecteur un vieil oncle avec lequel elle demeurait.

Le sauvage irrité de sa résistance, supposant que le vieillard empêchait la jeune fille de devenir son épouse, résolut de le tuer.

Un jour donc qu'il le savait seul dans sa tente, il y entre furtivement, trouve le vieillard endormi, lui tranche la tête d'un coup de hache et le laisse baigné dans son sang.

Peu de temps après, Iyinüviskwen rentre dans la

tente et voit son vieil oncle sans vie; elle ne se méprend pas sur l'auteur du crime.

— Il ne me reste que deux partis à prendre, dit-elle, tuer le scélérat qui vient de massacrer mon oncle, ou devenir son épouse.

Aussitôt elle sort d'un pas ferme et va à la tente du sauvage, elle y entre, voit la hache qui a servi au meurtre du vieillard, la place à portée de sa main, s'assied avec calme et attend.....

Bientôt le jeune homme arrive, la jeune fille, sans laisser apercevoir la moindre émotion, dissimulant sa haine et sa vengeance, souriante même, l'entretient quelques instants de choses indifférentes; le sauvage, ne se doutant pas qu'elle est instruite de tout, lui témoigne quelque amitié, et la jeune fille sourit une dernière fois, car, prompte comme l'éclair, elle saisit la hache ensanglantée et d'un seul coup fend la tête du meurtrier.

Elle sort à l'instant et va à la tente de la mère et des frères du jeune homme.

— Je viens de venger la mort de mon oncle, leur dit-elle; si vous voulez voir votre fils, allez à sa tente, c'est moi qui l'ai tué.

A ces mots, les frères du jeune homme veulent saisir la jeune fille, mais les Cris qui environnaient la tente se réunirent en grand nombre, prirent la

courageuse Iyinüviskwen sous leur protection en disant aux frères du défunt :

— Cette jeune fille s'est vengée, elle a fait son devoir ; si vous touchez un seul cheveu de sa tête, vous le payerez de votre tête, vous aussi.

VI

Comme les Cris jouissent d'une liberté individuelle absolue, ils sont obligés d'être toujours à leur corps défendant ; c'est ce qui justifie l'action de cette jeune fille.

Où il n'y a point de loi, on a le droit de se défendre.

VII

Le Cris n'est pas proprement dit anthropophage, cependant dans quelques circonstances il ne recule pas devant la chair humaine.

Il existe parmi eux un certain nombre d'hommes qu'on appelle MANITOKASOU ou *magiciens*. Ces hommes, excités par celui qui fut homicide dès le

commencement, deviennent ce qu'on appelle WINDIGO ou *mangeurs d'enfants*.

Cette passion, fermentée par l'esprit infernal, les pousse quelquefois à manger leurs propres enfants. Voici deux exemples que m'a racontés Monseigneur Faraud :

« Un sauvage cris appelé OPIKKOKIW, nom qui veut dire *la cendre*, vint un jour me trouver et me dit :

— Père, j'aime mes enfants et je suis tenté nuit et jour de les manger, — la religion que tu prêches peut me délivrer de cette tentation et c'est pour cela que je viens à toi.

— Mais si tu manges tes enfants, dis-je à ce windigo, qui aura soin de toi quand tu seras vieux? — si tu ne combattais pas ton horrible passion dans l'intérêt de ton âme, — tu devrais le faire dans l'intérêt de ton corps.

— C'est une réflexion que je fais, moi aussi, répondit Opikkokiw, je regrette même d'être privé de mon fils aîné que j'ai mangé l'hiver dernier.

— Misérable, m'écriai-je à ces mots, et tu m'avoues ton crime avec tant de calme!

— Je sais que j'ai commis un crime, continua le Cris un peu déconcerté de mon apostrophe ; — c'est parce que je ne veux pas en commettre un second, c'est parce que j'ai regret de m'être privé d'un en-

fant qui chasserait pour moi aujourd'hui et que j'aimais comme j'aime les deux qui me restent, que je viens te demander conseil pour être délivré de ma passion.

— Eh bien, lui dis-je alors, si tu as la volonté de devenir bon et d'être délivré du malin esprit qui te possède, reste quelques jours près de moi, je t'enseignerai ma religion et tu rentreras dans ta famille guéri de ton mal affreux.

Le windigo accéda à ma demande; le lendemain, il vint me voir et me dit :

— Le démon m'a tenté pendant mon sommeil, je me suis réveillé avec la pensée de retourner à ma tente où sont mes enfants; — j'ai résisté et je reviens à toi..... je les aime et je ne voudrais pas les manger.

— Puisqu'il en est ainsi, tu coucheras chez moi, lui répondis-je, — je te promets d'éloigner le démon qui t'assiége.

C'est ainsi que ce mangeur d'enfants trouva son salut dans son horrible passion. Je commençai à l'instruire; après un mois de combat, son esprit devint plus calme, je finis par pouvoir lui donner le baptême et il put retourner auprès de ses enfants.

Depuis ce temps-là Opikkokiw est un fervent chrétien. »

VIII

« Un Cris suivi de son épouse me présente son fils âgé de six ans et sa fille âgée de quatre ans.

— Père, me dit-il, baptise-les, ils sont encore jeunes, ils pourront faire quelque chose de bon, plus tard je suivrai probablement leur exemple.

J'accédai à sa demande, je donnai au garçon le nom de Martin, et à la fille le nom de Cécile.

Un an après, je rencontrai ce sauvage, au milieu de la forêt ; ma vue parut l'embarrasser, il cherchait même à s'éloigner de sa route afin de m'éviter, — mais je l'appelai et il vint à ma voix.

— Comment vont tes deux enfants que j'ai baptisés l'été dernier ? lui dis-je.

A cette question il parut embarrassé et ne me répondit pas.

— Seraient-ils morts ? continuai-je.

— Non ! me dit-il..... avec hésitation.

Je compris qu'il me cachait quelque chose.

— Alors, où sont-ils ?

— Père, l'hiver dernier, nous avons éprouvé une grande disette. Nos enfants étaient devenus bien maigres... ils souffraient beaucoup..... nous en eûmes pitié.

Ici le sauvage s'arrêta.

— Continue, lui dis-je, commençant à comprendre, mais doutant encore.

— Alors, continua le sauvage, je dis à ma femme : Nous n'avons plus de viande ; nos enfants sont trop maigres pour vivre encore longtemps.....

— Misérable, m'écriai-je, vous les avez mangés.

. . . .

Et mon front s'inclina comme foudroyé, une larme sillonna ma paupière, au souvenir de ces deux innocentes créatures que j'avais tenues sur mes genoux et auxquelles j'avais donné deux noms chrétiens.

— Cécile, Martin..... soupirai-je, vos deux âmes sont au ciel.

Quand je relevai la tête, le sauvage avait disparu. »

XI

Les Cris ont une espèce de culte, ils ont aussi des traditions : les hommes qu'ils appellent *anciens*, KILITSHYINIWOK, sont en même temps sacrificateurs et médecins ; plusieurs prétendent à cette haute dignité, mais un petit nombre sont initiés aux mystères de la magie.

CHAPITRE XI

Les Montagnais (*Otchipweyanac*, ceux qui ont la langue aigue).

I

Les Montagnais habitent à peu près entre le 58e et le 65e de latitude nord, et le 90e à 120e longitude ouest.

Ces sauvages sont divisés en deux classes : les Montagnais des bois, et les Montagnais du désert, appelés plus communément *mangeurs de caribous*.

Les uns et les autres ont les mêmes mœurs, les mêmes coutumes et la même physionomie ; ils sont généralement hauts de taille, ils ont les épaules larges, le front proéminent, la figure carrée, la chevelure noire, les sourcils épais ; leurs yeux très-noirs sont enfoncés dans leur orbite et n'ont aucune vivacité ; ils semblent au premier acpect annoncer la timidité, en les considérant de plus près, on reconnait l'homme intelligent et réfléchi ; leur nez est

plutôt camus qu'aquilin, leur abondante chevelure tombe en désordre sur leurs épaules. De tous les sauvages, les Montagnais sont ceux qui se rapprochent le plus des Européens ; ils ont une inclination très-prononcée pour nos usages, et renonceraient volontiers à leur nationalité pour devenir Français.

II

Les Montagnais, comme la plupart des autres sauvages, sont très-intéressés; ils ne donnent rien pour rien, mais, d'un autre côté, ils sont d'une honnêteté parfaite.

Le vol leur est inconnu, ils ne comprennent pas qu'on soit assez méchant pour prendre le bien d'autrui ; ils sont doux de caractère et ne paraissent rien tant craindre qu'une querelle ; quand il s'élève une petite dispute entre eux, ils ont les yeux comme égarés et semblent ne pas oser se regarder en face ; le meurtre leur fait horreur aussi. Depuis déjà bien longtemps ces sauvages vivent en paix avec toutes les tribus circonvoisines, de là naît chez eux une apparente lâcheté qui engendre une crainte puérile d'ennemis imaginaires.

Il arrive souvent de voir accourir des bandes de ces sauvages effarouchés en criant :

— Nous avons vu les ennnemis..... ici..... là.....

D'autres fois ils tirent des coups de fusil au milieu de touffes d'arbres où leur imagination frappée leur montre des ennemis.

III

Quand Mgr Faraud arriva à Atthabaskaw, ce peuple doux envers tout le monde semblait avoir réservé sa fureur pour les femmes ; après de faibles querelles, ils les renvoyaient à coups de bâton, et très-souvent ils leur coupaient les doigts ou les oreilles d'un coup de dent ou de couteau ; que de pauvres femmes sont venues à lui ainsi mutilées !

La femme dans leur idée était un animal domestique; la polygamie, qui était presque universelle chez eux, les avait complétement démoralisés.

Quand un Montagnais voulait s'emparer d'une femme, si elle était mariée, il cherchait querelle au mari, et s'il était le plus fort, il enlevait son épouse sans qu'il fût permis de réclamer.

Il existait chez eux une coutume tout à fait contraire au sentiment le plus élémentaire de la vie conjugale.

Les amis croyaient se donner des preuves de leur amitié, en se prêtant mutuellement leurs femmes, et cela, joint à la facilité avec laquelle ils s'en emparaient, était cause qu'il n'y avait aucun lien de famille chez ce peuple ; il résultait de ces usages que les enfants connaissaient leur mère, mais rarement leur père.

IV

La femme montagnaise est fortement constituée, elle a les épaules larges, le buste carré, la tête grosse et ronde, les bras robustes, les mains et les pieds courts et nerveux ; c'est à elle qu'est réservé le soin du ménage, le mari ne s'occupe que de la chasse et de la pêche.

Pendant l'hiver on les rencontre au milieu des bois, ou dans les prairies, portant de lourds fardeaux; lorsque les sauvages changent de place leurs tentes, ce sont elles qui transportent les provisions et les enfants. Il est curieux et touchant à la fois, de voir ces pauvres femmes, portant un enfant sur le dos, un autre dans les bras, et poussant avec un bâton une petite traîne attelée de petits chiens.

Rarement on les entend se plaindre, elles com-

prennent qu'il est bien difficile qu'il en soit autrement.

Le mari, exclusivement occupé de la chasse ou de la pêche, part ordinairement de grand matin et ne rentre que très-tard chez lui, dès lors il lui est impossible de s'occuper de son intérieur.

V

Les Montagnais, quoique très-doux de caractère, avant de connaître la religion, avaient la barbare coutume de laisser mourir tous ceux qui leur paraissaient être devenus inutiles.

Lorsqu'un père, une mère, étaient vieux ou infirmes, leurs enfants leur disaient :

— Tu souffres, tu n'es plus bon à rien, il vaut bien mieux que tu meures.

Et alors ils les couchaient à côté d'un petit feu sur la neige, leur donnaient un morceau de viande, et leur touchaient la main en disant :

— Demain vous serez mort..... vous n'aurez plus à souffrir..... adieu.....

Cette barbarie était selon eux une action de charité.

Aujourd'hui cette coutume inhumaine a disparu

des tribus montagnaises où le christianisme a pénétré.

Leur sentiment de sensibilité était marqué par ceci, — c'est qu'ils ne repassaient plus jamais près du lieu où ils avaient laissé mourir les vieillards.

Ce que les enfants faisaient pour leurs parents vieux ou infirmes, les parents à leur tour le faisaient pour leurs enfants lorsqu'ils en avaient trop ou qu'ils n'étaient pas bien constitués.

VI

« Un jour, en passant le long d'une rivière, j'aperçus sur la rive une vieille femme se traînant sur les genoux, je lui demandai :

— Qui donc t'a laissée là ?

— Père, me répondit-elle d'une voix mourante, ce sont mes enfants.

— Et où sont tes enfants ?

Elle me fit signe qu'ils étaient de l'autre côté de la rivière.

La pauvre vieille était si faible, que je compris qu'elle allait expirer.

Je tâchai de la ranimer un peu, et voici les dernières paroles qu'elle put me dire :

— « J'ai six enfants... tous grands et forts... ils

m'ont dit l'autre soir : — Écoute, mère... tu es vieille, tu ne peux plus travailler, nous allons te laisser ici seule dans le bois..... dans peu de jours tu seras morte... et tu n'auras plus de misères..... je me suis traînée jusqu'ici comme j'ai pu... j'avais soif..... maintenant la soif m'a passé..... »

Et la pauvre sauvagesse expira. »

VII

« Une autre fois, en traversant une épaisse forêt, j'entendis un faible gémissement, je dirigeai mes pas du côté d'où venait la voix, et je trouvai une jeune enfant âgée à peine de sept ans, ayant déjà les pieds et les doigts gelés, elle était étendue sur la neige, au pied d'un arbre couvert de glaçons.

Ému à cet aspect navrant, je pris la pauvre créature dans mes bras... je la réchauffai et je lui demandai qui l'avait laissée en cet état.

Elle me répondit :

— Mon père et ma mère moururent l'an passé, mes parents depuis ont eu soin de moi, mais hier ils m'ont amenée iciet ils m'ont dit : — Tu es une petite fille, tu ne chassespas... tu ne pêches pas... tu n'es donc bonne à rien..... nous allons te laisser là

dans peu de jours tu seras morte... et tu ne souffriras plus.

— Non, tu ne mourras pas, m'écriai-je : ô Marie, prenez pitié de cette innocente enfant.

Je m'empressai d'allumer du feu ; après quelques heures de soin, la pauvre petite sentit ses forces lui revenir, ses pieds et ses doigts dégelèrent et je pus la conduire jusqu'à Atchabaskaw. Ma maison était bien pauvre, mais je pus cependant y recevoir l'orpheline. Quand elle fut revenue à la santé, je l'instruisis et je la baptisai ; elle reçut le nom de MARIE. Cette enfant fut cause plus tard d'une de mes plus grandes douleurs, écoutez son histoire.

VIII

C'était une bonne et douce nature ; tout charmait dans cette naïve enfant des déserts, son sourire expressif, sa joie enfantine, son angélique piété. Bientôt elle était devenue l'ange visible de la maison, elle n'avait pas encore huit ans, mais son intelligence avait devancé son âge.

La petite Marie vivait donc bien heureuse, une crainte pourtant troublait sa joie, elle me disait souvent :

— N'est-ce pas, mon père, que vous ne me renverrez plus dans les bois... que vous me garderez toujours... ?

Ces paroles m'attristaient, sachant que je ne pourrais pas la garder longtemps. En effet, pouvais-je laisser la pauvre enfant seule dans ma maison quand je partirais pour un voyage? Je pouvais encore moins la conduire avec moi. Cette pensée me jetait dans une pénible perplexité.

Un jour il m'arriva un sauvage cris suivi de sa femme, tous deux me demandèrent de les instruire. Je les gardai quelques jours, et, quand ils furent sur le point de partir, je leur dis :

— Revenez à la saison prochaine, je serai de retour de mon voyage, et si vous êtes dans les mêmes intentions, je vous baptiserai.

— AYMIHAWIYINIWOK (1), nous te promettons de revenir, me répondirent-ils.

Je leur dis alors :

— Puisque vous me promettez de revenir, je le crois, et si vous me promettiez aussi d'avoir bien soin de ma petite Marie, je vous la confierais ; vous n'avez point d'enfant, elle sera la vôtre, — elle est chrétienne, vous deviendrez chrétiens aussi. Le Puis-

(1) Nom que ces sauvages donnenent aux missionnaires et qui signifie *homme religieux*.

sant-Bon vous en récompensera et moi je vous promets de vous donner beaucoup quand vous reviendrez.

Le mari et la femme se consultèrent, puis me dirent qu'ils acceptaient.

— Me promettez-vous de m'amener la petite Marie chaque printemps? leur dis-je.

— Nous te le promettons.

— D'en prendre bien soin?

— Nous te le promettons.

— Eh bien, je vous confierai mon enfant, mais sachez que ce n'est pas seulement moi qui vous charge de ce dépôt sacré, c'est aussi Dieu le père, qui vous regardera du haut du ciel et qui vous punira, si vous faites subir à la petite Marie le moindre mauvais traitement, et si vous ne tenez pas votre promesse de me l'amener à Atthabaskaw chaque printemps.

Alors j'appelai l'orpheline, elle arriva toute joyeuse, en courant.

— Me voilà, père, me voilà : que vous faut-il?

— Que faisais-tu, lui dis-je en souriant, mais le cœur plein de sanglots, — tu es tout essouflée?

— Je jouais.

— Bien, assieds-toi... j'ai à te parler.

Elle s'assit pensive, — on eût dit qu'elle comprenait déjà... J'hésitais...

— Écoute, mon enfant, tu sais que je vais partir pour un long voyage... lui dis-je enfin.

A ces mots, un voile de tristesse assombrit ce front naguère si radieux.

— Tu sais que je ne puis te laisser toute seule dans cette maison où tu mourrais de faim, voici une bonne famille qui va t'emmener avec elle et me remplacer auprès de toi.

A ces mots l'orpheline pleura.

— Je veux rester avec vous... je ne veux point vous quitter, me dit-elle en sanglotant..... O mon père, ô mon bon père, ne me renvoyez pas au milieu des déserts.....

La pauvre Marie s'était jetée à mes genoux. Je la raisonnai, je tâchai de lui faire comprendre la nécessité où j'étais de me séparer d'elle..... mais ses larmes ne tarissaient pas ; hélas ! elle avait le pressentiment du sort qui l'attendait.

Si j'avais osé, moi-même, donner un libre cours à ma douleur, que de larmes aussi j'aurais répandues sur le front pur de cette enfant !

Le lendemain de ce jour, j'embrassai une dernière fois la pauvre Marie, je lui donnai sa croix, son chapelet, une image de la sainte Vierge sa patronne, puis je la vis partir.

Du haut de mon rocher je la suivis longtemps

des yeux, plusieurs fois je la vis se retourner et agiter ses petites mains, comme pour me dire un éternel adieu.

Mon voyage dura trois mois; à mon retour, je trouvai ma maison bien vide, l'ange qui l'égayait n'était plus là. Mais j'étais heureux de penser qu'elle était bien soignée et que j'allais la revoir au printemps.

Hélas ! le printemps arriva, et la famille à laquelle je l'avais confiée ne parut point. — Ils me l'amèneront à l'automne, pensai-je. L'automne vint, d'autres chasseurs arrivèrent, mais mon enfant ne parut point encore.

Alors l'inquiétude — une inquiétude sérieuse, s'empara de mon esprit.

Vainement j'interrogeai les chasseurs, nul ne put rien m'apprendre.

Je résolus d'aller à la recherche de la famille crise à laquelle j'avais confié mon enfant.

Je savais à peu près où elle devait habiter. L'été venu, je partis... c'était à l'époque de la pêche, je supposais trouver la tente au bord d'un lac ou d'une rivière. Depuis sept jours j'explorais le pays ; je commençais à désespérer lorsqu'un soir, non loin d'une rivière où des tentes étaient dressées, j'aperçus tout à coup, dans l'éclaircie d'une futaie, une sauvagesse qui ramassait du bois ; je m'appro-

che... ô surprise... c'est la femme crise à laquelle j'ai confié Marie.

A ma vue la sauvagesse se troubla.

— Où est ma fille, lui dis-je, et pourquoi n'avez-vous pas tenu votre promesse ?

— Père, me répondit-elle, elle est morte.

— Morte, m'écriai-je, tu dis qu'elle est morte... ! Où, quand... comment... ?

— Elle est morte le printemps dernier, reprit la sauvagesse en tremblant.

— Où est ta tente ?

— Là-bas au bord de la rivière.

— Où est ton mari ?

— A la pêche.

— Et tu dis que ma fille est morte?

— Oui, Père.

— Tu mens, m'écriai-je, dominé par un horrible pressentiment, dis-moi la vérité... qu'est devenue mon enfant ?

— Père, me répondit alors la sauvagesse, l'hiver a été mauvais, nous n'avions plus de viande..... plus de poisson... la pauvre petite était bien maigre... elle allait mourir... mon mari et moi nous avions faim... alors nous l'avons mangée.

. . . .

. . . .

Je n'eus pas la force de maudire cette malheureuse, j'étais anéanti.

— O mon Dieu, m'écriai-je enfin, pardonnez-leur, pardonnez-moi.

La sauvagesse avait fui.

IX

Quand les Européens pénétrèrent dans leur contrée, les Montagnais n'avaient, à proprement parler, aucun culte intérieur : comme pourtant l'idée d'un Dieu créateur était vivace parmi eux, quelques-uns, en reconnaissant sa puissance, lui rendaient un culte méditatif qui devait lui être agréable, mais ce nombre était bien petit.

Quant au culte extérieur, ils lui offraient quelquefois les prémices de leur repas, en jetant, hors de leurs tentes, quelques morceaux de viande, et même en lui consacrant la première fumée de leur pipe.

Souvent aussi, pour apaiser les mânes de leurs morts ou leurs esprits mauvais, ils déposaient sur certains arbres un morceau de tabac en sacrifice. Offrande puérile, à la considérer humainement, mais qui, vu la gourmandise et l'avarice de ceux

qui la faisaient, pouvait être regardée comme un vrai sacrifice, — si, d'après l'acception du mot, sacrifier c'est se défaire pour la Divinité d'une chose que l'on aime.

Depuis un certain temps, les rapports des Montagnais avec les Cris étant devenus plus fréquents, l'usage des banquets propitiatoires s'était introduit parmi eux; c'est ce qu'ils appelaient *Nasuwaleï*, mot intraduisible, mais qu'on pourrait rendre facilement par — *commerce sublime avec la Divinité*. Le Nasuwaleï consistait à se réunir lanuit en famille, entre amis, dans un grand gala; les sauvages allumaient un feu au milieu d'eux, dans lequel était répandue la graisse la plus pure; à l'entour et aux lueurs de cette flamme ils faisaient un repas.

Par extension, on pourrait considérer comme sacrifice, l'usage général introduit chez eux d'après lequel quand un membre de la famille mourait, les Montagnais brûlaient absolument tous leurs vêtements, toutes leurs fourrures et se mettaient, en un mot, dans un état de nudité complète. — Ils pleuraient les morts officieusement, se retiraient à l'écart, mettaient leurs chevelures en désordre et poussaient des hurlements affreux en commençant sur un ton très-bas et remontant graduellement jusqu'à la note la plus élevée.

Avec un culte si imparfait, les Montagnais ont pourtant conservé d'excellentes traditions.

X

Les Couteaux jaunes — ACANTCAN-OTTINÉ — les *habitants des cuivres*, sont aussi des Montagnais ; ils habitent entre le lac des Esclaves et l'extrémité du lac Atthabaskaw. Contrairement aux autres sauvages, ceux-ci vivent en grosses bandes dirigées par quelques chefs ; leur chasse habituelle est le caribou appelé *de la vaste plaine ;* ils vivent en commun, ce qui les rend plus vicieux que les autres Montagnais ; ils sont aussi plus irascibles, ils ont plus d'énergie et ne reculent pas devant le meurtre ; cependant ils vivent en paix avec les tribus circonvoisines.

La langue des Couteaux jaunes, à peu d'exceptions près, est la même que celle des Montagnais.

CHAPITRE XII

Les Sioux (*Pouatak*, habitants des prairies).

I

Les Sioux habitent entre le 40e et le 50e degré de latitude nord, et du 90e au 115e de longitude ouest.

Ces sauvages, ainsi que l'indique leur nom, vivent habituellement dans les prairies sous de grandes tentes faites de peaux ; ils se nourrissent de folle-avoine, qu'ils trouvent dans les marais et les rivières, de la viande de buffle dont ils font la chasse exclusive et qu'on rencontre par milliers dans leur pays. — Comme les Tartares, ils ne voyagent que par troupes nombreuses, ne s'arrêtant qu'aux lieux où ils comptent pouvoir faire leur chasse ; d'où il arrive que telle tribu qui se trouve à une époque sur le bord occidental du Mississipi, se trouve à une autre époque sur la rive orientale.

Les Sioux étaient autrefois fort nombreux ; c'est encore de nos jours la population la plus considérable des pays sauvages de l'Amérique. Ils sont en

guerres continuelles avec toutes les tribus circonvoisines, mais de leurs nombreux ennemis, les Sauteux sont les plus mortels. Ils ont attaqué quelquefois aussi les métis français, qui vont faire la chasse parmi eux.

De même que les Cris, quand ils ont tué un ennemi, ils lui arrachent la chevelure, qu'ils embellissent de toutes sortes de perles, et célèbrent leurs victoires par des chants et des danses autour de ces trophées humains. Quelquefois, avant le combat, ils renouvellent les chants et les danses devant les chevelures pour se donner du courage en s'inspirant des victoires passées. Quoiqu'on les considère comme les plus féroces de tous les sauvages, ils seraient faciles à convertir et à civiliser, s'ils étaient moins irrités par les attaques continuelles dont ils sont l'objet.

Les Sioux ont assez généralement une haute taille, le front large, les sourcils épais, le regard fier et intelligent : leur costume est en peau ; ils portent sur les épaules une peau de buffle au poil long et soyeux ; sur le revers de cette peau sont peintes, en espèces d'hiéroglyphes, toutes les victoires qu'ils ont remportées sur l'ennemi.

Leur front est couronné d'une espèce de turban de peau, autour duquel sont attachées des plumes de différentes couleurs. Ces plumes expriment par leur

nombre la quantité des victoires qu'ils ont remportées et, par leur couleur, le plus ou moins de valeur de ces victoires.

En temps ordinaire, ils se bariolent la figure ; pendant le deuil, ils se la noircissent entièrement.

Les Sioux sont polygames ; néanmoins ils punissent sévèrement l'adultère : il arrive souvent qu'ils arrachent à la femme qui s'en est rendue coupable le nez et une partie de la peau de la tête.

II

Les Sioux se divisent en un grand nombre de tribus, qui ne sont séparées que par des querelles de famille.

Les Assinibouans, ASSINIPOUATAK (*les Sioux des rochers*), par exemple, ne sont autres que des Sioux eux-mêmes, ils ont toutes leurs habitudes, — mais ils leur font la guerre comme toutes les autres tribus.

Les Sioux, ai-je dit, font aussi souvent la paix, mais comme ils n'ont aucun gouvernement, aussitôt que les chefs ont fait la paix, les particuliers la brisent, et de là naissent leurs guerres continuelles.

CHAPITRE XIII

Les SAUTEUX (*Anichabeck,* les hommes qui viennent après).

Les Sauteux habitent du 45e au 53e degré de latitude nord, et du 90e au 105e longitude ouest.

Ces sauvages ont, comme les Sioux leurs voisins, la taille élevée ; on trouve parmi eux des hommes très-robustes ; de tous les sauvages, ce sont ceux qui paraissent les plus fiers ; ils sont adonnés à la magie et à toute sorte de libertinage.

Leur caractère distinctif est la fourberie ; le mensonge et le vol sont dans leurs habitudes ; actifs dans les voyages, mais paresseux dans le repos, on pourrait les appeler les lazzaroni des déserts.

Les Sauteux ont voué depuis longtemps une haine mortelle aux Sioux, mais ils sont bien plus lâches qu'eux, et, quand ils rencontrent leurs victimes désarmées, ils deviennent bien plus barbares.

Quoique ces sauvages vivent, en partie du moins,

non loin d'une population civilisée (*rivière Rouge*), la foi chrétienne n'a jamais pu pénétrer dans leur âme perverse, ils méprisent les peuples convertis et auraient honte de les imiter.

Après quarante ans de tentatives, on n'a pu parvenir à les moraliser ; ils croient pourtant à la vérité de la religion, mais leur mauvaise vie et leur passion pour la magie ont toujours porté obstacle au zèle constant des missionnaires. Depuis quarante ans cette nation s'est considérablement réduite, chaque jour elle tend à disparaître. Le whisky, boisson enivrante que leur fournissent les Américains, cause chez eux des ravages considérables ; non-seulement elle développe leurs mauvais instincts, mais encore elle les abrutit et les conduit jeunes encore à la tombe.

Si les Américains continuent à faire chez eux la traite de cette fatale boisson, les Sauteux bientôt cesseront d'être.

CHAPITRE XIV

Les Castors (*Tsatié*, habitants des Castors).

I

Ces sauvages sont échelonnés le long de la Rivière à la Paix, dite aussi la Rivière-aux-Castors.

Les Castors étaient autrefois assez nombreux, mais la maladie les a tellement décimés, que cette population n'existera bientôt plus que de nom; c'est à peine s'il en reste, aujourd'hui, huit cents de six mille qu'ils étaient il y a quelques années.

Les Castors sont petits, ils ont les épaules resserrées, les jambes et les bras courts, la tête un peu allongée; à leur visage maigre, à leur teint hâve et maladif, on devine que ce peuple marche vers la décrépitude : ils sont honnêtes, le vol leur est inconnu, ils ont horreur du meurtre, et, quoique courageux, ils aiment mieux céder un droit que de le conserver par la violence.

C'est le peuple le plus bienveillant pour les étrangers; ils aiment la religion, ils en sentent le besoin,

mais la faiblesse de leur caractère les empêche de la pratiquer ; il est pourtant certain qu'il n'y a que la religion qui pourra les relever de l'affaissement physique et moral où ils se trouvent.

II

Les Castors, dont la langue se rapproche un peu, quant aux racines du moins, de la langue des Montagnais, ont tiré de leurs rapports habituels avec les Cris une grande passion pour la magie, à laquelle du reste ils n'entendent rien ; ils ont aussi une passion extraordinaire pour le jeu, ainsi que nous l'avons vu déjà.

Cette passion est une des causes des maladies qui les font vieillir et mourir avant l'âge, car on les voit passer les nuits fraîches d'automne en plein air, se livrant à leurs jeux puérils.

Quand on les voit la nuit, autour d'une flamme fumeuse, jouer avec fureur, — on les prendrait pour des démons en état d'ivresse.

Et s'ils jouent ainsi en plein air, c'est que la paresse des femmes est si grande, qu'elles aiment mieux n'avoir point de tentes que de coudre ensemble des peaux qu'elles ont en abondance.

Il résulte de cette paresse des femmes que les

Castors couchent nus, en plein air, se tournant et se retournant à côté d'un petit feu, de sorte qu'ils se réveillent souvent à demi grillés.

Après le jeu, ce que ces sauvages aiment le mieux, c'est d'aller à cheval. — Ils n'ont pas de canots, ils vivent presque exclusivement de la chasse de l'orignal et du castor.

CHAPITRE XV

Les ESCLAVES (*Desyake-Ottiné*, les habitants du long de la rivière).

Ces sauvages habitent sur le bord ouest du Grand Lac des Esclaves, au 72me degré de latitude nord et au 118me de longitude ouest.

Les Esclaves sont les plus doux, les plus affables et les plus obséquieux des sauvages ; — un enfant anglais ou français peut les commander et sera toujours obéi. On trouve parmi eux des familles patriarcales, qui datent de très-loin. Mgr Faraud a vu une vieille femme qui avait son fils, son petit-fils et les enfants de ses arrière-petits-fils. Cette femme se souvenait des premiers Français qui arrivèrent à la baie d'Hudson. Il y avait quatre-vingts ans de cet événement quand cette femme en parlait.

Les Esclaves ont la taille moyenne, ils ne paraissent pas très-forts, mais ils sont en général assez

robustes, ils ont surtout une grande activité; leur figure est un peu allongée comme celle des Cris; ils ont un maintien calme qui dénote la quiétude de leur âme, un regard doux, qui exprime la douceur de leur caractère et qui inspire l'intérêt, un front proéminent qui indique l'intelligence.

Ils ont prouvé du reste leur aptitude pour l'instruction; un grand nombre aujourd'hui savent lire et écrire, et dans les fréquents voyages que Mgr Faraud a faits parmi eux, il a pu s'assurer que ce peuple serait bientôt entièrement régénéré par le christianisme. Leur langue ne s'éloigne pas essentiellement de celle des Montagnais.

Les Esclaves aiment passionnément la religion; la bonté de leur âme et le manque complet de tout culte extérieur, la leur rendaient nécessaire, — aussi ils l'embrassent aussitôt qu'ils la connaissent.

Il y a, sans doute, parmi eux encore quelques âmes perverses, chez lesquelles l'instinct de la barbarie étouffe la vérité; mais elles ne sont pas très-nombreuses. Le seul obstacle réel qu'on ait rencontré à leur conversion a été la passion pour le jeu de mains et un peu aussi pour la fausse magie qu'ils ont apprise des Castors.

La polygamie n'était pas générale chez les Esclaves comme chez les autres sauvages, et ils avaient même

de l'affection de famille, sentiments qui ne se trouvent que dans cette tribu.

Ce peuple est essentiellement pêcheur, ce qui ne l'empêche pas de se livrer aussi à la chasse, mais ce n'est qu'accidentellement.

Les femmes esclaves sont les plus habiles modistes de toutes ces contrées; au moyen de peaux de caribous, de plumes, de griffes d'ours et du poil de porc-épic peint, elles font de magnifiques tentures et de très-beaux habits.

Cette tribu vit en paix avec tous ses voisins, et pratique la religion ; aussi, contrairement à la plupart des autres nations de ces contrées, elle s'accroît plutôt qu'elle ne diminue.

Les esclaves peuvent au besoin entrer dans la domesticité et faire de zélés serviteurs, mais il ne faut pas les tenir trop longtemps à l'attache; ils ne peuvent être esclaves que de nom, la vie errante des bois est un besoin pour eux comme pour les autres sauvages.

CHAPITRE XVI

Les Peaux-de-Lièvre (*Ratherth,* peau de lièvre).

I

Les Peaux-de-Lièvre habitent entre le 60e et le 62e degré latitude nord et le 115e et le 125e longitude ouest.

Ces sauvages, qui ressemblent en beaucoup de points aux Esclaves et qui ont, soit par la langue, soit par les habitudes, quelques rapports avec les Castors, ont le caractère léger et inconstant; peu suffit pour les enthousiasmer, peu suffit aussi pour les faire renoncer à une entreprise; ils vivent habituellement dans les bois. Leur légèreté ne dégénère pas en insouciance ; plus avisés que les Castors, ils prennent la peine de s'y construire des tentes; ils se nourrissent exclusivement de lapins des champs, que dans leur pays on appelle lièvres ; c'est de là qu'est venue leur dénomination.

Ces sauvages, peu nombreux et dont le rayon est assez circonscrit, — finiront par suivre l'exemple des

Esclaves; malgré leur légèreté, ils finiront par se convertir à la religion.

On trouve parmi eux quelques beaux caractères.

II

Un chef de cette tribu qui n'avait jamais vu de prêtres et qui ne connaissait le christianisme que de nom, ayant reçu une proposition malhonnête avec un envoi de sucre, de thé et d'autres friandises pour l'engager à accepter, fit répondre à celui qui voulait le séduire :

— « Qu'il sache bien que, quoique je sois pauvre, je ne veux point vendre mon âme; — je n'ai rien actuellement à lui donner en échange de ce qu'il m'envoie, mais au printemps prochain je lui apporterai une peau d'orignal pour le payer; — un chrétien ne ferait pas ce qu'il me dit de faire, et je veux être homme comme un chrétien. »

Ceci indique une force d'âme peu commune, quand on sait que ce peuple est pauvre, qu'il ne donne rien pour rien et qu'il aime beaucoup à recevoir gratis.

CHAPITRE XVII

Les Sicanets (*Cherhlayé-ottiné*, les hommes des montagnes Rocheuses).

Ces hommes habitent au pied des montagnes Rocheuses, ils ont une grande ressemblance au physique avec les Peaux-de-Lièvre et les Castors. Il y a quarante ans, ces sauvages étaient très-féroces et nul étranger n'osait encore les affronter.

La Compagnie de la baie d'Hudson voulut établir un poste parmi eux, mais à peine les employés y étaient installés, qu'un drame terrible s'ensuivit.

Les Sicanets se réunissent, assiégent le poste, le prennent d'assaut et massacrent tous les hommes de la Compagnie.

C'est en 1821 que ce fait eut lieu; depuis, bien d'autres cruautés ont été commises.

Il y a une dizaine d'années, un métis nommé Touranjeau allait à d'Attkoskas, porteur de lettres pour le commis du poste établi chez les Sicanets.

Un mois après, il retournait à la mission d'Atthabaskaw.

— « Père disait-il tout tremblant, je rapporte mes lettres. — Les Sicanets ont encore massacré les hommes du poste. J'étais à peine arrivé au bas de la côte où le fort est situé, que j'ai vu tout à coup rouler à mes pieds trois têtes d'homme. — J'ai reconnu la tête du commis : effrayé de ce spectacle, j'ai levé les yeux, et j'ai vu les sauvages envahissant le fort. J'ai pu m'enfuir sans être aperçu, et me voilà. »

Ce lugubre souvenir cause encore beaucoup d'effroi à Touranjeau.

Aujourd'hui ce poste, appelé le fort d'Épinette, redoute moins le voisinage des Sicanets qui se sont beaucoup humanisés.

Leur férocité avait privé longtemps cette tribu de l'avantage d'avoir une maison de commerce chez elle.

CHAPITRE XVIII

Les HOMMES-DE-SANG (*Duéeldeli-ottiné,* les habitants qui mangent les hommes).

Les Hommes-de-Sang, appelés plus communément *le mauvais monde*, habitent entre le 58e et le 63e latitude nord et le 125e et le 135e longitude ouest.

Ces sauvages devenus très-peu nombreux allaient, il y a quelques années encore, complétement nus, mais ils se couvrent un peu aujourd'hui.

Le mal souverain de cette nation, et peut-être la cause unique de sa presque disparition, est l'anthropophagie.

Ces sauvages poussent cette passion à un tel point, que la mère n'est pas en sûreté avec son enfant, ni les enfants avec leur père. Les parents mangent leurs parents, les amis leurs amis.

La moindre disette réveille dans leur cœur cette passion horrible, et alors le plus fort dévore le plus faible. C'est ainsi que ces sauvages finiront par se détruire tous, ou plutôt par se *manger*.

Mgr Faraud me disait avoir causé souvent au fort Allkett, situé au centre de cette tribu, avec un vieillard de la nation des Hommes-de-Sang, qui avouait, avoir mangé, à lui seul, dix de ses parents, mais la maladie de l'anthropophagie l'avait atteint, il était devenu couvert de lèpre.

Quelques mois avant la première visite du missionnaire au fort *Allkett*, deux Canadiens français se rendant à ce poste, pour la Compagnie de la baie d'Hudson, avaient été pris et mangés par ces sauvages.

Les Hommes-de-Sang vivent ordinairement de chèvres et de moutons sauvages qu'ils tuent sur les montagnes Rocheuses.

Leur conversion serait un triomphe pour l'humanité. Quelques-uns déjà se sont convertis et ont porté la foi chrétienne au fond de leurs déserts. Puissent-ils, par leurs exemples, aider à la conversion de quelques-uns de leurs frères !

Puissent les missionnaires, en inspirant à ces sauvages l'amour et la crainte de Dieu, leur donner l'horreur de leurs épouvantables festins !

Les Hommes-de-Sang, atrophiés au moral, sont également atrophiés au physique, ils sont petits et laids.

CHAPITRE XIX

LES PLATS-COTÉS DE CHIENS (*Fitchangé*).

Ces sauvages habitent à peu près entre le 63e et le 69e degré latitude nord, et le 100e et 125e longitude ouest.

L'origine de leur nom est assez obscure. *Plats-Côtés de Chiens* ne répond à rien de ce qui peut caractériser le peuple de cette tribu.

Les Plats-Côtés de Chiens, disséminés au milieu de déserts immenses, vivent de la chasse du caribou et de la pêche; ils sont la personnification de la sauvagerie dans ce qu'elle a de plus original. La vue seule d'un étranger les effarouche ; aussi, quand la nécessité les oblige de venir à un poste de traite, pour échanger leurs pelleteries, ils ont hâte de conclure leur marché pour s'en retourner de suite dans la solitude de leurs forêts.

Cette tribu plus que toute autre a conservé l'habitude de laisser mourir les enfants et les vieillards

quand ils les jugent superflus ; ils n'ont pas été sourds cependant à la voix de la religion, beaucoup manifestent déjà de très-bonnes dispositions.

Malheureusement, disséminés dans une étendue immense de déserts, ne s'approchant que rarement du littoral et, quand ils arrivent à un poste, n'y résidant souvent que quelques jours, et souvent par groupes peu nombreux, il est difficile de les réunir pour leur parler.

Quoique vifs de caractère et par suite d'une grande irascibilité, les Plats-Côtés de Chiens détestent le meurtre.

Ces sauvages sont grands, sveltes et dégagés ; ils ont les jambes longues, les épaules étroites et les pieds courts, la figure allongée et un peu plate, des yeux à fleur de tête, très-vifs, un front peu développé, le menton et la mâchoire pointus ; on dirait qu'ils ne parlent que du bout des dents.

Si les Hommes-de-Sang sont laids et petits, les Plats-Côtés de Chiens sont laids et grands.

Leur langue a quelque ressemblance avec celle des Esclaves et des Montagnais ; quand on la soumet à l'analyse, elle donne approximativement les mêmes racines, quoique de prime abord elle en paraisse très-éloignée.

Comme toutes les tribus ou sections de tribus qui

habitent parmi les caribous, ces sauvages s'habillent de la peau de cet animal à laquelle ils laissent tout le poil.

Les *Plats-Côtés de Chiens* ne sont jamais en guerre avec leurs voisins ; ils ne sont pourtant pas lâches, et en certaines circonstances ils ont donné des preuves de courage et d'énergie.

CHAPITRE XX

Les Loucheux (*Sasstué-ottiné,* les habitants du lac des Ours).

La tribu des Loucheux est située entre le 65e et le 68e degré latitude nord, et entre le 127e et le 141e longitude ouest.

Le caractère de ces sauvages a beaucoup de rapport avec celui des Plats-Côtés de Chiens, sous le rapport de ses instincts farouches; leur langue s'éloigne de plus en plus de celle des Esclaves et des Montagnais, quoiqu'on y trouve des rapports assez fréquents.

Ces sauvages sont très-hautains et très-orgueilleux, ils pardonnent difficilement les injures qui leur sont faites et ne reculent jamais devant la vengeance. — Très-souvent aussi, pour des torts imaginaires, ils attaquent les autres; mais il faut dire, pour être juste à leur égard, que les Esquimaux leurs voisins ont contribué pour une grande part à cet état de choses, par des provocations fréquentes.

II

Il y a peu de temps, les Loucheux, réunis en grand nombre, étaient partis pour la chasse; quelques Esquimaux vinrent à leur insu, au milieu de leurs tentes qu'ils saccagèrent, et firent un carnage épouvantable de leurs femmes et de leurs enfants.

Quand les Loucheux revinrent, ils ne trouvèrent plus de tentes : elles étaient brûlées, et les cadavres de leurs familles dispersés dans le bois.

Irrités par ce spectacle affreux, ils jurèrent tous d'en tirer vengeance et d'exterminer tous les Esquimaux qu'ils pourraient saisir.

Ils se mirent en route immédiatement : arrivés sur les bords de la rivière *Péel*, ils rencontrèrent un petit groupe d'Esquimaux et en tuèrent huit ou dix; ils étendirent leurs cadavres le long du rivage, leur ouvrirent le ventre et l'estomac, exposèrent leurs entrailles au soleil, et comme date commémorative de leur vengeance, ils inscrivirent sur un écriteau : « Que les Esquimaux qui passeront par ici, apprennent ainsi le sort qui les attend. »

Depuis ce temps-là, un grand nombre de Loucheux ont embrassé ou feint d'embrasser le christianisme; ils se rapprochent davantage des postes fréquentés

par les missionnaires, il y a donc lieu d'espérer que bientôt ils s'humaniseront.

Les Loucheux, avec une taille médiocre, ont une constitution assez robuste ; on trouve dans leur regard quelque chose de doux et de sinistre tout à la fois. Leur passion dominante, outre le jeu de mains, est le tabac.

CHAPITRE XXI

Les Pieds-Noirs (*Siyi-ra-ritewitiyiniwok*, les hommes qui ont les pieds noirs).

Les Pieds-Noirs habitent entre le 50e et le 55e degré latitude nord, et entre le 110e et le 120e longitude ouest.

Ces sauvages sont très-intelligents et très-nombreux, on suppose qu'il en existe encore deux mille cinq cents.

Leur conversion serait facile, si les Assinibouans et les Cris ne leur faisaient pas une guerre continuelle; mais comme ils sont plus courageux et plus nombreux, ils usent souvent de terribles représailles.

Comme les Cris, ils arrachent la chevelure des vaincus, leur ouvrent la poitrine et mangent leur cœur ensanglanté; mais, plus féroces peut-être encore que ces derniers, ils appellent souvent leurs femmes qui se jettent sur ces corps morts et s'abreuvent de leur sang.

CHAPITRE XXII

Les Esquimaux (*Ottelnéné-ottiné,* les habitants de la terre nue).

I

Les Esquimaux habitent entre le 63e et le 70e degré latitude nord sur le continent, et s'étendent encore sur les îles polaires, telles que l'île Victoria, l'île du roi William, l'île Melville et l'île Bathurst.

La nation esquimause est la seule dont les hommes aient de la barbe, mais, contrairement à l'idée reçue, qui veut que cette barbe soit si épaisse, qu'on ait de la peine à découvrir les traits de leur visage... ils ont, au contraire, quelques poils noirs très-clair-semés et seulement au menton.

De tous les sauvages, ils sont réellement les seuls qui mangent la chair crue, quoiqu'ils la mangent quelquefois aussi après l'avoir fait sécher au soleil.

Les Esquimaux ont une taille au-dessous de la moyenne, la tête grosse, les bras et les jambes très-musculeux, le teint blanc, la chevelure et les poils de leur barbe blonds ; ils ont le front large et proé-

minent, les sourcils clairs et de gros yeux roulant dans un large orbite.

Ces sauvages n'ont pas l'air menaçant qu'on leur donne, ils produisent plutôt l'effet d'un enfant un peu timide, qui frappe moins parce qu'il le veut que parce qu'il craint d'être frappé.

Ils sont pourtant excessivement féroces, surtout sur cette partie du continent; jusqu'ici il a été très-difficile, pour ne pas dire impossible, de les aborder, tant ils sont farouches et défiants; les étrangers doivent sans cesse se tenir en garde contre eux.

Il y a peu d'années encore, ils massacrèrent à l'entrée du fleuve Mackensie un grand nombre de voyageurs.

Depuis quelque temps, ils paraissent s'être beaucoup adoucis; malgré leur défiance instinctive, leur sauvagerie extraordinaire, quelques-uns osent aujourd'hui s'approcher des postes de la Compagnie de la baie d'Hudson, ne craignant même pas de manger ce qu'on leur présente.

Aussi l'honorable Compagnie, qui n'a jamais osé jusqu'à ce jour créer un poste chez eux, pourra bientôt, peut-être, y en établir un sans trop de danger.

II

Les Esquimaux ont des habitudes qui leur sont propres et qui résultent du pays qu'ils habitent.

Comme ils vivent dans une contrée très-froide où il n'y a point de bois, ils se font des maisons de glace ; ils se servent de la glace comme nous des moellons ; quand l'édifice est élevé, ils le couvrent avec une grande quantité de neige. Ces maisons sont comparativement assez chaudes.

Pendant l'hiver, ils habitent pêle-mêle dans ces espèces de terriers, et, comme ils ne peuvent pas faire de feu, ils se blottissent les uns contre les autres, ainsi que des nichées d'animaux.

Quand la saison de la chasse arrive et qu'ils sortent de leurs maisons de glace, ils se couvrent démesurément, ils ont des culottes de peau d'ours dont le poil est en dedans, une espèce de casaque faite aussi de peau d'ours ; un capuchon très-fourré leur enveloppe la tête, des souliers ou plutôt des bottes, aussi de peaux, avec le poil en dedans leur couvrent les pieds.

Suivant les contrées où ils vont, ils doublent et triplent même quelquefois leurs vêtements, de sorte qu'un Esquimau, avec sa taille peu élevée et l'épais-

seur que lui donnent ses habits, ressemble presque à une boule.

III

Ces sauvages n'ont pas de culte, ils ont pourtant une divinité, — c'est le soleil.

Ils ne vivent pendant l'hiver que de viande de caribou qu'ils ont quelquefois en abondance, et qu'ils peuvent conserver très-longtemps dans leurs maisons de glace, sans crainte qu'elle se corrompe.

Quand cette viande est bien mortifiée, ils la mangent toute crue.

Durant le cours de l'été, ils vivent sur le littoral de la mer Arctique.

Au moyen de peaux de loups marins et d'ossements de baleines, ils construisent de petits canots qu'ils recouvrent hermétiquement, n'y laissant qu'un trou rond de la largeur de leur corps pour y entrer, n'ayant que la tête et les bras dehors, ils attachent fortement le canot autour de leurs reins et partent pour la pêche.

De tous les peuples de l'extrême nord de l'Amérique, les Esquimaux seront sans doute les derniers à recevoir les bienfaits de la religion ; leur contrée est la moins propre de la terre à être habitée par des hommes.

LES

AVENTURES DES DEUX ELTCHÉLÉKOUYÉ

LÉGENDE SAUVAGE

I

Il ne faut jamais dire pourquoi à l'esprit. — Le départ. — Les deux outardeaux. — La voix de l'Esprit. — Le lac. — La terre nue. — La tente des géants. — Otchoch-h.

Il y avait une fois, dans le pays des Castors, un vieillard aux cheveux blancs, qui s'appelait ELTCHÉLÉKOUYÉ. Ce vieillard avait deux petits-fils.

L'aîné avait pour nom ELTCHÉLEKOUYÉ-ONIÉ, le cadet avait pour nom ELTCHÉLÉKOUYÉ-ONIYM.

Un jour le vieillard dit à ses deux petits-fils :

— Mes enfants, je me fais vieux, bientôt j'aurai passé dans la vie des esprits ; depuis la mort de votre père, c'est moi qui pourvois à votre existence ; mais ce pays où nous habitons est devenu mauvais. L'Esprit-Bon l'a abandonné et les animaux en ont presque

tous disparu, il faut donc que vous le quittiez, sinon, quand je ne serai plus auprès de vous, vous mourrez de faim. Avant donc que mon esprit aille retrouver l'esprit de votre père, écoutez ce que je vous recommande et ce que je vais vous ordonner.

Les deux frères écoutaient en silence, bien résolus de faire ce que leur grand-père ordonnerait, car ils étaient bons.

— Je vous recommande, mes petits-fils, continua le vieillard, de tenir toujours vos promesses et d'être toujours fidèles à vos serments.

Je vous ordonne de prendre une pirogue et de partir pour la chasse; mais vous ne retournerez plus dans ce pays-ci.

— Quoi! vous nous chassez déjà, grand-père?

— Je vous ai dit que bientôt je ne serai plus de ce monde, et, avant que de passer dans l'autre, il faut que vous partiez.

— Et où irons-nous, grand-père?

— Vous irez partout où le bon Esprit vous conduira; si vous êtes fidèles, vous arriverez un jour dans le pays qui est réservé à ceux qui lui obéiront.

— Et où se trouve ce pays?

— L'Esprit seul le sait, laissez-vous donc conduire par lui, et, quoi qu'il vous recommande, je vous le répète, obéissez aveuglément.

— Pourquoi, grand-père?

— Il ne faut jamais dire *pourquoi* à l'Esprit, mes petits-fils.

A ces mots, le vieillard se tut et les jeunes gens se dirent :

— Il faut obéir, partons.

*
* *

Le même jour, les deux frères prennent leur carquois, leur arc et leurs flèches, montent dans leur pirogue et partent.

Ils naviguèrent tout le jour sans voir aucun animal ; le soir venu, ils amarrèrent la pirogue, dressèrent leur tente, et le lendemain de grand matin ils se mirent de nouveau en route avec l'espoir d'être plus heureux. Le soir arriva encore, et ils n'avaient pas fait chasse; trois jours et trois nuits s'écoulèrent ainsi. Le quatrième jour, comme ils descendaient le cours d'une rivière, ils arrivèrent à une grande chute appelée *l'Ondulation*. — Là, ils s'emparèrent de deux petits outardeaux, qu'ils attachèrent avec l'intention de les tuer le lendemain pour les manger ; puis, comme ils étaient bien fatigués à force de ramer, ils se couchèrent dans la pirogue et s'endormirent d'un profond sommeil.

*
* *

Or, tandis qu'ils dormaient, les deux frères entendirent une voix qui leur disait :

— Attelez les deux outardeaux à votre pirogue et ils vous traîneront.

Aussitôt leur réveil, ils s'empressèrent de saisir les deux outardeaux et de les attacher à la pirogue qui fila alors rapidement sans le secours de leurs bras.

Après trois jours et trois nuits de marche, toujours traînés par les deux animaux, ils se trouvèrent tout à coup dans un grand lac d'où l'on n'apercevait la terre ni d'un côté ni de l'autre.

— Nous devons être bien loin, se disaient les deux jeunes gens.

Ils naviguaient depuis longtemps sur ce grand lac, et toujours ils ne voyaient que le ciel et l'eau.

— Nous avons été des imprudents, se disaient-ils, encore, c'est peut-être le mauvais esprit qui nous a commandé d'atteler les outardeaux à la pirogue. Voilà que nous ne verrons plus la terre.

Au moment où pour la troisième fois ils répétaient ces paroles, ils aperçurent dans le lointain une vaste plage recouverte d'un sable blanc et uni, mais où l'on ne voyait pas un seul arbre.

— Nous sommes sauvés, s'écria le jeune Eltchélékouyé-oniym, voilà que nous allons toucher un rivage.

En effet, bientôt la pirogue aborde, les outardeaux sont dételés et les deux voyageurs débarquent.

Mais ils étaient exténués de faim et de fatigue, et cette terre nue était bien peu favorable à la chasse.

— Nous n'avons rien mangé depuis longtemps, et je ne vois pas trace d'animaux, disait le frère aîné.

— J'ai grand'faim, disait le frère cadet.

Et ils pleuraient tous deux en se disant :

— Nous allons sans doute mourir en ces lieux déserts.

Ils se couchèrent alors au bord du lac et s'endormirent.



— Frère, dit l'aîné en se réveillant, j'ai entendu une voix qui m'a dit :

— Mangez les outardeaux.

Eltchélékouyé-onié avait à peine prononcé ces paroles, que les outardeaux vinrent se poser à côté des deux jeunes gens.

Mais, quelle ne fut pas leur surprise de voir que les deux petits animaux avaient maintenant de lon-

gues plumes blanches et qu'ils étaient devenus de belles outardes.

— Voilà que nous devons marcher depuis bien longtemps, se dirent-ils, puisque leurs plumes ont blanchi.

Ils prirent alors les deux outardes et les tuèrent. Malgré la faim qui les dévorait, ils n'en mangèrent qu'une, réservant l'autre pour le lendemain.

Après ce repas ils s'endormirent encore; mais pendant la nuit un grand vent se leva et ils furent réveillés par le froid.

— Frère, dit Eltchélékouyé-oniym, j'ai entendu aussi la voix de l'Esprit, il m'a dit :

— Brûlez la pirogue, réchauffez-vous et marchez.

Ces paroles de l'Esprit firent grand bien aux deux voyageurs, car ils avaient grand froid et ils n'avaient pas trouvé une seule bûche sur cette plage sablonneuse. Puis aussi ils avaient grand'faim encore et ils allaient pouvoir faire cuire l'outarde qui leur restait.



Quand les deux frères se furent bien réchauffés avec le bois de la pirogue, et quand sur le brasier ils eurent fait cuire l'outarde :

— Qui sait, se dirent-ils, si cette terre n'est pas le pays qui nous est destiné ?...

Cette pensée ranima leur courage, ils mangèrent d'un bon appétit, prirent leurs arcs et leurs flèches et se remirent résolûment en route.

Chemin faisant, ils aperçurent sur le sable des traces de loups et de renards ; mais ce qui les effraya beaucoup, des pieds énormes d'hommes dont le talon était parfaitement distinct.



Les deux jeunes gens marchaient, l'un à côté de l'autre, jetant leurs regards inquiets à droite et à gauche, dans la crainte d'un ennemi, quand tout à coup ils se trouvèrent en présence d'une immense tente.

Cette tente était habitée par des géants, ces géants étaient des hommes barbus, trois fois grands comme les autres. Devant la tente, des enfants s'amusaient à lutter ; ceux-ci, qui n'avaient pas encore de barbe, étaient aussi des géants.

Les deux frères tremblaient de frayeur.

— Mère, voyez les deux petits qui nous arrivent, crièrent les enfants géants.

La mère sortit et, quand les deux voyageurs furent

arrivés, elle les engagea complaisamment à entrer dans la tente.

*
* *

Le chef des géants s'appelait OTCHOCH-H (*géant*), il était en ce moment à la pêche, et on l'attendait. Bientôt il arriva.

— Mon père, lui dirent ses enfants, en ton absence ces deux *moitiés d'homme* nous sont arrivés.

— Pourquoi les appelez-vous *moitiés d'homme*, dit Otchoch-h avec sévérité, ne vous ai-je pas prévenus que, du côté de la terre où le soleil se lève, il y a des hommes blancs, qui sont plus petits que nous, mais que l'Esprit protége ; ne vous ai-je pas avertis que ces hommes fonderont une nouvelle nation ? — Ce sont ceux-là qui nous arrivent.

— Jeunes gens, continua le géant en se tournant vers les deux étrangers — avez-vous faim ?

— Hélas !... répondirent-ils, nous avons faim et nous sommes bien fatigués.

— Alors, mes petits amis, vous allez manger et vous reposer dans ma tente où vous demeurerez tant que vous voudrez.

II

Les deux Eltchélékouyé quittent la tente du géant. — Le pâté et les flèches enchantés. — L'aîné des deux frères enlevé dans les airs. — Désespoir du cadet. — Première apparition d'Ot-telballé (*l'Esprit-Bon*). — La terre nouvelle. — La tente de la vieille Tolkallé.

Les deux petits-fils de Eltchélékouyé, étaient depuis quelque temps dans la tente des géants, lorsqu'un jour Otchoch-h leur dit :

— Mes petits amis, il est temps de partir, allez où l'Esprit vous appelle.

— Mais nous ne savons pas où se trouve le pays où nous devons nous arrêter, répondirent-ils.

Le géant les prit tous deux dans ses grands bras et, les ayant élevés bien haut, il leur dit :

— Marchez tout droit, du côté où vous voyez que le soleil se couche, et vous arriverez au pays promis.

Otchoch-h leur avait préparé lui-même un pâté, composé de poissons secs et de graisse, il dit en le leur présentant :

— Voici le pâté que je vous ai fait pour votre voyage, — je vous ai préparé aussi des arcs et des flèches. En vous congédiant, j'ai une recommandation à vous faire : — si vos flèches s'égarent, ne les

cherchez pas, et gardez-vous bien de manger en un seul repas tout le pâté que je vous donne.

— Pourquoi ? interrompit Eltchélékouyé-onié.

— Il ne faut jamais dire pourquoi, répondit le géant, — ne cherchez pas à comprendre.....

— C'est ce que nous a dit notre grand-père le jour où nous l'avons quitté, observa doucement Eltchélékouyé-oniym.

Les deux frères promirent au géant d'être fidèles à ses recommandations et se remirent en route.



Chaque jour les deux voyageurs mangeaient du pâté, mais sans jamais l'achever, et le lendemain ils le retrouvaient encore tout entier ; ils lançaient leurs flèches de temps en temps et quand une venait à s'égarer, ils ne la cherchaient pas, mais le lendemain, à leur réveil, la flèche égarée se trouvait à leur côté.

Quelquefois les flèches restaient suspendues, mais ils n'y portaient pas la main, et toujours les flèches retournaient toutes seules.

*
* *

Ils arrivèrent un jour à un endroit où il y avait beaucoup de grosses perdrix; comme ils s'amusaient à les chasser, une flèche s'accrocha aux branches d'un arbre presque à la portée de leurs mains.

Ce que voyant, le plus jeune dit à son frère :

— Mon aîné, la flèche est très-peu élevée, prends-la donc.

Celui-ci tenta de la prendre avec son arc, il la touchait bien, mais ne pouvait parvenir à la faire tomber, alors il s'obstine et, mettant le pied sur le genou de son frère, il espère pouvoir la saisir.... il la saisissait presque, mais la flèche s'élevait comme par enchantement et, à mesure qu'elle lui échappait, l'obstination du jeune homme en devenait plus grande et lui faisait tout oublier.

— Dresse-toi, dit l'aîné à son cadet presque avec colère, je monterai sur tes épaules.

Eltchélékouyé-onyim se dresse, son frère monte sur ses épaules, saisit la flèche..... au même instant, la flèche s'attache à sa main et le soulève dans les airs.

A cette vue le jeune frère poussa des cris de désespoir, mais déjà son aîné ne lui apparaissait plus que comme un point dans l'espace.

*
* *

C'est mon mauvais désir qui est cause de la désobéissance de mon frère et du malheur qui m'arrive, se dit-il, je n'ai plus de frère..... Je ne mangerai plus. Alors, le malheureux jeune homme se couche au pied de l'arbre, pleure longtemps, puis il s'endort..... Tout à coup un oiseau monstrueux, trois fois gros comme une pirogue, s'abattit près de lui.

— Je vais être dévoré, pensa-t-il, je l'ai bien mérité. Mais, au lieu de le dévorer, l'oiseau lui dit :

— Je suis OTTEL-BALLÉ le père, je suis l'Esprit-Bon, mange du pâté, gardes-en toujours un morceau pour le lendemain ; marche du côté où le soleil se couche, et, quand tu seras arrivé au bord d'un grand lac, arrête-toi, — mais n'oublie plus les ordres de l'Esprit.

Eltchélékouyé-oniym se réveilla, ne mangea qu'un morceau du pâté et se mit en marche.

*
* *

En ce moment Eltchélékouyé-onié emporté dans les airs retombait sur une terre nouvelle, et quelle ne fut pas sa surprise ! tout à l'heure c'était l'été,

maintenant c'était l'hiver. Il était naguère dans une plaine sablonneuse, et il se trouvait étendu sur la neige, et des montagnes de glace se dessinaient dans le lointain.

Le jeune homme se dresse encore étourdi de sa rapide ascension ; il cherche du regard son frère absent, il se souvient à peine..... il croit sortir d'un rêve.

— Mais, non, c'est une réalité... son frère est perdu pour lui..... il se souvient qu'il a désobéi et il pleure..... alors, abattu par la douleur, il se couche désespéré sur la neige.



Bientôt Eltchélékouyé-onié s'endormit, il fut bien étonné à son réveil de voir à ses côtés des bois de raquettes, seulement dégrossis ; il se rendort et à son nouveau réveil, il trouve les raquettes ajustées ; après un nouveau sommeil il les trouve tissées, enfin à son dernier réveil, les raquettes étaient munies de leurs ailes et prêtes à être mises aux pieds, il les chausse à l'instant en se disant :

— Celui qui veille sur moi veillera aussi sur mon frère. Cette pensée le consola, et il se disait aussi :

— Peut-être trouverai-je çà et là des perdrix blan-

ches, des écureuils et toute sorte de menu gibier, s'il en est ainsi, j'en conclurai que c'est ici mon pays et l'Esprit-Bon y conduira mon frère.

Muni de ses raquettes, il part. Bientôt, il aperçoit empreintes sur la neige des traces de toutes sortes d'animaux

— Ceci doit être sûrement mon pays, se disait-il.

*
* *

La nuit venue, Eltchélékouyé-onié s'arrête en face d'une tente sauvage, il entre résolûment, une vieille femme s'y trouvait.

— Bonsoir, grand'mère, dit le voyageur, je suis las et je demande l'hospitalité.

— C'EST LUI, se dit la vieille à l'aspect du jeune étranger, mais, dissimulant sa surprise, elle se contenta de lui répondre :

— Couche-toi sur ces branches et dors en paix, mon enfant.

Le jeune homme se coucha et s'endormit bien vite.

La vieille femme, voyant le jeune étranger endormi, prit un morceau de charbon, s'approcha doucement de sa couche et se mit à lui noircir le visage.

— Je ne veux pas que mes filles l'aiment encore,

disait-elle en noircissant le visage de son hôte endormi. — Je dois obéir aux ordres de l'Esprit.

Cette vieille femme s'appelait Telkallé.

III

Les filles de Telkallé. — Ce que coûte la désobéissance. — Les abîmes de la neige. — Les monstres anthropophages. — Voilà de la bonne viande. — Deuxième apparition d'Ottel-ballé. — Le colibri. — L'offrande.

La vieille Telkallé avait deux filles encore jeunes, l'aînée avait pour nom Telkallé-tta (*furet chasseur*).

La cadette avait pour nom Dloune-tta-naldayie (*chasse-souris*).

Bientôt les deux jeunes filles arrivent, et à l'aspect du jeune homme noir endormi elles ne peuvent retenir leur rire.

— Quel monstre avez-vous donc recueilli-là, notre mère? dirent-elles.

Celle-ci répondit :

— Ne riez pas, mes filles, celui que vous appelez un monstre est protégé par l'Esprit et vous l'aimerez bientôt comme un frère.

— Nous n'aurons pas si mauvais goût, notre mère.

— Taisez-vous, petites, dit la vieille avec sévérité, allez vous amuser et laissez-le dormir.

Les jeunes filles sortirent en riant toujours. Alors la vieille s'approche du jeune homme, le savonne, le sèche, lui graisse les cheveux.

Quand son hôte fut bien dé barbouillé, elle le réveilla.

— Mon fils, lui dit-elle, j'ai deux filles, qui voudront vous épouser, mais gardez-vous d'accepter, le temps n'est pas encore venu, vous les aimerez comme vos sœurs, et vous ne les regarderez jamais dormir !

— Pourquoi ? répondit le jeune homme.

— Il ne faut jamais dire pourquoi, mon fils.



En ce moment les jeunes filles se disaient entre elles :

— Allons voir le monstre qui est dans la tente de notre mère !

Soulevant le lambeau de peau qui en obstruait l'entrée, les petites curieuses y jetèrent un regard furtif..... O surprise ! ce n'est plus un monstre, elles ne songent plus à rire, mais toutes deux s'écrient à la fois :

— C'est moi qui l'aurai.

Et elles se précipitent dans la tente. Mais le jeune homme, fidèle aux recommandations de la vieille, dit en leur présentant la main :

— Soyez mes sœurs, je serai votre frère.

*
* *

Eltchélékouyé-onié vivait depuis quelque temps dans cette famille, et jamais la viande d'orignal ne lui manqua ; pendant le jour il prenait un arc et des flèches et il allait à la chasse, — sans jamais trop s'éloigner. — Le soleil brillait encore sur les monts neigeux, qu'il rentrait déjà dans la tente. Bientôt la vieille le regarda comme son propre enfant, Telkallé-tta et Dloune-tta-naldayié le regardèrent comme leur frère.

— Voilà que j'ai perdu mon frère et bue j'ai trouvé deux sœurs, se disait-il en rêvant.

*
* *

Pourtant, Eltchélékouyé-onié n'était pas heureux, le souvenir de son frère se retraçait sans cesse à sa mémoire.

— Hélas ! se disait-il, le reverrai-je jamais ce compagnon de mon enfance, ce jeune cadet que

j'aimais tant, et que j'ai perdu pour avoir agi contrairement aux ordres du géant ?

Ces pensées troublaient souvent sa paisible existence et, parfois même la nuit, elles le privaient du sommeil.

*
* *

Un jour la vieille Telkallé lui dit :

— L'hiver va bientôt finir, mon fils, les animaux se font rares autour de notre tente, la viande commence à nous manquer.

Quittons ce lieu et montons sur cette haute montagne que nos regards aperçoivent d'ici.

Après ces paroles les deux sœurs sont averties, bientôt les préparatifs du départ commencent et la petite famille se met en route. Au bout de quelques jours de marche ou plutôt d'escalade, ils touchèrent enfin au sommet et la tente fut dressée.



Du haut de cette montagne de glace, qui semblait surplomber dans la plaine, le coup d'œil était ravissant et terrible à la fois ; au bas s'élevaient de petits monts neigeux, recouverts de grands arbres, et le soir, quand le soleil disparaissait à l'horizon, on

voyait dans le lointain les dernières lueurs de l'astre se refléter comme dans un immense miroir.

— Qu'aperçois-je là-bas, notre mère? demanda le jeune homme.

— Mon fils, répondit la mère, du côté où le soleil se couche, tu vois un grand lac, derrière ce grand lac est une terre heureuse que le Puissant-Bon réserve à ceux qui lui obéissent.

— Oh! que je voudrais y aller! exclama le jeune homme....

La vieille Telkallé ne répondit pas, un soupir seul s'échappa de sa poitrine.



Les jeunes filles et le jeune homme allaient ensemble à la chasse, et l'abondance de viande revint à la tente solitaire. Cette haute montagne était peuplée d'orignaux.

— Soyez prudents, mes enfants, disait chaque matin la vieille; si la neige s'entr'ouvrait, vous seriez précipités dans l'abîme; dirigez vos pas en face de la tente du côté où nous sommes montés, mais n'allez jamais du côté opposé.

— Pourquoi? dit le jeune homme.

—Il ne faut jamais dire pourquoi, mon fils.

*
* *

Cependant Eltchélékouyé-onié n'était toujours pas heureux. Son frère était sans cesse présent à sa mémoire, il se reprochait d'avoir désobéi aux ordres du géant Otchoch-h.

Une nuit qu'il ne pouvait s'endormir, à cause du trouble de son âme et que les jeunes filles reposaient, dans un coin opposé de la tente à côté de leur vieille mère, le jeune homme, voulant savoir si elles veillaient aussi, les appela par leur nom.

— Telkallé-tta, Dloune-tta-naldayié, mes sœurs, dormez-vous ? disait-il.

Les deux sœurs ne répondirent pas. Eltchélékouyé-onié, oubliant les recommandations de la vieille, se leva pour les regarder.

En ce moment, l'astre de la nuit éclairait l'intérieur de la tente de sa pâle clarté.

Tout à coup, comme il allait s'approcher de la couche des deux sœurs endormies, la neige glacée s'entr'ouvrit, il s'enfonça et disparut.

*
* *

Quand le jour fut venu et que les jeunes filles

s'aperçurent de la disparition de leur hôte, elles pleurèrent amèrement.

— Voilà une mauvaise affaire, dit la vieille, le jeune homme doit m'avoir désobéi — qui sait si nous le retrouverons?

— Partons, s'écria Telkallé-tta, allons à sa recherche.

— Oui, partons, dit aussi Dloune-tta-naldayié, il faut que nous le trouvions.

— C'est peut-être vous, mes filles, qui êtes cause de ce malheur, interrompit la vieille. — Si l'Esprit-Bon ne vous pardonne pas, nous serons punies.

Tout en disant ces paroles, elle pleurait aussi.

— Prenez votre arc et des flèches, mes filles, dit encore la mère, qui sait quand nous le retrouverons?

Les trois femmes sortirent de leur tente et se mirent en route pour chercher le jeune homme.



En ce moment Eltchélékouyé-onié se trouvait dans une cabane de neige glacée, où il avait été englouti.

— J'ai désobéi une seconde fois, se disait-il en pleurant, et voilà que je suis dans mon tombeau.

Il était dans cette fâcheuse position depuis quelques heures déjà, quand il entendit une grosse voix qui disait au-dessus de lui :

— Ici l'on sent la chair humaine.

— Nous n'avons aucun instrument pour creuser la neige, répondit une autre voix.

— Va me chercher les griffes d'ours que nous avons vues sur le bord du chemin, et je creuserai, dit la grosse voix.

Le malheureux jeune homme, à ces terribles paroles, tremblait de tous ses membres, plus encore de frayeur que de froid ; bientôt il entendit creuser la neige au-dessus de lui et il tremblait encore plus.

Tout à coup il se sent saisi et soulevé par les terribles griffes, mais au même instant les griffes se cassent et il retombe haletant dans son trou.

Alors il entendit encore la grosse voix qui disait :

— Va chercher le tibia du gros animal que nous avons vu sous les grands arbres.



Tandis que le malheureux Eltchélékouyé-onié se trouvait dans cette cruelle position, Telkallé-tta et Dloune-tta-naldayié, suivies de leur vieille mère,

descendaient courageusement du haut de la montagne, bravant les précipices, défiant les avalanches qui menaçaient de les engloutir.

Tantôt on les voit sur un mont de glace, interrogeant du regard es abîmes de la neige, tantôt leurs voix éplorées font retentir le désert des accents du désespoir.

Hélas! l'écho seul répondait à leurs voix. Et elles ne cessaient de dire :

— Qu'est devenu notre hôte?....

Pour la centième fois déjà elles répétaient ces paroles, quand elles aperçurent un sauvage horrible chargé du tibia d'un gros animal.

Ce sauvage n'avait qu'une seule jambe, un seul bras, un seul œil au milieu du front et une bouche six fois grande comme les autres.

Les trois femmes eurent grand'peur, mais le désir d'avoir des nouvelles de leur hôte les enhardit et elles s'en approchèrent.

— Auriez-vous vu ici un jeune homme que nous cherchons? lui dirent-elles.

Le sauvage s'arrêta, fixa son grand œil sur les jeunes filles, ricana affreusement, étendit son long bras et répondit comme un tonnerre :

— Suivez-moi là-bas chez mon maître.

*
* *

Les deux sœurs et leur vieille mère suivirent l'horrible sauvage et bientôt elles arrivaient à une tente, devant laquelle un sauvage plus horrible encore était assis.

A la vue des étrangères, celui-ci s'écria d'une voix qui fit retentir la forêt :

— Voilà de la bonne viande.

— Oui, voilà de la bonne viande, répéta l'autre.

— Tais-toi, dit le chef, cette viande n'est pas pour toi.

En entendant ces paroles de sinistre augure, les deux sœurs se jetèrent aux genoux de l'anthropophage.

— Nous cherchons notre frère qui s'est englouti, lui dirent-elles en pleurant, ne nous mangez pas, faites-nous le trouver si vous savez où il est.

— Hou, hou ! fit le sauvage, j'ai bien faim de chair humaine, votre frère est dans ce trou.

— Oh ! ne le mangez pas, disaient les jeunes filles en embrassant les jambes du monstre.

— Je le mangerai, à moins cependant qu'une de vous consente à devenir mon épouse, continua-t-il en fixant son œil terrible sur les pauvres désolées.

*
* *

A ces paroles les deux sœurs se regardèrent interdites, comme pour se demander laquelle se sacrifierait.

L'anthropophage, comprenant leur hésitation, fit une grimace épouvantable et, prenant le tibia que son compagnon avait apporté, il se mit à creuser la neige ; bientôt Eltchélékouyé-onié, violemment arraché de sa prison de neige, tombait haletant aux pieds du monstre.

— Hou, hou ! fit encore l'horrible sauvage, voilà de la bonne viande.

— Oui ! voilà de la bonne viande, répéta son compagnon.

— Tais-toi, interrompit le maître, cette viande n'est pas pour toi.

Le jeune homme, plus mort que vif, ne voyait ni n'entendait rien encore, il était étendu sur la neige.

Les deux jeunes filles et leur vieille mère à ses côtés pleuraient et se lamentaient.

Le monstre aiguisait son coutelas.

*
* *

Cependant Eltchélékouyé-onié commençait à reprendre ses sens.... tout à coup il ouvre les yeux.... ô surprise, ô joie, il voit près de lui les deux jeunes filles et la vieille Telkallé leur mère.

—Telkallé-tta, Dloune-tta-naldayié, s'écria-t-il en se redressant.

— Oui, c'est nous avec notre mère, répondirent les jeunes filles, nous te cherchions.

— Et c'est moi qui t'ai trouvé, exclama l'anthropophage avec un ricanement affreux.

— C'est vrai, mais vous nous aviez promis de ne pas le manger.

— Oui, si une de vous consent à devenir mon épouse.

Les jeunes filles n'osèrent encore répondre.

— Oh! vous vous taisez — vous refusez, hurla le monstre en brandissant son coutelas sur la tête du jeune homme.

— Grâce, grâce! nous vous épouserons, s'écrièrent-elles ensemble.

—Non, hurla de nouveau le sauvage. Je veux le manger... j'ai faim...

*
* *

Le monstre avait à peine prononcé ces cruelles paroles, qu'on entendit un cri menaçant et un battement d'ailes extraordinaire.

—OTTEL-BALLÉ ! exclamèrent les deux sauvages, et ils tombèrent à la renverse comme foudroyés.

Prompt comme l'éclair, l'oiseau géant fondit sur les deux anthropophages, en saisit un de chaque patte et les enleva dans les airs.

*
* *

— Mes enfants, dit alors la vieille mère, c'est Otetl-ballé, l'Esprit bon qui vient de nous sauver, faisons-lui une offrande.

— Quelle offrande lui ferons-nous, notre mère ? nous n'avons que notre arc et une seule flèche.

A peine avaient-elles répondu ces mots, qu'elles aperçurent un vautour qui poursuivait un petit colibri.

— Vite, mes enfants, tuez le vautour, dit la vieille.

Prompte comme l'éclair, la jeune Dloune-tta-naldayié s'empare de l'arc, ajuste la flèche et le vautour

tombe inanimé sur la neige, il était temps, le colibri ne pouvait déjà plus voler.

— Voilà l'offrande toute prête, mes enfants, dit la vieille, prenez le colibri, réchauffez-le, puis rendez-lui la liberté.

*
* *

Quelques instants après, un feu était allumé sur la neige glacée. Telkallé-tta et Dloune-tta-naldayié, assises autour, réchauffaient le petit colibri, tandis que leur vieille mère et le jeune Eltchélékouyéonié attendaient le moment de l'offrande pour prononcer les paroles sacramentelles.

— Mère, est-ce le moment, le colibri agite ses petites ailes dirent les jeunes filles.

— Alors c'est le moment, répondit la mère. Lâchez-le.

— Et l'oiseau s'envola en jetant un cri de joie, comme pour remercier ses sauveurs.

— Petit oiseau, dit la vieille mère, remercie pour nous l'Esprit-Bon de nous avoir délivrés de l'Esprit Mauvais.

— Petit oiseau, dit le jeune homme, va dire à l'Esprit-Bon de me faire retrouver mon frère.

— Petit oiseau, dirent les jeunes filles, va dire à l'Esprit-Bon de protéger celui que nous aimons.

IV

Petit enfant qui dort. — Le vieillard. — La flèche mâle et la flèche femelle. — Désobéissance des deux sœurs. — Leur disparition. — Douleur du jeune homme. — Otchoch-h reparaît. — Mort de la vielle Telkallé. — Le fils d'Ottel-ballé.

L'offrande était faite, le feu éteint, il fallait songer à quitter ces lieux.

— Maintenant où irons-nous? dirent les jeunes filles.

— Marchons, répondit la vieille, l'Esprit qui nous protége nous guidera.

Elles marchaient depuis quelques heures déjà, quand elles se trouvèrent en face d'une tente.

Le jeune homme qui marchait devant pour frayer le passage, écarta la peau qui couvrait l'entrée de la tente, et, à sa grande surprise, il aperçut dans un coin un petit enfant endormi.

Il s'empressa d'appeler ses compagnes qui furent encore plus surprises que lui.

— Petit enfant qui dors, dit la mère, où sont tes parents?

L'enfant se réveilla, étendit un de ses petits bras du côté d'où le soleil se lève, et dit :

— Là-bas!.... puis il se rendormit.

— Petit enfant qui dors, dit le jeune homme, dis-moi où est mon pays.

L'enfant se réveilla encore, étendit un de ses petits bras du côté où le soleil se couche, et dit :

Là-bas... et il se rendormit.

— Petit enfant qui dors, dirent les jeunes filles, où est celui qui nous protége.

L'enfant se réveilla pour la troisième fois, et, levant ses deux petits bras au ciel, il dit :

— Là-haut!... puis il se rendormit encore.

— Ceci est une chose extraordinaire, dit la vieille Telkallé; mais il ne faut pas chercher à comprendre.

Et la petite caravane se remit en marche.

*
* *

Les voyageurs n'avaient pas fait cent pas, qu'ils virent venir un vieillard armé d'un arc et d'un carquois plein de flèches.

— Bon vieillard, dirent-ils, aussitôt qu'ils furent en sa présence, nous venons sans doute de ta tente.
— C'est sans doute ton enfant que nous y avons vu endormi.

— En effet, répondit le vieillard, c'est mon enfant.

— Tu nous rendrais bien service en nous donnant quelques-unes de tes flèches, dit le jeune homme, nous avons faim, et je voudrais tuer quelques animaux.

— Je le veux bien, mon enfant, si tu me promets d'être fidèle aux recommandations que je te ferai.

— Je te le promets.

Le vieillard remit alors deux flèches à Eltchélékouyé-onié, en lui disant :

— Je te donne une flèche mâle et une flèche femelle; avec la flèche mâle tu frapperas l'orignal mâle, et avec la flèche femelle, tu frapperas sa compagne; mais garde-toi bien de laisser toucher tes flèches aux jeunes filles.

— Pourquoi ? répondit le jeune homme.

— Il ne faut jamais dire pourquoi, mon fils.

— Voilà que j'oublie encore la recommandation de mon grand-père, pensa Eltchélékouyé-onié. Il promit au vieillard d'obéir fidèlement à ses ordres, et la petite caravane se remit en route.

*
* *

Pendant les premiers jours, ils rencontrèrent beaucoup d'orignaux ; avec la flèche mâle, le jeune homme tuait l'orignal mâle, et avec la flèche femelle

il tuait sa compagne. Les jeunes filles, malgré leur extrême envie de lancer des flèches, ne touchaient jamais aux flèches du vieillard.

*
* *

Un matin les deux sœurs se réveillèrent plus vite que d'habitude, le jeune homme et la vieille mère dormaient encore, elles sortirent doucement de la tente. Le soleil pointait à peine à l'horizon et ses rayons d'or se reflétaient sur la neige glacée ; dans le lointain on entendait le cri des animaux réveillés par l'aurore, et les vols de perdrix blanches commençaient à traverser l'azur des cieux.

— Comme ce pays est beau ! disait Telkallé-tta à sa sœur cadette. Pourquoi ne dresserions-nous pas ici notre tente pour quelque temps? Pourquoi remonterions-nous au haut de la montagne ? Pourquoi marchons-nous toujours ?

— Tu sais bien, sœur, répondit Dloune-tta-naldayié, que notre mère nous a dit souvent qu'il ne fallait jamais dire POURQUOI.

*
* *

Les deux sœurs devisaient de la sorte quand deux

orignaux apparurent sur un monticule à peu de distance de la tente; à cet aspect, toutes deux, habituées à la chasse dès leur enfance, tressaillent du désir de les frapper.

— Tandis que le jeune homme dort, disent-elles, prenons les flèches et tuons ces orignaux.

L'arc et les flèches se trouvaient suspendus à l'entrée de la tente. Sans plus de réflexions, elles écartent la peau qui en couvrait l'entrée, et, le cœur palpitant d'émotions, elles portent la main aux flèches...

Mais à peine les ont-elles touchées, que la terre s'entr'ouvre et les deux imprudentes sont précipitées dans un abîme.



Telkallé-tta et Dloune-tta-naldayié se relèvent toutes meurtries de leur chute. Elles se trouvaient dans une immense grotte à l'extrémité de laquelle elles apercevaient faiblement la lumière du jour.

Tout à coup elles entendirent un battement d'ailes et se sentirent saisies par les griffes d'un animal.

Cet animal était Ottel-ballé, cette grotte était la sienne.

*
* *

L'oiseau enleva les jeunes sœurs, d'un vol rapide il les sortit du souterrain, et alla les déposer au milieu d'une plage déserte.

Ceci se passait vers la neuvième heure du jour.

Telkallé-tta et Dioune-tta-naldayié encore plus meurtries, presque mortes d'effroi, avaient perdu la connaissance de ce qui venait de leur arriver, elles étaient étendues sur la plage où l'oiseau les avait déposées et s'endormirent.

Elles sommeillaient à peine, qu'elles furent réveillées par une voix qui leur disait :

— Mes filles, vous avez été punies de votre désobéissance, mais l'Esprit vous pardonne.

Celui qui disait ces paroles était Otchoch-h le géant.

— Où sommes-nous ? exclamèrent à la fois les deux sœurs à l'aspect du géant barbu.

— Vous êtes dans la nation des Géants amis des hommes, répondit Otchoch-h. Soyez sans crainte, et suivez-moi dans ma tente, je vous donnerai à manger.

Les jeunes filles suivirent le géant en pleurant,

car elles ne pouvaient se consoler d'avoir perdu celui qu'elles applelaient leur frère.

*
* *

En ce moment Eltchélékouyé-onié, se réveillait ; bien surpris de la disparition des deux sœurs, il chercha quelques instants autour de la tente ; mais bientôt il comprit son malheur en voyant que les flèches n'étaient plus à leur place. Alors il rentra dans la tente et, s'approchant de la couche où reposait la vieille Telkallé :

— Hélas ! ma mère, lui dit-il, en pleurant, tes filles auront désobéi à l'Esprit. — L'Esprit les a punies... qu'allons-nous devenir ?... Nous n'avons plus de flèches... J'aimais tes deux filles, ma mère, je les voulais pour épouses, et maintenant qui m'aimera ?... je n'aurai jamais d'épouse et je n'ai plus de frère.

La vieille répondit :

— Ne désespère pas, mon fils, une de mes filles sera bientôt ta compagne ; j'ai eu un rêve cette nuit ; l'Esprit m'a apparu et m'a montré, du côté où le soleil se couche, une belle plaine plantée de grands arbres, une belle forêt peuplée d'animaux de toute

espèce, un grand lac et de nombreuses rivières remplies de beaux poissons, et l'Esprit m'a dit : — Voilà le pays que je promets à tes enfants — voilà la terre où ils iront, quand toi, leur vieille mère, tu seras venue vers moi. — Tu aimeras donc une de mes filles, mon fils, pour elle tu chasseras l'orignal dans les forêts, tu pêcheras les poissons dans les rivières — mais je te recommande de remercier le Créateur chaque matin et chaque soir. Je t'avais défendu de te faire aimer de mes filles autrement que comme un frère, parce que c'était la volonté de l'Esprit ; mais je vais mourir, — espère... mes mânes ne te quitteront pas.

— Ma mère, répondit le jeune homme, mon père m'a dit souvent que la vérité est dans la bouche de ceux qui vont mourir, je crois donc à tes paroles, et j'espère, mais, avant que ton esprit retourne au sein du Créateur, dis-moi si je retrouverai mon frère.

— Mon fils, dit Telkallé, à l'heure où je te parle, mes filles et ton frère, par des sentiers différents, marchent vers le même but, l'Esprit te dira le chemin à suivre pour y arriver toi-même ; — maintenant, voici mes dernières paroles :

Toi, Eltchélékouyé-onié, tu seras l'époux de Telkallé-tta.

Ton frère Eltchélékouyé-oniym sera l'époux de Dloune-tta-naldayié.

Et ensemble, vous irez dans le pays promis.

*
* *

Ainsi parla Telkallé; puis elle leva ses deux bras au ciel, et son esprit s'échappa de son cœur, comme un souffle léger.

Le jeune homme comprit que c'était par la volonté de l'Esprit, que la vieille mère mourait...... et il ne pleura pas ; alors, enveloppant sa dépouille mortelle dans des feuilles de bananier, il alla la placer au haut d'un arbre, et se coucha tristement au-dessous.

*
* *

Eltchélékouyé-onié était couché à peine, qu'il vit descendre du ciel, et s'abattre, à son côté, un gros oiseau de la forme de celui qui avait enlevé les deux anthropophages, mais beaucoup plus jeune, car ses plumes commençaient seulement à croître.

— Ne t'effraye pas, dit l'oiseau, je suis le fils d'Ottel-ballé... je viens pour te sauver.

— Hélas! répondit le jeune homme, j'ai perdu mon frère par ma désobéissance, j'ai perdu mes

sœurs par ma négligence, je n'ai plus d'espoir en ce monde.

— Tu as donc déjà oublié les promesses de la vieille Telkallé, ta seconde mère, répondit l'oiseau, écoute donc, et si tu suis mes conseils, tu retrouveras ton frère, tu retrouveras tes sœurs, et tu arriveras dans le pays promis.

Il y a dans le pays que tu dois habiter beaucoup de neige l'hiver, beaucoup d'ombrages l'été, il y a de nombreux cours d'eau tous remplis de poissons, il y a de nombreuses forêts toutes peuplées de caribous et d'orignaux, il y a de vastes prairies, où de nombreux troupeaux de bœufs musqués se donnent rendez-vous, il y a aussi beaucoup de castors ; mais j'ai une recommandation à te faire, quand tu y seras arrivé, ne sors jamais la nuit de ta tente, et ne chasse le castor que le soleil levé.

— Pourquoi ? répondit le jeune homme.

— Il ne faut jamais dire pourquoi, dit le fils d'Ottel-ballé.

*
* *

Eltchélékouyé-onié commença à comprendre qu'il fallait se soumettre aveuglément aux ordres de l'Esprit.

— Je ferai ce que tu me dis, je te le promets, dit-il avec assurance.

— Puisqu'il en est ainsi, répliqua l'oiseau, place-toi sur mes ailes.

Le jeune homme obéit.

*
* *

A l'instant, l'oiseau prit son vol, fendit l'espace, et s'éleva bien haut dans les airs.

Arrivé au séjour des nuages, il s'arrête, plane un instant au milieu de l'azur, tout à coup il pousse un cri de joie, précipite son vol vers la terre, la terre s'entr'ouvre et le fils d'Ottel-ballé, chargé de son précieux fardeau, plonge dans cette ouverture et disparaît.

*
* *

Eltchélékouyé-onié s'était endormi sur les ailes de l'oiseau, qui un instant après le déposait doucement sur une nouvelle terre.

Dès qu'il l'eut déposé, il lui dit :

— Petit-fils d'Eltchélékouyé, réveille-toi.

Le jeune homme se réveilla sans trop comprendre ce qui venait de lui arriver.

— C'est ici mon pays, s'écria-t-il enfin.

— Non, répondit l'oiseau, marche du côté où le soleil se couche, jusqu'à ce que tu arrives sur les bords d'un grand lac.

Ensuite il lui présenta un petit morceau de bois qu'il tenait entre ses griffes.

— Prends ce morceau de bois, continua le fils d'Ottel-ballé, et quand tu seras arrivé au bord du Grand-Lac, mets-le dans l'eau et attends.

— J'obéirai, répondit Eltchélékouyé-onié, qui cette fois ne demanda plus pourquoi ; — et l'oiseau s'envola.

V

Telkallé-tta et Dloune-tta-naldayié quittent la tente des géants. — Le cygne blanc. — Le Grand-Lac. — La pirogue. — Les deux frères et les deux sœurs se retrouvent.

Telkallé-tta et Dloune-tta-naldayié demeuraient depuis quelque temps déjà dans la tente des géants, et elles étaient toujours bien tristes, songeant sans cesse à leur vieille mère et à celui qui était devenu leur frère.

Otchoch-h leur dit un jour :

— Mes petites amies, il est temps de partir pour aller où l'Esprit vous appelle.

— Mais nous ne savons pas où se trouve le pays où nous devons nous arrêter, répondirent-elles.

Le géant les prit alors dans ses grands bras, — comme quelque temps auparavant il avait pris les deux Eltchélékouyé, et, les ayant élevées bien haut, il leur dit :

— Marchez tout droit du côté où vous voyez que le soleil se couche, et quand vous arriverez au bord d'un grand lac, l'Esprit vous conduira dans votre nouveau pays.

— Reverrons-nous notre mère?

— Votre mère est morte, mais ses mânes vous suivent ; ne la pleurez pas, et souvenez-vous de ses recommandations.

*
* *

En ce moment, le cri d'un oiseau retentit, le géant et les jeunes filles sortirent de la tente, et virent un cygne plus blanc que la neige qui planait dans les airs.

— Voilà l'esprit de votre mère, dit Otchoch-h, avec vous il traversera le Grand-Lac, suivez-le.

Alors le géant leur donna des provisions qu'il leur avait préparées, c'est-à-dire quelques poissons et un peu de viande ; il donna aussi à chacune une

peau de renard pour se garantir de la fraîcheur des nuits, et il les congédia.

*
* *

Les jeunes filles se mirent en route bien heureuses, car le cygne blanc s'était abattu sur la terre, et marchait ou voletait doucement devant elles, s'arrêtant quand il était un peu loin, et reprenant sa course dès qu'elles l'avaient presque atteint.

— Voilà l'esprit de notre mère qui nous sert de guide, disait Telkallé-tta à Dloune-tta-naldayié.

— Maintenant nous sommes sûres de ne pas nous égarer, répondait la jeune sœur.

*
* *

Le soir venu, elles s'arrêtèrent. Comme il n'y avait pas d'arbres sur cette terre, un rocher de granit leur servit de couche, elles s'enveloppèrent dans leur peau de renard et dormirent.

Elles se levèrent avec le soleil, pleines d'espoir et de confiance.

— Esprit de notre mère, dirent-elles en élevant leurs bras vers l'astre radieux du jour, guide toujours nos pas.

Un petit cri répondit, un léger battement d'ailes se fit entendre, le cygne repartit.

*
* *

Elles marchaient ainsi depuis dix jours, toujours escortées par l'esprit ailé, lorsqu'un soir elles virent le soleil se noyer dans les eaux limpides d'un grand lac.

— Voilà que nous allons arriver au but de notre voyage, dirent-elles le cœur palpitant d'espérance, — elles pressentaient le bonheur.

*
* *

En ce moment Eltchélékouyé-oniym, suivant une autre route, apercevait aussi les rives du Grand-Lac, et se disait comme les deux sœurs :

— Je vais donc arriver au but de mon voyage, et son cœur battait d'espérance, — il pressentait aussi le bonheur.

*
* *

Or, il y avait bien longtemps déjà que le jeune Eltchélékouyé-oniym marchait. Déjà bien des fois le soleil avait accompli sa course parmi les astres,

depuis le jour où la flèche enchantée lui avait enlevé son aîné, depuis le moment où Ottel-ballé le père lui avait dit :

— Marche du côté où le soleil se couche et, quand tu seras arrivé sur les bords d'un grand lac, arrête-toi, mais ménage le pâté.

Chaque repas il avait mangé du pâté d'Otchoch-h, mais sans jamais l'achever, et toujours le pâté était résté le même.



Bientôt le jeune voyageur arrivait sur les bords du Grand-Lac.

— Ottel-ballé m'a dit d'attendre ici, se disait-il, et son regard inquiet cherchait un sauveur ; mais il ne voyait derrière lui que le désert de terre nue qu'il venait de parcourir, en face de lui que l'immensité de la plaine liquide, et il s'assit pensif sur le rivage.



Le même jour, à la même heure, Eltchélékouyéonié apercevait aussi le Grand-Lac; depuis le jour où Ottel-ballé le fils l'avait déposé sur cette terre, fidèle à ses recommandations, il avait marché du côté où le soleil se couche, et avait conservé pré-

cieusement le morceau de bois que le jeune oiseau lui avait donné.

— Je vais donc arriver au but de mon voyage, se disait-il, et son cœur soupirait..... il avait aussi le pressentiment du bonheur.

. . . .

. . . .

Tout à coup il croit voir un être humain assis sur le rivage... surpris et ému, il précipite sa marche... C'était un homme, en effet... il avance... il avance encore... l'homme tenait son visage appuyé dans ses mains... Il avance toujours... au bruit de ses pas, l'homme assis se dresse... deux cris retentissent à la fois sur les rives du Grand-Lac :

— Mon frère!...



Les deux fils d'Eltchélékouyé restent quelques instants interdits. Muets de joie et de surprise, ils n'osent encore croire à leur bonheur; mais non, ce n'est pas un rêve... c'est une réalité...

Tout à coup, ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre, et leurs âmes se fondent dans un long embrassement.

* * *

Quand leur joie fut calmée, Eltchélékouyé-oniym présenta le pâté d'Otchoch-h à son aîné.

— Ah! fit celui-ci, tu as été fidèle aux ordres du géant; mais, avant de manger, j'ai moi-même un devoir à accomplir.

En disant ces mots, le frère aîné se leva, courut au bord du lac, et jeta dans l'eau le petit bâton que lui avait remis le fils d'Ottel-ballé.

O surprise ! le bâton avait à peine touché l'eau, qu'il grossit, grossit et devint une jolie pirogue.

A cette vue, les deux jeunes gens levèrent les bras au ciel en s'écriant :

— Merci, Esprit bon, merci.

Au même instant un battement d'ailes, puis un cri rauque, se firent entendre, et un beau cygne blanc s'abattit dans le lac à côté de la pirogue.



— Beau cygne blanc, dit Eltchélékouyé-oniym, sois le pilote de cette pirogue, et conduis-nous au pays promis.

— Beau cygne blanc, dit à son tour Eltchélékouyé-

onié, si tu es le messager de l'Esprit bon, donne-moi des nouvelles de celles que j'ai aimées comme des sœurs.

A ces dernières paroles, le cygne poussa un nouveau cri, et de ses blanches ailes frappa la surface de l'eau, comme pour exprimer un tressaillement de joie...

*
* *

Et les deux frères regardaient tantôt la jolie pirogue, et tantôt le beau cygne blanc.

*
* *

— Mon aîné, disait Eltchélékouyé-oniym, tu arrives à peine et tu dois être bien las. Repose-toi, nous partirons tout à l'heure; en attendant, dis-moi d'où tu viens et ce qui t'est arrivé depuis que la flèche d'Otchoch-h t'a enlevé dans les airs.

— Je le veux bien, mon cadet.

*
* *

Eltchélékouyé-onié commença le récit de ses aventures. Déjà les noms de Telkallé-tta et Dlounetta-naldayié étaient vingt fois sortis de sa bouche;

lorsque, plongeant ses regards dans la plaine, il aperçut dans le lointain quelque chose qui se mouvait.

A cette vue, le jeune homme interrompit son récit.

— Regarde là-bas, ne vois-tu rien? dit-il à son frère.

— Je crois voir deux êtres qui marchent vers nous, — seraient-ce des ennemis ?....

— Peut-être.

— Fuyons dans la pirogue.

Le cygne poussa un nouveau cri.

— Ce cri serait-il un avertissement? dit Oniym.

— Ne fuyons pas, répondit Onié, ce n'est pas de crainte que bat mon cœur.....

*
* *

Peu à peu la forme des deux êtres se dessine, déjà on pouvait s'apercevoir qu'ils n'avaient ni carquois ni flèches.

— Ce sont des femmes, dit le cadet après un court silence. . . . .
. . . .
. . . .

Tout à coup Eltchélékouyé-onié se précipite et vole à leur rencontre, il a reconnu ses deux sœurs.....

— Telkallé-tta, Dloune-tta-naldayié.

— Notre frère!...

La voix du cygne répondit seule à ces trois cris de joie.

Eltchélékouyé-oniym debout sur le rivage pleurait.

*
* *

Ainsi sur cette terre déserte, en face de ce lac tranquille, les accents de l'amour chaste retentissaient pour la première fois.

*
* *

Bientôt après les deux frères et les deux sœurs, groupés sur le bord du lac, en face de la pirogue, remerciaient le Puissant-Bon qui les avait réunis.

— Ah ! si la vieille Telkallé, votre mère, pouvait être témoin de notre bonheur ! dit Eltchélékouyé-onié.

— Notre mère, la voilà ! exclamèrent les deux sœurs en montrant le beau cygne qui s'ébattait sur la surface des flots bleus.

*
* *

En ce moment, sur le sable argenté du rivage, s'a-

battit un petit oiseau dont les ailes de rubis resplendissaient au soleil.

Les jeunes filles l'aperçoivent, elles poussent un cri de surprise.

— C'est notre colibri, disent-elles, c'est notre offrande à l'Esprit-Bon, le faible oiseau que nous avons préservé du vautour.....

Mais voilà que le soleil semble s'obscurcir, les jeunes gens lèvent la tête et voient, planant avec majesté au milieu des airs et se dirigeant vers l'autre rive du Grand-Lac, Ottel-ballé le père et Ottel-ballé le fils.

— Partons, dirent-ils alors.

Et aussitôt les quatre voyageurs descendent dans la pirogue qui, se détachant toute seule du rivage, glisse sur les flots et vogue avec rapidité, tandis que le cygne blanc, nautonier fidèle, navigue devant comme pour tracer le chemin.

VI

Dans le grand lac. — La terre promise. — Ottel-ballé le père et Ottel-ballé le fils. — Le vieillard et son enfant. — Les révélations du vieillard. — Le mariage. — Allez et chassez.

Quatre fois le soleil se coucha dans le Grand-Lac, quatre fois il se leva dans la grande plaine et la

pirogue voguait toujours et le pays promis ne paraissait pas.

A la cinquième aurore, Eltchélékouyé-onié aperçut le premier dans le lointain un rivage verdoyant.

A cette vue, il pousse une exclamation de joie, et les quatre voyageurs, debout dans la pirogue, saluent de la voix et du geste cette terre qui sans doute sera le pays promis si longtemps désiré.

Bientôt le cygne prit son vol, alla se poser sur le rivage et jeta un long cri comme pour y appeler les voyageurs.

— Ceci est sûrement le pays que nous habiterons, pensèrent-ils. — L'esprit de la vieille Telkallé nous appelle.

La pirogue abordait, et les jeunes gens débarquèrent.



C'est bien le pays promis. C'est là que les petits-fils d'Eltchélékouyé rempliront les volontés de leur vieux grand-père ; c'est là qu'ils accompliront les prédictions du vieillard en fondant deux nations nouvelles.

Les quatre voyageurs émus contemplaient avec

ravissement cette terre merveilleuse où l'Esprit-Puissant-Bon les avait arrêtés.

Les rives du Grand-Lac étaient bordées de grands arbres, derrière les grands arbres s'étendait une prairie immense coupée de nombreuses petites rivières poissonneuses, et dans la perspective s'élevaient de splendides forêts, retraite ordinaire des animaux à fourrure.

*
* *

Tandis que, le cœur épanoui, ils contemplent cette riante nature, — Ottel-ballé le père et Ottel-ballé le fils apparaissent au milieu de l'azur.

— Merci, Esprit puissant, s'écrient-ils à la fois, les bras et les yeux levés au ciel. Et les échos de ces solitudes répètent les accents de leur reconnaissance.

*
* *

Les deux oiseaux ont déjà disparu.

— Que sont devenus nos sauveurs? disent les jeunes gens surpris.

Ils avaient à peine prononcé ces paroles, qu'ils virent venir à eux un beau vieillard suivi d'un enfant.

Tous deux avaient un arc et un carquois plein de flèches.

— Ce pays est donc habité déjà? pensèrent-ils en les voyant approcher.

Quand les deux étrangers ne furent plus qu'à une petite distance, Eltchélékouyé-onié reconnut le vieillard.

— C'est vous, grand-père? dit-il tout surpris.

— Tu me reconnais, mon fils?

— Oui, grand-père, c'est vous qui m'aviez donné la flèche mâle et la flèche femelle.

— Tu dis vrai, jeune homme, et l'enfant que voilà est mon fils, celui que tu as vu endormi dans ma tente.

— Pourquoi a-t-il si vite grandi?

— Il ne faut jamais dire pourquoi, jeune homme, fit le vieillard avec sévérité.

*
* *

A ces mots, Eltchélékouyé-onié rougit de honte d'avoir oublié, encore une fois, les recommandations de son père.

Le vieux chasseur, comprenant son trouble, reprit aussitôt :

— Écoutez, mes enfants, ce que j'ai à vous dire, c'est l'Esprit qui va parler par ma bouche.

La voix du vieillard était devenue mélodieuse. Les jeunes gens attentifs retenaient leur souffle, tandis que, sur un arbuste voisin, le beau cygne, allongeant son col blanc, semblait vouloir entendre aussi les paroles du beau vieillard.



— Écoutez, continua-t-il :

« Vous êtes les derniers descendants d'une nation qui fut grande; quand vos premiers aïeux, qui venaient du côté où le soleil se lève, l'eurent fondée, longtemps ils obéirent au Puissant-Bon. Longtemps ils furent heureux, ils chassaient le jour, se reposaient la nuit; jamais l'orignal ne fit défaut à leurs flèches, ni le poisson à leurs filets; ils vivaient tous dans l'abondance, et se regardaient comme des frères.

« Mais un jour l'esprit mauvais, quittant son repaire ténébreux, vint les visiter; ils écoutèrent sa voix, ils oublièrent les ordres du Puissant-Bon, et la discorde se mit parmi eux : bientôt ces frères se traitèrent en ennemis, ils sortaient à toute heure de la nuit de leurs tentes, et, quand ils se rencon-

traient dans la forêt, ils se livraient des combats.

« L'Esprit-Bon les abandonna enfin, et alors les animaux, déjà moins abondants, disparurent tout à fait, et l'hiver, quand les rivières étaient glacées, la faim les rendait barbares, ils se tuaient et se mangeaient entre eux; ainsi votre nation, qui avait été bonne et heureuse à son commencement, diminua peu à peu, et peu à peu devint si mauvaise, que les pères dévoraient leurs enfants, les enfants leur père, les époux leur épouse.

« Cependant une famille seule avait conservé les mœurs des premiers temps, le chef de cette famille gémissait dans le silence et ne cessait d'invoquer le Puissant-Bon, chaque jour, dans sa tente.

« Cette famille était composée du père, de la mère, de deux jeunes enfants encore au berceau, et d'un vieillard aux cheveux blancs, qui était le grand-père.

« Hélas! le deuil descendit aussi dans cette tente, le père et la mère moururent, et le grand-père resta avec ses deux petits-fils.

« Les premiers jours il pleura amèrement, mais l'Esprit-Bon qui le protégeait, parce qu'il ne l'avait jamais oublié, lui apparut en rêve, et lui dit :

— Tes enfants deviendront des hommes; quitte

ces lieux témoins de ta douleur, et va dresser ta tente sur un autre point.

« Le grand-père, en se réveillant, chargea sur son dos les petites créatures, et alla planter sa tente non loin de là, au bord d'une rivière.

« Quinze ans plus tard, sa nation perverse s'était presque éteinte.

*
* *

« Le grand-père avait vu ses deux petits-fils grandir à ses côtés, ne cessant de leur inspirer l'obéissance aveugle aux ordres de l'Esprit-Bon.

« Or, une nuit, ce vieillard eut encore un rêve, Ottel-ballé lui apparut et lui dit :

— « L'heure de ta mort approche, et, dès que tu seras retourné vers moi, j'abandonnerai tout à fait ce pays; ordonne à tes enfants de le quitter pour toujours, qu'ils montent dans leur pirogue, qu'ils naviguent à l'aventure, et je les conduirai dans un pays où ils fonderont une nation nouvelle.

« Quand le grand-père se réveilla, il appela ses deux petits-fils, leur ordonna de partir et de ne jamais retourner.

« Ce vieillard s'appelait ELTCHÉLÉKOUYÉ. »

A ces mots, les deux jeunes gens poussent une exclamation de surprise.

— C'était notre grand-père! dirent-ils; des larmes de joie mouillèrent leurs paupières au souvenir de ce nom vénéré.

*
*

Le vieillard s'interrompit un instant, puis, s'adressant aux deux jeunes filles, il dit :

— « Vous êtes nées dans une nation jadis nombreuse, vos aïeux, à leur commencement, furent aussi protégés par l'Esprit-Bon; mais bientôt ils l'oublièrent, et cet oubli leur suscita bien des maux.

« Non loin de votre nation, qu'on appelait le *pays des Glaces*, parce qu'il était situé au haut des montagnes où la neige ne fond jamais, existait un autre peuple; là régnait l'esprit mauvais, ce peuple était composé de monstres horribles, qui faisaient leur nourriture habituelle de la chair humaine. Longtemps vos aïeux en furent préservés. Mais quand l'Esprit-Bon les eut abandonnés à cause de leur continuelle désobéissance à ses ordres, alors les monstres humains, suscités par l'esprit méchant, se déchaînèrent contre eux, et en peu de temps ils les eurent presque tous détruits.

« Cependant une famille que le Puissant protégea parce qu'elle ne l'avait pas oublié, fut préservée des monstres, elle s'enfuit sur un point élevé

de la montagne de Glace, et là vécut tranquille.

« Cette famille était composée d'une femme, et de ses deux filles encore au berceau.

« Un jour Ottel-ballé lui apparut en rêve et lui dit :

« Prends bien soin de tes filles, quand elles auront grandi, je les protégerai, je veille sur toi et sur elles.

*
* *

« La vieille femme prit grand soin de ses deux enfants, et chaque matin elle remerciait le Puissant de les avoir préservées des monstres et de veiller sur leur tente.

« Les jeunes filles grandirent, et, dès qu'elles eurent atteint l'âge de douze ans, elles purent chasser à la place de leur mère, qui était déjà trop vieille.

— « Mes enfants, continua le vieillard après un court silence, cette vieille femme était votre mère, elle s'appelait *Telkallé*. »

A ce nom, le cygne blanc battit des ailes, les jeunes filles poussèrent une exclamation de joie! Et le vieillard continua :

— « Vous étiez grandes déjà, quand votre mère

fit un nouveau rêve. Ottel-ballé lui apparut encore, et lui dit :

— « Vieille Telkallé, bientôt un jeune homme arrivera à ta tente, tu le recevras comme un fils, mais prends garde que tes filles ne l'aiment au premier abord, ni qu'il les regarde jamais dormir — jusqu'à ce que j'en aie ordonné autrement. Tes filles doivent aimer le jeune étranger comme un frère, et le jeune étranger doit les aimer comme des sœurs. »

« Le lendemain, le jeune étranger arrivait en effet dans la tente de la vieille Telkallé.

« Ce jeune homme, c'était toi, Eltchélékouyé-onié. »

Les jeunes gens regardaient le vieillard, surpris de plus en plus.

*
* *

Le vieillard, qui s'était interrompu un instant, reprit d'une voix solennelle :

« Eltchélékouyé-onié, Eltchélékouyé-oniym, Telkallé-tta, Dloune-tta-naldayié, écoutez ce que l'esprit du Puissant va vous dire par ma bouche :

« De tout temps l'Esprit avait décidé que vous seriez les fondateurs d'une nation d'hommes qui lui seraient fidèles.

« De tout temps cette terre où il vous a conduits vous fut destinée pour patrie.

« Ici vous trouverez l'abondance, mais prenez garde d'être jamais ingrats envers celui qui vous protége. Rappelez-vous que vos aïeux furent punis pour avoir oublié le Puissant-Bon, ne l'oubliez donc jamais, et chaque matin, avant de partir pour la chasse ou la pêche, que la première fumée de votre pipe lui soit offerte, et qu'à votre retour la plus pure graisse des animaux que vous aurez tués soit à son honneur répandue sur le brasier. »

*
* *

A mesure que le vieillard parlait, son front semblait entouré d'une auréole, le soleil qui commençait à décroître derrière les grands arbres de la forêt, projetait ses rayons d'or dans ses cheveux blanchis par le temps.

Les jeunes gens, pensifs et silencieux, le front penché vers la terre, écoutaient, tandis que le jeune fils du vieillard jetait des regards attendris sur le cygne blanc, seul témoin de cette scène.

— « Petits-fils de Eltchélékouyé, filles de Telkallé, voici ce que l'Esprit ordonne encore, continua le vieillard en élevant la voix :

« Répétez ces paroles à vos enfants et à vos petits-enfants, afin qu'à leur tour ils les enseignent à leur postérité.

« Vous avez été fidèles à vos promesses. L'Esprit-Bon, auquel vous avez obéi, va vous récompenser. Celles qui étaient vos sœurs vont devenir vos épouses. »

*
* *

Il prit alors son arc d'une main, son carquois plein de flèches de l'autre, et dit :

— « Eltchélékouyé-onié, prends cet arc et ce carquois, tu dresseras ta tente de ce côté-ci de la forêt, je te donne Telkallé-tta pour épouse. »

Puis, prenant l'arc et le carquois que tenait son fils, il dit :

— « Eltchélékouyé-oniym, prends cet arc et ce carquois, tu dresseras ta tente de l'autre côté de la forêt, je te donne Dloune-tta-naldayié pour épouse.

« Allez et Chassez. »

A ces mots, le cygne jeta un cri de joie, et s'envola.

Le vieillard et son fils avaient déjà disparu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

LES SAUVAGES DE L'EXTRÊME NORD DE L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE.

AVENTURES DE DEUX ELTCHÉKOUYÉ.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.